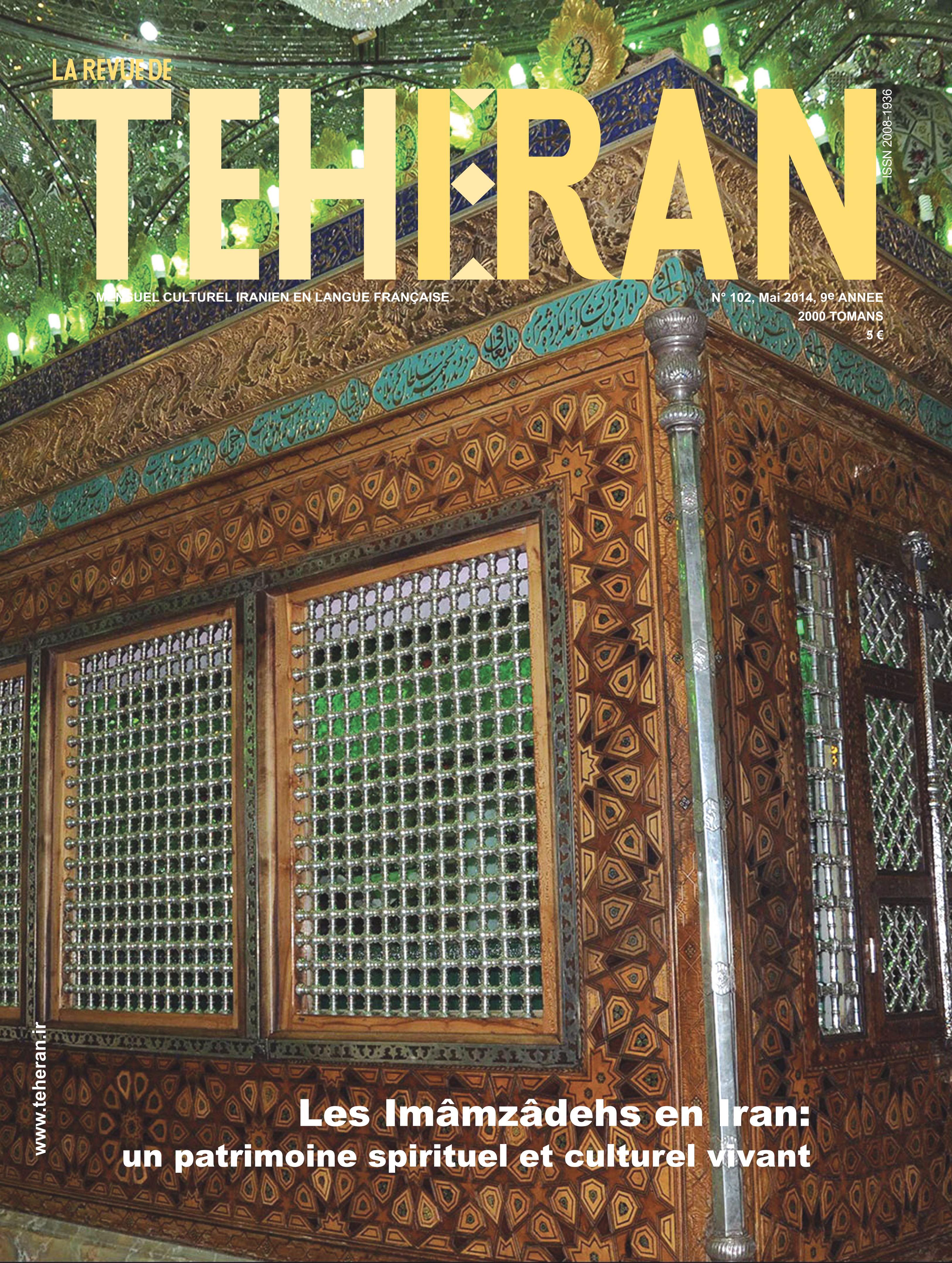
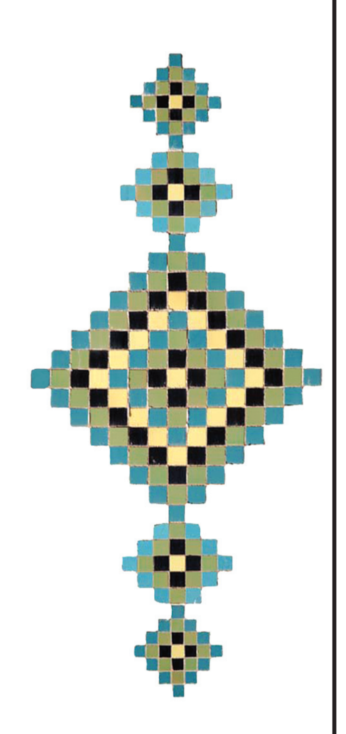


LA REVUE DE
TEHERAN
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 102, Mai 2014, 9e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
ISSN 2008-1936
Les Imâmzâdehs en Iran:
un patrimoine spirituel et culturel vivant
www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Mahnaz Rezaï
Alice Bombardier
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
L'intérieur de l'Imâmzâdeh Shâhrezâ, ville de Shahrezâ, province d'Ispahan. Ce mausolée a été bâti sous le règne du Safavide Shâh Esmâïl. L'Imâmzâdeh Shâh Rezâ est un des fils de l'Imâm Moussa ibn Ja'far.



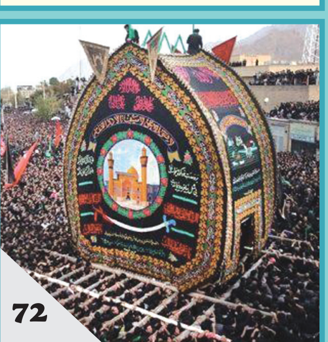




Premier mensuel iranien
en langue française
N° 102 - Ordibehesht 1393
Mai 2014
Neuvième année
Prix 2000 Tomans
5 €

www.teheran.ir





Sommaire



▲ *Imâmzâdeh de Shâh Tcherâgh à Shirâz*

Les Imâmzâdehs en Iran Présentation générale et répartition géographique

Esfandiâr Esfandi
Université de Téhéran
Afsâneh Pourmazâheri

En persan, le mot "Imâmzâdeh" désigne les enfants ou petits-enfants des douze Imâms chiites et par corrélation, les mausolées construits en leur honneur.[1] La majeure partie des Imâmzâdehs se trouvent en Iran et le reste en Irak et en Afghanistan, ou dans d'autres régions musulmanes chiites. Ils attirent chaque année de nombreux pèlerins venant effectuer les rituels de pèlerinage que l'on appelle *ziyârat* dans la culture chiite. L'ensemble des Imâmzâdehs est géré par l'Organisation des dotations pieuses ou

Sâzeman-e Waqf. Les informations et les statistiques concernant le nombre et la répartition des Imâmzâdehs (mausolées) en Iran varient selon les sources. Le département des dotations pieuses a estimé leur nombre en Iran, en 1973, à environ 1059.[2] C'est la recension la plus précise que l'on n'ait jamais fournie, bien que le véritable nombre des Imâmzâdehs existant en Iran dépasse largement ce chiffre. C'est dire que l'on peut trouver au moins un Imâmzâdeh dans presque tous les villages du pays, sans exception, sauf ceux habités par les sunnites qui ne sont pas forcément enregistrés dans les répertoires officiels. Il faut cependant souligner que même les sunnites possèdent des mausolées bien connus consacrés à leurs guides soufis ou mystiques. D'après les statistiques officielles de l'Iran jusqu'en 2011, on a recensé plus de 10 500 Imâmzâdehs sur l'ensemble du territoire. Cela montre que dans un laps de temps de trois décennies et demie, le nombre des mausolées s'est vu multiplié par dix. Autrement dit, chaque année on a pu assister à la demande d'enregistrement de trois cents nouveaux Imâmzâdehs dont 8000 sont dépourvus de preuves généalogiques et d'acte légal d'authentification.[3]

Mir Hâhem Moghaddam, ethnologue et iranologue iranien, a précisé au cours de son interview avec l'ISNA que parmi les 2500 Imâmzâdehs, 220 appartenaient à de grands gouverneurs et chefs spirituels iraniens et une centaine à des personnalités scientifiques et littéraires de l'Iran "sanctifiées" par les Iraniens, eu égard à leur rang spirituel ainsi qu'à l'importance de leurs contributions à l'avancée scientifique et culturelle du pays. Parmi les autres Imâmzâdehs, environ quatre mille sont attribués aux descendants de l'Imâm Moussâ Kâzem.

D'après l'Organisation des dotations pieuses ou Sâzeman-e Waqf, les Imâmzâdehs sont répertoriés partout en Iran, au niveau national et provincial. Le plus grand nombre des Imâmzâdehs est aggloméré d'abord dans la province de Fârs avec 1456 Imâmzâdehs, puis dans le Mâzandarân avec 1178 Imâmzâdehs, et finalement, dans la région du Guilân avec 899 Imâmzâdehs. Malgré ces chiffres, le directeur de l'Organisation des dotations pieuses a annoncé ne pas avoir à sa disposition le nombre précis des Imâmzâdehs en Iran. Il en a expliqué la cause par la clandestinité dans laquelle vivaient un grand nombre des descendants des Imâms qui sont entrés en Iran. A cela s'ajoute l'hypothèse qu'ils soient décédés incognito et aient été enterrés sans indication précise. D'autre part, Mir Hâshem Moghadam a annoncé qu'il était urgent de donner une définition claire des Imâmzâdehs, sans quoi leur nombre risquait de sans cesse augmenter. D'après ce chercheur iranien, de nombreux Imâmzâdehs ont été bâtis en l'honneur de derviches ou de personnalités respectables de la région auxquels la mort a conféré une aura de sainteté.

D'après les statistiques officielles de l'Iran jusqu'en 2011, on a recensé plus de 10 500 Imâmzâdehs sur l'ensemble du territoire.

Les Imâmzâdehs occupent une place importante non seulement dans la culture religieuse des Iraniens mais également pour leur portée historique et, concernant le sanctuaire en lui-même, leur valeur architecturale. La plupart d'entre eux sont considérés comme authentiques, non seulement les plus importants mais également ceux situés dans les régions peu connues de l'Iran. Les historiens dénotent plusieurs raisons pour expliquer l'arrivée des descendants des Imâms chiites et leur inhumation sur le sol iranien.[4]



▲ *Mausolée de l'Imâmzâdeh Hossein ibn Moussâ Kâzem à Tabas près de Yazd*

Parmi elles, on peut nommer le fort sentiment de sécurité qui régna en Iran à partir du VIIIe siècle notamment en raison de la distance entre ledit pays et Bagdad, lieu de persécution des chiites, et qui promettait d'une certaine manière protection aux immigrants chiites en Iran. L'autre raison, peut-être plus importante encore, réside dans leur popularité en Iran au sein des régions chiites. Il leur fut ainsi donné d'œuvrer dans le sens d'une meilleure diffusion du chiisme et des questions théologiques relatives à la jurisprudence islamique.

L'immigration des descendants des Imâms vers l'Iran coïncide avec les insurrections chiites durant la seconde moitié du VIIe siècle et l'arrivée au pouvoir au califat de la dynastie omeyyade. A la suite de révoltes répétées, les Omeyyades commencèrent à arrêter et torturer les enfants et descendants des Imâms notamment en Iraq et dans le Hejâz en Arabie. Cela incita un grand nombre de chiites à se rendre dans les pays voisins, de préférence là où ils seraient à l'abri des persécutions. Voilà comment les premiers Imâmzâdehs sont entrés en Iran et s'y sont installés. A l'instar de ces derniers, trois autres groupes d'immigrants chiites sont arrivés en Iran successivement à l'époque du califat de l'Imâm Ali, puis des Abbassides, et enfin au moment de la domination des Alaouites dans le Mâzandarân.

Parmi les Imâmzâdehs les plus connus et les plus vénérés en Iran, on peut nommer celui d'Ahmad ibn Moussâ al-Kâzem, plus connu sous le nom de Shâh Tcherâgh, fils de l'Imâm Moussâ Kâzem et frère de l'Imâm Rezâ. A la suite de l'exil de son frère l'Imâm Rezâ par le calife abbasside Ma'moun à Mashhad, Shâh Tcherâgh voulut lui rendre visite en compagnie de son fils. Surpris sur le chemin de Basra à Mashhad par les troupes de Ma'moun, il fut tué à Shirâz

et enterré dans cette ville. Son mausolée, aujourd'hui unique en son genre, notamment de par la qualité de son dôme, a été scrupuleusement émaillé par les maîtres couvreurs. L'intérieur est finement orné de minuscules miroirs colorés, enjolivés par des calligraphies en persan et en arabe. Il possède une grande cour devant et un vaste sanctuaire à l'arrière de la cour. Le sépulcre de Shâh Tcherâgh, en argent massif, est situé sous le dôme principal du mausolée.

Hazrat-e Abdol-Azim est un autre Imâmzâdeh bien connu en Iran. Né en 789 à Médine, il était fils d'Abdollah ibn Ali, descendant de l'Imâm Hassan al-Modjtabâ, deuxième Imâm des chiites. Il fut l'un des érudits chiites de son temps, très respecté et populaire parmi les gens. Il fut également contemporain de quatre Imâms chiites, l'Imâm Rezâ, l'Imâm Jawâd, l'Imâm Mohammad Taqi et l'Imâm Ali al-Naqi. Bien qu'à son époque les Abbassides faisaient tout pour neutraliser les moindres tentatives de propagation du chiisme, la présence de Hazrate Abdol-Azim réconfortait les chiites et paraissait comme un gage de sécurité et de protection pour cette culture et cette religion. Il est enterré à Rey et son mausolée accueille de nombreux pèlerins venus de toutes les régions de l'Iran. Son mausolée possède un portail splendide et l'intérieur est décoré d'une myriade de petits morceaux de miroirs. Quant à son dôme doré, il donne à l'ensemble du bâtiment un aspect unique. Il comporte également deux minarets joliment couverts de tuiles, ainsi qu'une arcade et une mosquée. Une fine inscription effectuée sur le sanctuaire en brique et antérieurement couverte de plâtre a été récemment découverte, révélant ainsi le nom de Majd-el Molk Barâvestâni Ghomi, son commanditaire, qui fut le vizir de Saljouk Barkiârokh durant la seconde moitié du XIe siècle. Son magnifique cénotaphe en noix de bétel date de 1325. Il est aussi doté d'une ancienne porte en bois (presque) secrète qui mène au tombeau de Nâssereddin Shâh Qâdjâr. Cette porte a été fabriquée entre 1444 et 1445. Il faut également souligner que les décorations murales ainsi que le revêtement doré du dôme ont été effectués au XIXe siècle par ordre des rois Qâdjârs.[5]

> Les Imâmzâdehs occupent une place importante non seulement dans la culture religieuse des Iraniens mais également pour leur portée historique et, concernant le sanctuaire en lui-même, leur valeur architecturale. La plupart d'entre eux sont considérés comme authentiques, non seulement les plus importants mais également ceux situés dans les régions peu connues de l'Iran.

Le mausolée de l'Imâmzâdeh Hossein ibn Moussâ Kâzem est également l'un des Imâmzâdehs importants de l'Iran. Il fut le dernier enfant de l'Imâm Moussâ Kâzem. Après son décès vers la fin du VIIIe siècle, son tombeau se transforma en lieu de pèlerinage. De son vivant, il fut contemporain des califes Hâroun al-Rashid et Ma'moun. Comme les autres enfants du septième Imâm, il était poursuivi par les Abbassides. Quand l'Imâm Rezâ fut exilé dans le Khorâssân, il le suivit en Iran mais fut ensuite assassiné à Tabas à la suite d'un complot organisé par les émissaires des Abbassides, et fut enterré dans la même ville. Cet Imâmzâdeh est situé à une trentaine kilomètres au nord-ouest de la province de Tabas, près de Yazd, sur la route de Yazd-Mashhad. Le bâtiment de



▲ *Imâmzâdeh Ebrâhim, fils de l'Imâm Moussâ Kâzem, situé à Tabriz*

l'Imâmzâdeh a été rénové et aménagé au XIe siècle par ordre de Majd-ol-Molk As'ad ibn Moussâ, ministre chiite de la cour seldjoukide. Sur une inscription située sur le mur au-dessous du dôme, on peut lire que la construction du mausolée de l'Imâmzâdeh Hossein ibn Moussâ Kâzem remonte à l'année 1100 et que sa rénovation a eu lieu en 1790. En 1900, il fut répertorié parmi les bâtiments historiques iraniens faisant partie du patrimoine national du pays.

> Le mausolée de l'Imâmzâdeh Hossein ibn Moussâ Kâzem est également l'un des Imâmzâdehs importants de l'Iran. Il fut le dernier enfant de l'Imâm Moussâ Kâzem. Après son décès vers la fin du VIIIe siècle, son tombeau se transforma en lieu de pèlerinage.

D'autres Imâmzâdehs sont bien connus et fréquentés par les pèlerins iraniens chiites dans différentes provinces et villes de l'Iran. Nous allons les répertorier en commençant par le nord-ouest, par la province de l'Azerbaïdjan:

Province de l'Azerbaïdjan

L'Imâmzâdeh Ebrâhim, fils de l'Imâm Moussâ Kâzem, est situé à Tabriz. Ce mausolée est une simple structure rectangulaire avec un dôme trapu en brique. Il se distingue notamment par sa grande pierre de marbre (3,70x1,25m) située à l'intérieur. Cette pierre a pris le nom de "Pierre de Besmellah al-Rahmân al-Rahim" et constitue un exemple hors pair de la maîtrise de l'art de la calligraphie et de la gravure sur pierre. Elle est le chef-d'œuvre du calligraphe et graveur Mirzâ Sanglak (1877). Celui-ci avait au début destiné la pierre au tombeau du prophète Mohammad, mais on ignore les raisons

qui le firent changer d'avis.[6]

L'Imâmzâdeh Jamâl, descendant d'Imâm Moussâ Kâzem, est également situé à Tabriz. L'ensemble comprend un mausolée et une mosquée avec un dôme dominant le sanctuaire.[7]

L'Imâmzâdeh Mohammad est situé aux alentours de la ville d'Oroumieh. Un autel rectangulaire y fut construit vers la fin du règne des Zends et au début de la période qâdjâre. C'est l'imâmzâdeh le plus vénéré de l'Azerbaïdjan de l'Ouest.

Les villes d'Arak, de Golpayegân, de Mahallât et de Tafresh

Le mausolée de Sahl ibn Ali ibn Abitâleb se trouve dans la commune de l'Astâneh à Arak. Doté d'une structure octogonale, il a été construit au cours du XIVe siècle et entièrement réaménagé durant le règne de Shâh Abbâs Ier (1588-1629). Il contient une inscription datée de 1698-1699 et sa pierre tombale porte la date de 1371. Ce bâtiment est enregistré comme monument historique et patrimoine national de l'Iran.[8]

L'Astân-e Haftâd-o-do Tan est situé à Sârough à Arak. Il contient deux mausolées attenants datant chacun de 1191 et de 1223 ainsi que deux cénotaphes qui appartiennent aux années 1300 et 1301.[9]

L'Imâmzâdeh Abolfotouh, que l'on pense être l'un des descendants de l'Imâm Moussâ al-Kâzem, est situé dans le village Vanshân près de Golpayegân. Construit au XVIe siècle, il possède un dôme en forme de pyramide de douze angles qui est unique en son genre compte tenu de sa date de construction. Le cénotaphe, quant à lui, appartient aux années 1554-1555.[10]

Le *bogh'eh* (mausolée) de Hefdah Tan est également situé à Golpayegân. Sa date de construction remonte aux années 1622-1623. Il est bâti sur une base octogonale et possède un joli dôme en tuile bleu azur.[11]



▲ *Imâmzâdeh Jamâl, descendant d'Imâm Moussâ Kâzem. Tabriz*

Les Imamzâdeh Yahyâ et Fazl-al Rezâ, également vénérés comme étant les descendants de l'Imâm Moussâ Kâzem, se trouvent à Mahallât. Le sanctuaire possède une grande cour et son plan est en forme de rectangle avec quatre alcôves. On y trouve aussi un stuc de prière ou *mehrâb* daté de 914.[12]



▲ *Imâmzâdeh Abolfotouh, village Vanshân, près de Golpayegân*



▲ *Imâmzâdeh Ismâ'il ibn Zeyd ibn Hassan ibn Ali ibn Tâleb, Ispahan*

L'Imâmzâdeh Ja'far, connu comme étant le descendant direct de l'Imâm Moussâ Kâzem, est situé à Tafresh. Le sanctuaire possède un dôme conique et un cénotaphe en bois taillé et gravé de motifs floraux. Il porte également des inscriptions remontant au XVe siècle. L'extraordinaire portail en bois de ce mausolée est le chef-d'œuvre du charpentier Aghâ Mohammad ibn Aghâ Mostafâ, effectué en 1623.[13] A Khomeyn, où l'un des descendants de l'Imâm Moussâ Kâzem est enterré, on trouve l'Imâmzâdeh Ismâ'il, très connu pour ses trois portails en bois finement taillés par les artistes safavides et son cénotaphe qui remonte à l'époque du règne de Shâh Tahmasb.

Ispahan et Shahrezâ

L'Imâmzâdeh Ismâ'il ibn Zeyd ibn Hassan ibn Ali ibn Tâleb est unique en son genre. Sa structure centrale date de l'époque seldjoukide, mais la majeure partie du mausolée appartient à l'époque safavide. On y trouve des décorations variées et finement réalisées.[14]

L'Imâmzâdeh Ahmad, connu comme



▲ *Imâmzâdeh Hâroun Velâyat, Ispahan*


▲ *Imâmzâdeh Shâhrezâ*

descendant direct de l'Imâm Mohammad al-Bâgher, est aussi situé à Ispahan. Le sanctuaire construit à l'époque seldjoukide est différent des décorations qui rappellent l'époque safavide. Une inscription gravée sur une énorme pierre noire remonte à l'an 1167-68. Cette pierre est connue sous le nom de *sang-e soumanât* et appartiendrait à l'idole que le roi ghaznavide Soltân Mahmoud aurait ramenée d'Inde comme trophée de guerre.[15]

Il existe de nombreux Imâmzâdehs historiquement et culturellement importants dans cette province historique. Nous nous contenterons de les passer en revue dans le cadre de cet article. On peut ainsi nommer l'Imâmzâdeh Ja'far construit en 1325-26, dont la lignée remonte à Hassan ibn Hossein ibn Mohammad ibn Ali ibn Hossein[16], l'Imâmzâdeh Shâh Zeyd ibn Imâm, appartenant à l'époque safavide (1585), connu pour ses magnifiques peintures murales[17], Darb-e Ibrâhim (de XVe siècle) qui englobe deux Imâmzâdehs, celui d'Ibrâhim Batha et d'Abol Hassan Zeyn-ol-Abedin, tous les deux de la lignée de l'Imâm Ja'far al-Sâdeq[18], l'Imâmzâdeh Setti Fâtema, fille de l'Imâm Moussâ Kâzem. Il

L'Imâmzâdeh Hâroun Velâyat, descendant de l'Imâm Mohammad al-Taghi, possède un dôme finement décoré et des décorations intérieures peintes, colorées et émaillées avec une finesse extraordinaire.

appartiendrait à l'époque safavide et est connu pour la finesse de son stuc et ses belles inscriptions effectuées par les soins du grand maître de l'époque Mohammad-Rezâ Emâmi (1656-1657).[19] L'Imâmzâdeh Hâroun Velâyat, descendant de l'Imâm Mohammad al-Taghi, possède un dôme finement décoré et des décorations intérieures peintes, colorées



▲ *Le sanctuaire de Hazrat-e Abdol-Azim, époque qâdjâre*

et émaillées avec une finesse extraordinaire. D'après les inscriptions du portail, sa construction date de l'an 1512.[20] L'Imâmzâdeh Shâhzâdeh Ibrâhim et Shâhzâdeh Mohammad aux alentours de Shareza, datent de l'époque ilkhanide, mais leur toit en forme de pyramide de douze angles et les décorations murales évoquent l'époque safavide.[21] L'Imâmzâdeh Shâhrezâ, situé dans la ville du même nom, est le dernier parmi les Imâmzâdehs d'Ispahan à avoir attiré notre attention, notamment pour son dôme en tuile finement décoré et les incrustations de son portail.[22]



▲ *Khâdjeh Rabi, Mashhad*

Téhéran, Rey, Varâmin et Damâvand

Le sanctuaire de Hazrat-e Abdol-Azim que nous avons évoqué plus haut comme Imâmzâdeh le plus important de cette région. On peut également nommer les Imâmzâdehs Seyyed Ismâ'il, fils de l'Imâmzâdeh Zakaryâ (1481)[23], l'Imâmzâdeh Yahyâ (XVe siècle)[24], ou encore l'Imâmzâdeh Zeyd de la lignée d'Imâm Zeyn-ol-Abedin Ali ibn Hossein dont le bâtiment fut construit en 1497 et refait à l'époque qâdjâre. On y a également enterré Lotf-Ali Khân Zend, roi de l'Iran à l'époque zend.[25] L'Imâmzâdeh Sâleh, descendant de l'Imâm Moussâ Kâzem, datant du XIIIe siècle[26], et l'Imâmzâdeh Ghâsem, construit durant le règne du roi safavide Shâh Tahmasb, sont deux Imâmzâdehs situés au nord de Téhéran, à Shemirân. Certains considèrent qu'on y a mis en terre la tête de Ghâsem, tué à Karbalâ, et d'autres, qu'il contient la dépouille de son fils.[27] L'Imâmzâdeh Dâvoud, descendant de l'Imâm Zeyn-ol-Abedin, a été bâti par les Safavides et restauré par les soins des Qâdjârs selon une forme octogonale. Détruit par une inondation, son sanctuaire a récemment été rénové presque entièrement.[28] Le mausolée de Bibi-Shahrbânou fut construit en 1483 dans la ville de Rey en haut d'un

imposant rocher. Il date de l'époque bouyide. Il contient un sanctuaire, une mosquée et une arcade. On y a enterré Shahrbânou, réputée être la fille du roi sassanide Yazdgerd III, et également épouse de l'Imâm Hossein ibn Ali.[29] Les Imâmzâdehs Tâher et Hamzeh, tous deux respectivement descendants de l'Imâm Zayn-ol-Abedin et de l'Imâm Moussâ Kâzem, ont été construits à l'époque safavide et à côté du tombeau de Hazrat-e Abdol-Azim.[30] L'Imâmzâdeh Hossein (Varâmin), l'Imâmzâdeh Yahyâ (Varâmin, XIIIe siècle), l'Imâmzâdeh Ja'far (Varâmin, 1548), l'Imâmzâdeh Soltân Motahhar (Boumhen, 1443) et l'Imâmzâdeh Abdollah (Damâvand, XIIIe siècle) en sont d'autres exemples.[31]

Semnân et Dâmghân

Ci-dessous, nous présentons une liste non exhaustive des Imâmzâdehs les plus célèbres dans ces deux villes voisines.

L'Imâmzâdeh Ja'far (au nord de Damghân, XIe siècle), l'Imâmzâdeh Zeyn-ol-Abedin (Timouride, 1405-1447), l'Imâmzâdeh Mohammad (Bastâm, IXe siècle), l'Imâmzâdeh Alamdâr (Semnân, époque mongole), l'Imâmzâdeh Alavi (Semnân, l'actuelle bâtisse date de l'époque qâdjâre), l'Imâmzâdeh Ali (Semnân).[32]

Province du Khorâssân (Mashhad, Neyshâbour, Tabas, Sabzevâr, Gonâbâd, Sirvân, Qoutchân)

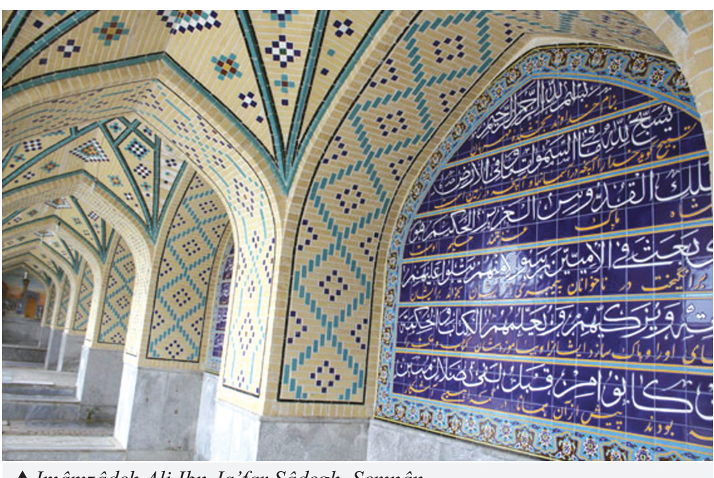
Khâdjeh Abâsalt, tombeau du narrateur, orateur et confident d'Ali al-Rezâ (alentours de Mashhad), Khâdjeh Rabi ibn Kaytâm (Mashhad, safavide, aux environs de 1617) l'Imâmzâdeh Hamzeh-Rezâ (Shirvân, Ghaznavides), l'Imâmzâdeh Hossein (Tabas, 1057), l'Imâmzâdeh Soltân Mohammad Abed (Gonâbâd), l'Imâmzâdeh Mahrough ibn



▲ *Imâmzâdeh Ghâsem, au nord de Téhéran, à Shemirân*



▲ *Imâmzâdeh Yahyâ, Varâmin*



▲ *Imâmzâdeh Ali Ibn Ja'far Sâdegh, Semnân.*



▲ *Imâmzâdeh Ali Ibn Ja'far Sâdegh, Semnân. Photo: Masoud Mohaghegh*

Mohammad (tué par immolation, d'où son nom de Mahrough qui signifie «enflammé»), l'Imâmzâdeh ibn Zeyd ibn Ali ibn Hossein (Neyshâbour, seldjoukide), l'Imâmzâdeh Seyyed Hossein et Seyyed Ismâi'l (Sabzevâr, XIVe siècle), l'Imâmzâdeh Soltân Ibrâhim (Ghoutchân, 1200-1220), l'Imâmzâdeh Ahmad Bimorg (Gonâbâd, safavide), *Bogh'eh-ye* Ghadamgâh (Neyshâbour).[33]

▲ *Imâmzâdeh Abdollâh, Shoushtar*

Province du Khouzestân (Shoushtar, Dezfoul, île de Khark)

L'Imâmzâdeh Abdollâh (Shoushtar, 1231), Bogh'eh-ye Shâh Abol-Ghâsem (Dezfoul, Saffârides), Bogh'eh-ye Pir-e Roubân, tombeau de Soltân Seyyed Ali, mystique iranien appartenant à la lignée de l'Imâm Moussâ Kâzem (Dezfoul, XVe siècle), Bogh'eh-ye Barâ ibn Mâlek, dont le sanctuaire appartient à Mâlek Absâri, compagnon du prophète Mohammad (Shoushtar), l'Imâmzâdeh Mir Mohammad (Ile de Khark, 1337-1338).[34]

Province de Fârs (Shirâz, Bavânât, Nourâbâd)

Le sanctuaire de Shâh Tcherâgh (voir plus haut), le sanctuaire de Seyyed Alâeddin Hossein (Shirâz, 1536-1537), Shâh Mir Ali ibn Hamza (Shirâz, Bouyides et Zends), Boq'eh-ye Seyyed Tâjeddin Gharib (Shirâz, 1892-1893), l'Imâmzâdeh Hamzeh (Bavânât, 1546), l'Imâmzâdeh Darb-e Ahanin (Nourâbâd, Mamassani, 1369).[35]

Qazvin et Eshtehârd

L'Imâmzâdeh Ameneh (Qazvin, safavide), l'Imâmzâdeh Ismâ'il (Qazvin, safavide), l'Imâmzâdeh Soltân Seyyed Mohammad (Qazvin), le sanctuaire Shâhzâdeh Hossein (Qazvin, 1559-1560), l'Imâmzâdeh Abâdar (Qazvin, Safavide), l'Imâmzâdeh Ibrâhim (Sojâs, XIIe siècle), l'Imâmzâdeh Rahmân et Zeyd Palangâbâd (Eshtehârd, XIVe siècle), l'Imâmzâdeh Shâh Soleymân (Eshtehârd), l'Imâmzâdeh Ammeh Soghrâ et Ammeh Kobrâ (Eshtehârd).[36]

Qom

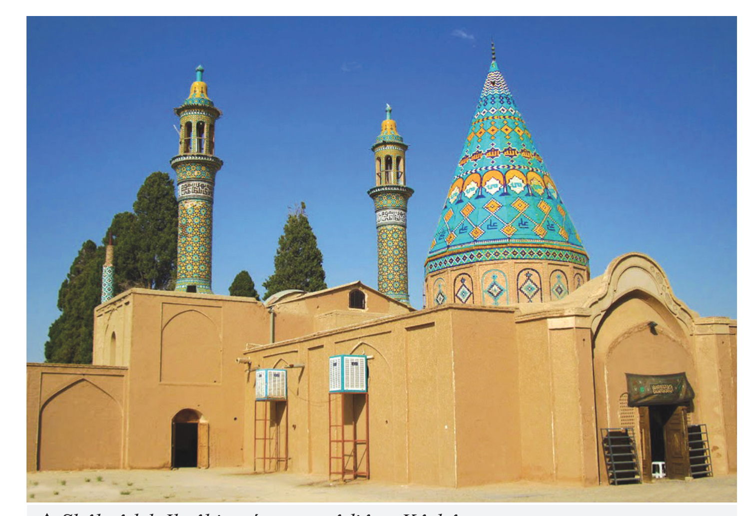
Le sanctuaire de Hazrat-e Fâtemeh Ma'soumeh, sœur de l'Imâm Ali al-Rezâ. C'est le deuxième sanctuaire le plus imposant de l'Iran. Sa construction débuta au IXe siècle et il prit sa forme définitive au XXe siècle. La partie la plus importante de ce mausolée est son dôme doré construit à l'époque qâdjâre. On y trouve également de nombreux tombeaux appartenant aux rois safavides.[37] Parmi les autres Imâmzâdehs situés dans la ville, on peut nommer l'Imâmzâdeh Ali ibn Ja'far (XIVe siècle), l'Imâmzâdeh Ibrâhim et l'Imâmzâdeh Mohammad (à l'ouest de la ville, 1321), l'Imâmzâdeh Shâhzâd Zeyd (1443), l'Imâmzâdeh Soltân Mohammad Sharif (XIVe siècle), Shâhzâdeh Ibrâhim (dans la banlieue de Qom, XIIIe siècle), l'Imâmzâdeh Ismâ'il (Bidkân, Ilkhanides), l'Imâmzâdeh Ahmad et Ali (safavide), l'Imâmzâdeh Abou Ahmad (dans la banlieue de Qom, safavide).[38]

Kâshân

L'Imâmzâdeh Habib ibn Moussâ (XIIIe siècle), l'Imâmzâdeh Pandja-Shâh (XIIIe siècle), l'Imâmzâdeh Soltân Atabek (bouyide), Shâhzâdeh Ibrâhim (qâdjâre), l'Imâmzâdeh Soltân Mir Ahmad (1509, safavide), l'Imâmzâdeh Soltân Ali (ilkhanide et safavide), l'Imâmzâdeh Pir Dâvoud (Ghamsar, XIVe siècle).[39]



▲ *Imâmzâdeh Mahrough ibn Mohammad, Neyshâbour*



▲ *Shâhzâdeh Ibrâhim, époque qâdjâre, Kâshân*

Kermân

L'Imâmzâdeh Hossein (Jupâr, safavide), l'Imâmzâdeh Mohammad ibn Zeyd (Shâhdâd).

Guilân

Les Imâmzâdehs Ali-Asghar et Ali Askar (village de Farâb, 1607), les

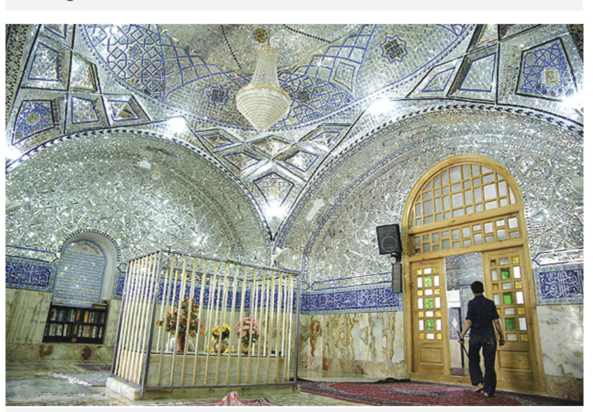
Imâmzâdehs Mohammad et Hâdi (Deylamân), l'Imâmzâdeh Aghâ Seyyed Nasir (village de Tchelâras à Langaroud), l'Imâmzâdeh Aghâ Seyyed Rezâ Kiâ (Lâhidjân, XIVe siècle), l'Imâmzâdeh Aghâ Seyyed Hossein (un village à Lâhidjân), l'Imâmzâdeh Aghâ Seyyed Ahmad (Lâhidjân, 1791-1792), l'Imâmzâdeh Zolfaghâr (village de Kisom de Lâhidjân), l'Imâmzâdeh Aghâ Seyyed Daniâl (Koushesfehân, 1614), l'Imâmzâdeh Seyyed Ali Kiâ (Lasht-e Neshâ).[40]



▲ *Imâmzâdeh Mohsen, Hamedân*



▲ Bogh'eh *Imâmzâdeh Abbâs, Mâzandarân*



▲ *Imâmzâdeh Ja'far, Yazd*

Province du Lorestân

L'Imâmzâdeh Ja'far (Boroudjerd, 1125), l'Imâmzâdeh Qâsem ibn Zeyd (Boroudjerd, 1337-1338).[41]

Province du Mâzandarân (Sâri, Bâbol, Amol, Bâbolsar, Nour)

L'Imâmzâdeh Soltân Zeyn-ol-Abedin (Sâri, 1406), l'Imâmzâdeh Soltân Mohammad-Tâher (près de Babol, 1470), Mashhad-e Seyyed Mir Qavâm (Amol, XIVe siècle), l'Imâmzâdeh Abbâd (village de Azâdgola à Sâri, 1404-1405), Shâhzâdeh Hossein (Sâri, XVe siècle), l'Imâmzâdeh Yahyâ ou Selsela (Sâri, 1445-46), l'Imâmzâdeh Ghâsem (Bâbol, 1483-1484), l'Imâmzâdeh Hâdi (Kelârdasht, 1380-1381), l'Imâmzâdeh Mohammad (1543-1544), l'Imâmzâdeh Ghâsem (1306-1367), l'Imâmzâdeh Seyyed Ali Kiâ (Kojour), l'Imâmzâdeh Ibrâhim (Nour, 1445-1446), l'Imâmzâdeh Ibrâhim (Bâbolsar, 1519-1520), l'Imâmzâdeh Rschanâbâd (Gorgân, 1460), l'Imâmzâdeh Eshâq (Gorgân, 1462-1463).[42]

Hamedân

L'Imâmzâdeh Yahyâ (construit à partir du XIVe siècle mais terminé au XVe siècle), l'Imâmzâdeh Seyyed Ismâ'il, l'Imâmzâdeh Qâsem ibn Ahmad ibn Qâsem ibn Mohammad Bathâ'i, l'Imâmzâdeh Hâdib ibn Ali (XIIIe siècle), l'Imâmzâdeh Mohsen (XIIIe siècle), l'Imâmzâdeh Shâhzâdeh Hossein, l'Imâmzâdeh Azhar (XIVe siècle), l'Imâmzâdeh Houd ou Razan (Hamadân, ilkhanide).[43]

Yazd et Abarghou

L'Imâmzâdeh Sheikh Ahmad Fahhâdân, Soltân Sheikh Dâd, Sheikh Taghieddin Dâdân, Sheikh Joneyd Tourân Poshti, Seyyed Rokneddin Abol-Makârem Mohammad Qâzi Hossein Yazdi, Seyyed Shamseddin Shâh Kalil Tâni, Boq'eh-ye Zarandiân (Moryâbâd, 1527-1528), Boq'eh-ye Shâhzâdeh Fazl (Yazd, XVe siècle), et l'Imâmzâdeh Mohammd ibn Ali (Yazd, 1455-1456).[44] ■

1. Farhang-e Fârsi-e Moïn, entrée "Imâmzâdeh".
2. Magazine *Kayhân*, no. 9111, Abân 1973.
3. Dja'fariân, Rasoul, *Târikh-e Tashayyo' dar Irân* (Histoire du chiisme en Iran), 2006, Ansârian, Qom, p. 159; Journal *Armân Ravâbet-e Omoumi, Sabt-e Emâmzâdeh-hâ dar Tehrân*, Registre des Imâmzâdehs de Téhéran, 11/04/2013.
4. Dja'fariân, Rasoul, *Târikh-e Tashayyo' dar Irân* (Histoire du chiisme en Iran), Ansâriân ,Qom, 2006, p. 159.
5. Mostafavi, M.T., *Asâr-e Târikhi-e Tehrân* (Monuments historiques de Téhéran), Téhéran, 1982, pp. 147-61.
6. Qazvini, M., *Vafâyât-e Moaserin*, Yadgâr, pp. 106-8.
7.Karang, A. A., *Asâr-e Bâstâni-e Azebaïdjân* (Les monuments historiques de la province de l'Azerbaïdjan), 2 tomes, Téhéran, 1972-76, pp. 52-61.
8.Meshkâti, N., *Fehrest-e Banâhâ-ye Târikhi va amâken-e bâstâni-e Irân* (Répertoire des monuments et des centres historiques de l'Iran), Téhéran, 1970, PNM, pp. 193-194.
9. Ibid. p. 306.
10. Ibid. p. 97.
11. Ibid. p. 66.
12. Fayz, *Gandjineh-ye Attâr-e Qom* (Trésor de Attâr de Qom), 2 tomes, Qom, 1970-1971, pp. 22-29.
13. Ibid., pp. 206-209.
14. Godard, A., *Asâr-e Iran* (Les monuments de l'Iran), Téhéran, 1937, 2/1, p. 26.
15. *Ibid.* p. 27.
16. *Ibid.*, p. 36.
17.*Ibid.*, pp. 150-151.
18. *Ibid.*, pp. 47-56.
19. *Ibid.*, pp. 129-131.
20. *Ibid.*, pp. 63-69.
21. Meshkâti, N., *Fehrest-e Banâhâ-ye Târikhi va amâken-e bâstânie Irân* (Répertoire des monuments et des centres historiques de l'Iran), Téhéran, 1970, PNM, p. 64.
22. *Ibid.*, pp. 735-39.
23. *Ibid.*, pp. 195-196.
24. Mostafavi, M.T., *Asâr-e Târikhi-e Tehrân* (Monuments historiques de Téhéran), Téhéran, 1982, pp. 16-22.
25. *Ibid.*, pp. 50-64.
26. *Ibid.*, pp. 237-38.
27. *Ibid.*, pp. 228-33.
28. *Ibid.*, pp. 215-23.
29. *Ibid.*, pp. 403-16.
30. Karimiân, H., *Rey-e Bâstân* (La Rey antique), 2 tomes, Téhéran, 1966-1970, pp. 397-398.
31. Wilber, D., *The Architecture of Islamic Iran: The Ilkhanid Period*, Princeton, 1955, pp. 143-144.
32. Haghighat, A.R., *Târikh-e Qumes* (Histoire de Qumes), Téhéran, 1983, pp. 334-335.
33. Mawlawi, A. H., *Asâr-e Bâstâni-e Khorâssân* (Les monuments du Khorâssân), Téhéran, 1975, pp. 111-112, 142-143, 292-319.
34. Eqtedâri, A., *Asâr-e Shahr-hâye bâstâni-e savâhel va jazâyere khalidj-e Fârs va daryâ-ye Ommân* (Les monuments des villes historiques du littoral et des îles de la Mer d'Oman), Téhéran, 1969, pp. 401-408, 683-687.
35. Forsat, M.M., *Asâr-e Adjam* (Les monuments de l'étranger), Bombay, 1934, pp. 188-189.
36. Meshkâti, N., *Fehrest-e Banâ-hâye Târikhi va amâken-e bâstâni-e Irân* (Répertoire des monuments et des centres historiques de l'Iran), Téhéran, 1970, PNM, p. 270.
37. Fayz, *Gandjineh-ye Attâr-e Qom* (Trésor d'Attar de Qom), 2 tomes, Qom, 1970-1971, p. 377.
38. *Ibid.*, pp. 610-617.
39. Narâghi, H., *Nazari be âramgâh-e Shâh Abbâs-e Kabir dar Kâshân* (Regard sur le tombeau du Shâh Abbâs le Grand à Kâshân), Honar o Mardom, Téhéran, 1964, pp. 344-345.
40. Rabino, H.L., *Provinces caspiennes de la Perse: le Guilân*, RMM32, 1915-16, 1978, pp. 437-49.
41. Meshkâti, N., *Fehrest-e Banâ-hâye Târikhi va amâken-e bâstâni-e Irân* (Répertoire des monuments et des centres historiques de l'Iran), Téhéran, 1970, PNM, p. 294.
42. *Ibid.*, p. 346.
43. *Ibid.*, p.367.
44. Hossein-Kâteb, Ahmad, *Târikh-e djadid-e Yazd* (Nouvelle histoire de Yazd), 1966, Afshâr, pp. 297-302.



▲ *Sanctuaire de l'Imâm Hossein à Karbalâ.*

Philosophie et pratique de la visite pieuse (*ziyârat)* aux Imâmzâdehs en Iran

Sarah Mirdâmâdi

La visite régulière de sanctuaires religieux où sont enterrés des Imâmzâdehs constitue un élément important de la pratique religieuse dans le chiisme. Essaimés sur l'ensemble du territoire de l'Iran, au milieu de villes, au fond d'une ruelle d'un petit village, au milieu du désert ou en haut d'une montagne, ces sanctuaires connaissent une affluence particulière lors des fêtes et deuils du calendrier musulman chiite, mais rares sont ceux qui ne sont pas fréquentés quotidiennement par les gens qui habitent à leur proximité ou, pour les plus connus, par des pèlerins ayant parfois parcouru de longues distances pour y accéder.

Que signifient, et que représentent les visites pieuses à ces sanctuaires pour un chiite? Le comprendre implique de saisir le sens du terme «Imâmzâdeh », les personnes qu'il inclut et leur importance en les situant dans leur rapport avec les Douze Imâms, à l'Imâm 'Ali, cousin et gendre du Prophète, à l'Imâm Mahdi, figures centrales et cœur de la spiritualité chiite.

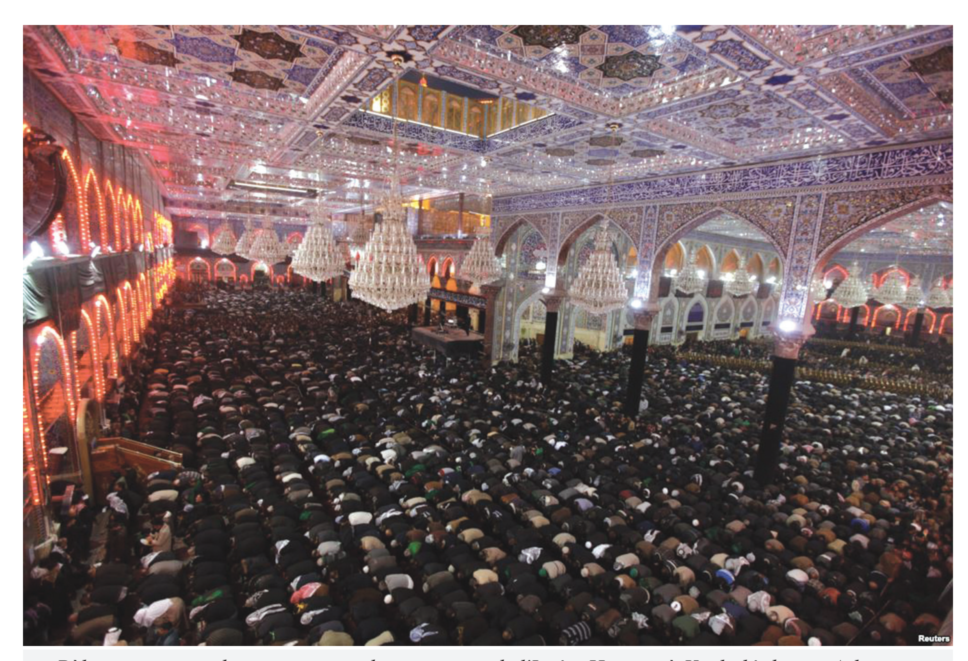
Le terme d'Imâmzâdeh est composé du terme arabe *imâm* signifiant guide, "celui qui se tient devant", et *zâdeh*, participe passé du verbe *zâidan* et signifiant "né de", "issu de". L'Imâmzâdeh est donc la personne - homme ou femme - qui descend directement de l'un des Imâms et dont la généalogie précise est attestée. Par extension, outre la personne, le terme en est venu

à désigner l'ensemble du mausolée édifié à l'endroit où est enterré le descendant d'Imâm. Si être descendant d'Imâm est une condition sine qua non pour être qualifié d'Imâmzâdeh et être le sujet de pèlerinages, elle n'est cependant pas suffisante: il faut que la personne en question ait été reconnue à son époque comme dotée d'une haute vertu, d'une piété exemplaire, et de qualités spirituelles reconnues.

Si certains mausolées ont été édifiés sur une tombe, dès le départ, connue des personnes habitant à proximité et s'étant transmis de génération en génération les récits de la vie de cet Imâmzâdeh, d'autres ont été "découverts", dans le sens où leur lieu de sépulture a été retrouvé par hasard lors de travaux, révélant des corps inhumés depuis plusieurs siècles et pourtant parfaitement conservés comme s'ils avaient quitté ce monde la veille, et ce dans des conditions géologiques rendant toute explication naturelle impossible. Ces miracles ont ensuite souvent mené à des recherches permettant de confirmer l'identité et la sainteté de ces personnes. Ainsi, les écritures figurant sur la pierre tombale, lorsqu'elles sont encore lisibles, ou des documents manuscrits concordants viennent parfois aider à confirmer le haut statut de ces personnes.

L'origine de la visite pieuse (*ziyârat*)

La signification que revêt la visite pieuse à un Imâmzâdeh pour un chiite ne diffère pas dans son essence de celle impliquée par tout pèlerinage au sanctuaire d'un Imâm comme celui de l'Imâm Hossein à Karbalâ ou de l'Imâm Rezâ à Mashhad, seul le rang spirituel de ces derniers étant considéré comme plus éminent. Commençons par étudier le terme par lequel cet acte de visitation est désigné en persan, la langue étant souvent révélatrice de connotations parfois effacées par des traductions imprécises. Le fait de se rendre à un sanctuaire



▲ *Pèlerins en train de prier au sein du sanctuaire de l'Imâm Hossein à Karbalâ durant Arbaïn, quarante jours après le martyre de l'Imâm et de ses compagnons durant l'Ashourâ.*



▲ *Sanctuaire de l'Imâm Rezâ à Mashhad.*

d'Imâm (ou d'Imâmzâdeh) est désigné par le terme arabe *ziyârat*, souvent traduit par "pèlerinage" mais qui signifie littéralement "visite". Il est intéressant de souligner que ce terme est également utilisé pour désigner la visite à une personne vivante, et sous-entend que, selon les croyances chiites, le pèlerinage n'est pas un simple hommage rendu à une personne morte et enterrée, mais bien à une âme qui reste vivante et à qui le croyant peut s'adresser directement. Premier point essentiel donc, la *ziyârat* aux Imâmzâdehs est la visite à une personne bien vivante, et non un simple acte de souvenir et de commémoration de ses vertus.

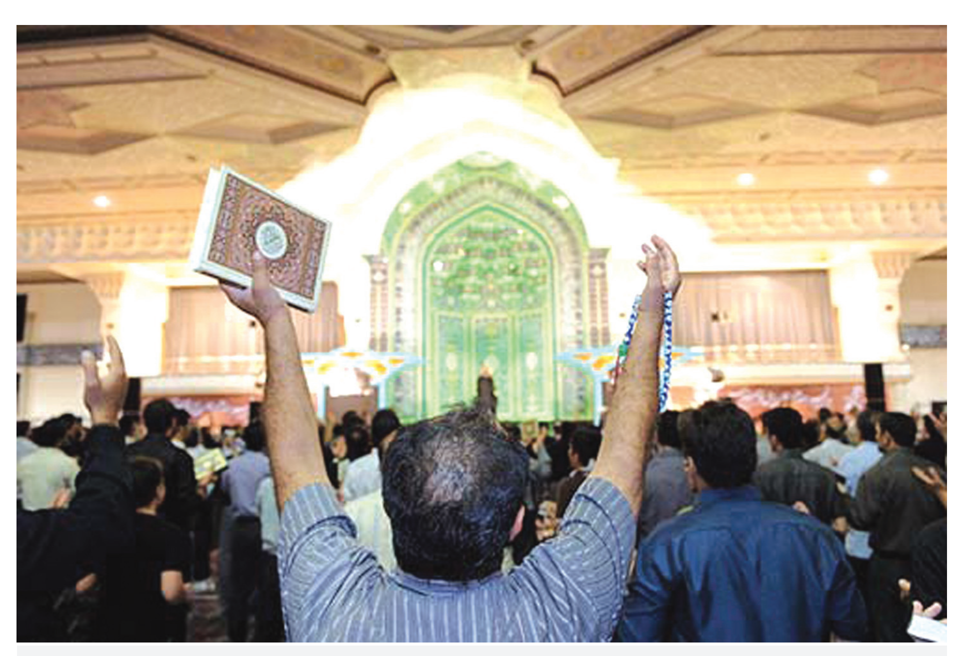
Le terme d'Imâmzâdeh est composé du terme arabe *imâm* signifiant guide, "celui qui se tient devant", et *zâdeh*, participe passé du verbe *zâidan* et signifiant "né de", "issu de". L'Imâmzâdeh est donc la personne - homme ou femme - qui descend directement de l'un des Imâms et dont la généalogie précise est attestée.

Loin d'être une simple invention issue de la piété populaire chiite, la visite aux tombes d'Imâms et de leurs descendants a été recommandée par les Imâms eux-mêmes de leur vivant. L'Imâm Rezâ et l'Imâm Javâd ont ainsi recommandé aux croyants de visiter leurs tombes en insistant qu'un tel acte équivalait à leur rendre visite comme s'ils étaient encore vivants, tandis qu'après avoir prédit le décès de la fille de son fils l'Imâm Moussâ Kâzem - son excellence Ma'soumeh, enterrée à Qom -, l'Imâm Sâdeq a affirmé que le paradis reviendrait à toute personne ayant visité sa tombe. Cet exemple nous donne l'occasion de souligner encore une fois que la notion d'Imâmzâdeh désigne à la fois les hommes et les femmes, et que le fait que le sanctuaire de Qom soit devenu l'un des lieux de pèlerinage le plus important d'Iran et un centre de sciences et de savoir au cours de l'histoire

laisse entendre que les femmes Imâmzâdehs n'ont pas moins d'importance que les hommes, et font l'objet d'un respect et d'une vénération identiques. Néanmoins, c'est une parole de l'Imâm 'Ali al-Naqi, dixième Imâm des chiites[1], qui est considérée comme véritablement fondatrice de la tradition et de l'extension de la notion de *ziyârat* aux Imâmzâdehs. Ce dernier a, en effet, selon la tradition chiite, déclaré à un habitant de la ville de Rey revenant à l'époque d'Iraq où il avait visité la tombe de l'Imâm Hossein, qu'il aurait été possible, si le fait d'entreprendre un tel voyage entraînait pour lui de grandes difficultés, de faire à la place un pèlerinage au sanctuaire de Hazrat Abdol-'Azim, descendant de l'Imâm Hassan enterré dans la ville de Rey, et qui demeure jusqu'à aujourd'hui un importance lieu de pèlerinage. Les conséquences sont fondamentales, car il est désormais clairement exposé que toute personne n'ayant pas les moyens matériels ou physiques de se rendre à un sanctuaire d'Imâm peut à la place effectuer une *ziyârat* à un Imâmzâdeh, dont les sanctuaires parsèment l'ensemble du territoire iranien – peu de villages ne pouvant encore aujourd'hui s'enorgueillir d'abriter au moins l'un de ces sanctuaires. Cette démarche a, par la suite, été validée et reconnue par d'éminentes figures religieuses chiites, qui ont contribué à encourager de telles pratiques. Au XIe siècle, Sheykh Mofid, un éminent théologien chiite, composa ainsi une prière de visitation destinée à être récitée lors de visites aux sanctuaires des descendants d'Imâms. La *ziyârat* devint partie intégrante de la pratique religieuse chiite dès le XIIe siècle, et connut une nouvelle expansion sous les Safavides, dynastie ayant fait du chiisme une religion d'Etat. Son développement s'est accompagné de l'édification de divers types de sanctuaires, de pratiques votives et de l'apparition de toute une littérature



▲ Zarih *au-dessous duquel est enterrée Hazrat-e Ma'ssoumeh, sœur de l'Imâm Rezâ, à Qom.*



▲ *Veillée de la fin du mois du Ramadan durant les Nuits du Destin (*shabhâ-ye qadr*) au sanctuaire des Imâmzâdehs Abdol-Azim, Tâher et Hamzeh à Rey, au sud de Téhéran.*

composée d'invocations et de textes pieux récités durant les pèlerinages. L'incitation à visiter les tombes des Imâmzâdehs se retrouve également dans un grand classique de la littérature chiite et son plus important recueil de prières intitulé *Mafâtih al-Jinân* (Les clés du Paradis). Son compilateur, Sheikh 'Abbâs Ghomi, figure théologique renommée du XIXe siècle, insiste sur l'importance de visiter régulièrement ces sanctuaires qui sont qualifiés de lieux où descendent la bénédiction, la miséricorde et la grâce, et où tout cœur affligé trouvera une consolation.

Il est possible de réaliser ces visites à tout moment de l'année, cependant, certaines dates du calendrier chiite constituent des temps forts de la vie spirituelle où la *ziyârat* est plus particulièrement recommandée. Parmi ces dates, nous pouvons notamment citer le premier jour du mois de Rajab, le quinzième jour du mois de Sha'bân, qui marque la commémoration de la naissance du Douzième Imâm al-Mahdi, la veille de l'Aïd al-Fetr qui vient sceller la fin du mois du Ramadan, le jour de 'Arafa…

Une "visite pieuse" type

Il est difficile d'enfermer dans une catégorie hermétique et d'assigner des contours très définis à la façon dont une *ziyârat* se déroule, mais nous pouvons néanmoins en relever certains aspects saillants au travers d'un exemple type. Avant d'entrer dans le sanctuaire, il importe d'avoir fait ses ablutions – chez soi ou dans les *wozoukhâneh*, salle d'ablutions se trouvant en général à proximité de l'Imâmzâdeh. Il importe également d'avoir des vêtements propres, la pureté extérieure participant à la pureté intérieure. L'intention (*niyyat*) présidant à la visite est également centrale: la *ziyârat* doit être motivée avant tout par une volonté de se rapprocher de Dieu en manifestant une marque d'amour et de

respect vis-à-vis d'une personne qui L'aimait et dont Il était proche. Elle doit également se réaliser "en connaissance de cause", c'est-à-dire en ayant conscience du statut de l'Imâmzâdeh et de la signification profonde du pèlerinage: avant toute prière et demande de vœu, l'approfondissement de sa foi doit rester le but premier.

Certains sanctuaires comportent une invocation contenant une demande d'autorisation d'entrer (*izn-e dokhoul*). Après l'avoir lue, et s'il ressent foi et humilité dans son cœur, le pèlerin peut commencer sa visite pieuse. Après s'être préparé intérieurement et purifié extérieurement, le pèlerin entre donc par la porte qui lui est réservée, selon qu'il soit homme ou femme. Pour les femmes ne le portant pas habituellement, des *tchâdor* sont à disposition pour qu'elles s'en recouvrent le corps en entrant dans le sanctuaire. Comme dans tout lieu religieux en islam, il convient également de retirer ses chaussures avant d'entrer, acte marquant l'entrée dans un espace sacré. Il convient ensuite de s'approcher du *zarih*[2] et donc du tombeau, et d'adresser des salutations de paix à l'Imâmzâdeh. Ces salutations peuvent prendre la forme d'un simple *salâm*, s'accompagner d'une inclination respectueuse ou de la lecture de la *ziyârat* (prière de visitation) propre à cette personne. Cette prière est souvent écrite au-dessus du *zarih*, et retrace la généalogie ainsi que les vertus propres à l'Imâmzâdeh – le fait d'être d'abord et avant tout un serviteur (*'abd*) de Dieu, Son ami (*vali*), d'avoir suivi l'ensemble des prescriptions religieuses, d'avoir lutté

> La *ziyârat* doit être motivée avant tout par une volonté de se rapprocher de Dieu en manifestant une marque d'amour et de respect vis-à-vis d'une personne qui L'aimait et dont Il était proche.



▲ *Pèlerins se recueillant et demandant à Dieu la permission d'entrer sur le seuil de l'Imâmzâdeh Sâleh au nord de Téhéran.*



▲ *Pratique votive au sein du sanctuaire de Bibi Shahrbânou.*

contre son égo dans Sa voie, d'avoir cherché à se rapprocher de Dieu par chaque parole et acte… Elles contiennent aussi parfois des invocations que le croyant adresse à Dieu et des remerciements pour perpétuer Sa guidance au travers de la présence de Ses amis (*awliyâ'*) dont font partie les Imâmzâdehs. On se rend ensuite à proximité du *zarih* et on formule sa demande avec ses propres mots, ou l'on confie ses prières à l'Imâmzâdeh et à Dieu. Il est aussi recommandé de s'incliner ou, si on le souhaite, d'embrasser le *zarih*. Cette pratique n'est néanmoins qu'une marque de respect et d'amour et non un acte d'adoration, qui est uniquement réservé à Dieu. Il est ensuite de coutume d'aller s'asseoir sur les tapis disposés dans le sanctuaire, et de faire des prières surérogatoires, de lire le Coran ou des invocations particulières… Certaines personnes ayant fait un vœu (*nazr*) distribuent des friandises dans l'espoir qu'il se réalise ou pour remercier Dieu de l'avoir exaucé. Il est recommandé de rester dans un état d'humilité et de recueillement tout au long de la visite, état qui se manifeste dans la façon de marcher, de parler, notamment en évitant toute parole futile… et ce aussi afin de respecter la sacralité du lieu et l'éminence de son hôte. La *ziyârat* s'achève par un retour auprès du *zarih* où on adresse ses adieux à l'Imâmzâdeh, on reformule ses souhaits, et on remercie Dieu d'avoir permis la réalisation de cette visite, en souhaitant pouvoir de nouveau y retourner bientôt… Il est aussi de coutume que l'on adresse une ultime marque de respect en s'inclinant vers le *zarih* de l'entrée de l'Imâmzâdeh, avant d'en sortir. Ainsi

La visite des tombes des prophètes et personnalités spirituelles est une pratique elle-même recommandée et reconnue par les Imâms et le Prophète lui-même qui, de son vivant, a affirmé que *"me rendre visite à ma tombe après ma mort est comme me rendre visite durant ma vie."*

s'achève la *ziyârat*, qui peut prendre une tournure spécifique selon chaque pèlerin. Sa fréquence est également très variable: pour certaines personnes habitant à proximité d'un sanctuaire, elle peut prendre la forme d'une visite quotidienne. Pour d'autres, la *ziyârat* n'est qu'épisodique et ne se réalise que quelques fois par an.

La plupart des sanctuaires sont ornés d'une coupole sous laquelle se trouve à l'intérieur le *zarih* situé lui-même au dessus du tombeau et à la hauteur des pèlerins, ressemblant à une grande grille en or, en argent, en acier ou encore en bois. Si le sanctuaire est assez grand, une entrée est réservée aux hommes et une autre aux femmes et le sanctuaire est divisé en deux parties égales au centre desquelles se trouve le *zarih*. Cependant, dans les sanctuaires plus petits, il arrive que cette division disparaisse faute de place.

Il faut enfin préciser que pour les personnes ne pouvant physiquement se rendre à un sanctuaire, il est aussi possible d'effectuer une *ziyârat* "de loin" (*az ba'id*) en récitant chez soi, avec la présence de cœur nécessaire, la prière adressée à l'Imâmzâdeh ou à l'Imâm que l'on récite habituellement dans son sanctuaire.

La signification de la visite pieuse (*ziyârat*)

La visite pieuse aux sanctuaires des Imâms et Imâmzâdehs rythme la vie religieuse de tout chiite. Son caractère central se fonde sur une conception de l'homme, du type de lien qu'il est susceptible d'établir avec Dieu, et enfin sur une philosophie de la médiation et de la présence incarnée par l'Imâm dans le chiisme. Comme nous l'avons évoqué et tel que le sous-entend le terme de *ziyârat*, se rendre à un Imâmzâdeh signifie effectuer une visite à une personne bien vivante. La visite des tombes des prophètes et personnalités spirituelles est une pratique elle-même recommandée et reconnue par les Imâms et le Prophète lui-même qui, de son vivant, a affirmé que "*me rendre visite à ma tombe après ma mort est comme me rendre visite durant ma vie.*"[3]

L'importance des *ziyârat* aux Imâmzâdehs et, par extension, à toute personne aux mérites spirituels reconnus, réside dans l'importance de la présence de modèles dans le cheminement spirituel de l'homme, modèles qui non seulement l'inspirent et le poussent à modeler sa conduite sur leurs actes, mais aussi, concrètement et si un lien spirituel s'établit entre eux, accompagnent le croyant et le guident dans son cheminement vers son Créateur. Cette philosophie de la *ziyârat* implique donc de reconnaître l'importance d'une guidance existentielle (*hedâyat-e vojoudi*) réalisée au travers des âmes d'hommes saints. Cet aspect est une caractéristique majeure de la pensée chiite, selon laquelle la foi du croyant ne peut être seulement nourrie par les



▲ *Vue intérieure du sanctuaire de l'Imâmzâdeh Bibi Zobaydeh.*

écritures ni par le respect des principes de la Loi, mais doit aussi pouvoir s'abreuver à une source vivante, une présence, une *personne* concrète ayant elle-même suivi cette voie. Les deux aspects entretiennent ainsi une relation étroite, la guidance existentielle permettant à son tour d'approfondir la guidance spéculative et de mieux saisir le sens de certains concepts religieux du Livre. La guidance existentielle fait également intervenir la notion centrale d'amour, qui permet aux enseignements religieux de prendre tout leur sens et à la foi d'être vécue dans toute sa plénitude.

Cette philosophie de la *ziyârat* implique de reconnaître l'importance d'une guidance existentielle réalisée au travers des âmes d'hommes saints. Cet aspect est une caractéristique majeure de la pensée chiite.

La visite pieuse permet également de manifester concrètement son amour au Créateur de par le témoignage de fidélité et d'affection à des personnes proches de Lui qu'elle implique. L'amour permet aussi de renforcer l'effacement de l'égo face à l'Être aimé. La *ziyârat* ne doit donc pas être perçue comme l'établissement d'une simple relation hiérarchique faite de demandes d'intercession et d'invocation, mais avant tout comme un appel adressé à chacun à s'élever au rang de ces personnalités religieuses et à devenir comme elles. Elle constitue un rappel de la perfection que tout croyant est appelé à atteindre, et de son futur retour vers Dieu. Comme nous l'avons évoqué, l'acceptation et l'utilité spirituelle de cette *ziyârat* sont conditionnées au fait qu'elle soit réalisée avec humilité et présence de cœur.



▲ *Sanctuaire de Bibi Shahrbânou au sud de Téhéran. Bien qu'elle ne soit pas une descendante d'Imâm à proprement parler, son statut d'épouse de l'Imâm Hossein et de mère du quatrième Imâm, l'Imâm Sajjâd, a converti le lieu en un important centre de dévotion.*

La pratique de la *ziyârat* aux Imâmzâdehs dans le chiisme a souvent été l'objet de critiques de la part de différents courants au sein de l'islam, la plus fondamentale taxant une telle pratique d'associationniste et de contraire à l'unicité divine. Ces critiques se sont vues opposer de nombreuses réponses par diverses grandes figures religieuses chiites dont, à l'époque contemporaine, 'Allâmeh Tabâtabâ'i ou l'Ayatollah Khomeiny. Dans son *Kashf al-Asrâr* (Dévoilement des secrets), ce dernier insiste sur le fait que loin d'impliquer une forme d'adoration à un autre que Dieu, la visite à un Imâmzâdeh n'est en réalité que l'application d'une recommandation du Coran soulignant que "*quiconque exalte les emblèmes et rites (*sha'â'ir*) de Dieu s'inspire en effet de la piété des cœurs*" (22:32). En d'autres termes, aimer Dieu, qui constitue l'âme de la religion, implique également d'aimer et de témoigner des marques de respect à tout ce qui Le manifeste et permet de se rapprocher de Lui, car l'amour n'est-il pas de témoigner de l'affection et d'aimer tout ce qui est lié à l'Aimé? Et qui Lui est davantage lié que Ses amis, ceux qui



▲ *Ensemble de serviteurs (*khoddâm*) au sein du sanctuaire des Imâmzâdehs Abdol-Azim, Tâher et Hamzeh à Rey, au sud de Téhéran, en 1891.*

L'ont aimé et se sont efforcés de se rendre semblables à Lui tout au long de leur existence? En outre, la construction de sanctuaires ne contredit pas ni l'esprit ni la lettre du Coran, où il est évoqué que Dieu permet d'élever des maisons (*buyout*) où Son nom est invoqué (24:36). Or, ces *ziyârat* constituent avant tout une occasion de prier Dieu et d'exprimer son désir de prendre modèle sur ceux qui ont pris chemin vers Lui. Enfin, il faut rappeler que ces *ziyârat* ne viennent en aucun cas remplacer le pèlerinage à La Mecque qui, contrairement aux premières qui sont néanmoins recommandées, a un caractère obligatoire pour tout croyant qui en a les moyens. Tout au long de l'histoire du chiisme, les savants religieux ont ainsi insisté que ces *ziyârat* ne pouvaient en aucun cas venir se substituer au *hajj*. L'importance du fait de glorifier et de sanctifier Dieu tout au long de la visite pour éviter justement tout excès et tendance éventuelle à considérer son hôte comme un être doté d'une volonté propre vient souligner que le but ultime de ces visites reste toujours Dieu, et que l'être auquel on rend visite n'est qu'une manifestation ne possédant rien en elle-même, mais ayant tout de Dieu et par Dieu. Le texte même des prières de visitation insiste sur ce statut, et présente les Imâmzâdehs non pas comme des êtres ayant la moindre indépendance vis-à-vis de leur Créateur, mais plutôt comme des moyens et des canaux de l'effusion divine (*fayz*) et autant de moyens d'établir un lieu avec Lui.

Les Imâmzâdehs en Iran

Ces lieux saints parsèment l'ensemble du territoire iranien, notamment du fait que de nombreux descendants d'Imâms, persécutés à leurs époques respectives par les califes principalement abbassides, fuyaient l'Iraq pour se réfugier en Iran où ils étaient souvent rattrapés par les



▲Vue extérieure du sanctuaire des Imâmzâdehs Abdol-Azim, Tâher et Hamzeh à Rey, au sud de Téhéran.

agents du gouvernement et exécutés. Il y aurait ainsi en Iran, selon différentes estimations, de 800 à 1000 Imâmzâdehs; l'authenticité et les origines de certains continuant à être l'objet de discussions. Ces sanctuaires se retrouvent aussi dans les pays voisins, en Iraq et en Afghanistan.

La construction de mausolées s'est faite de façon progressive et leur architecture et leurs ornementations intérieures se sont étoffées au cours des siècles. Ces lieux de pèlerinage sont désignés par plusieurs noms, chacun faisant référence à un aspect du lieu, dont *marghad* (littéralement "lieu de repos"), *bogh'eh* (sanctuaire), *âstâneh* (seuil), *rowzeh* (jardin, qui désigne la tombe comme lieu de vie au-delà de la mort), *maghâm* (à la fois site et statut). Ces noms sont parfois agrémentés d'adjectifs tels que *mobârak* (béni), *moghaddas* (saint), donnant lieu à des expressions telles que *âstâneh mobârakeh*, *maghâm-e moghaddas*, *bogh'eh mobârakeh*… désignant chacune à leur manière, d'un ton empreint de respect, la sacralité du lieu. Nous retrouvons cette diversité d'expression pour désigner les sanctuaires d'Imâms, ceux se trouvant en Iraq étant notamment désignés par l'expression de *'atabât 'aliyât*, ou "seuils élevés". Outre leur statut de sanctuaire, ces lieux ont eu d'autres fonctions au cours de l'histoire, dont celle de refuge durant les périodes safavide et qâdjâre. Chaque sanctuaire compte également, selon sa taille, un ou plusieurs "serviteurs" (*khâdem*) en charge de l'entretien du lieu et qui peuvent apporter des informations précieuses aux visiteurs. La grande majorité d'entre eux sont bénévoles, et il faut parfois rester de longs mois sur la liste d'attente avant d'accéder à cette charge, la demande étant souvent forte.

En Iran, la grande majorité de ces sanctuaires est gérée par un même organisme, l'Organisation des Owghâf, qui dispose d'un bureau dans l'ensemble

des provinces. Grâce aux dons des pèlerins et aux fonds qui leur furent alloués par l'Etat après la Révolution islamique, une grande partie de ces sanctuaires ont été rénovés ou agrandis. Certains se transformant parfois en de véritables complexes dotés de bibliothèques, de salles de cours, d'un bazar... La plupart du temps, un cimetière est également situé dans la cour ou à proximité de l'Imâmzâdeh.

Une partie non négligeable des Imâmzâdehs se trouvent à Téhéran, à Rey et dans ses alentours - soit près de 330 sanctuaires rien que pour cette province -, le plus important demeurant celui de l'Imâmzâdeh Hazrat-e 'Abdol-'Azim situé à Rey, dont le sanctuaire rassemble également les tombeaux de deux autres Imâmzâdehs, Tâher et Hamzeh. Une part importante de ces Imâmzâdehs est également des femmes, reconnaissables à leur nom incluant *dokhtar* ("jeune fille"), *bibi* ou *khâtoun* ("dame"). Ainsi, à Téhéran, il est possible d'aller faire une ziyârat au sanctuaire de Haft Dokhtar ("sept jeunes filles") ou encore, à Rey, à ceux de Bibi Zobeydeh et Bibi Shahrbânou.



▲ *Femme en train de se recueillir au sein du sanctuaire de Bibi Shahrbânou.*

Conclusion

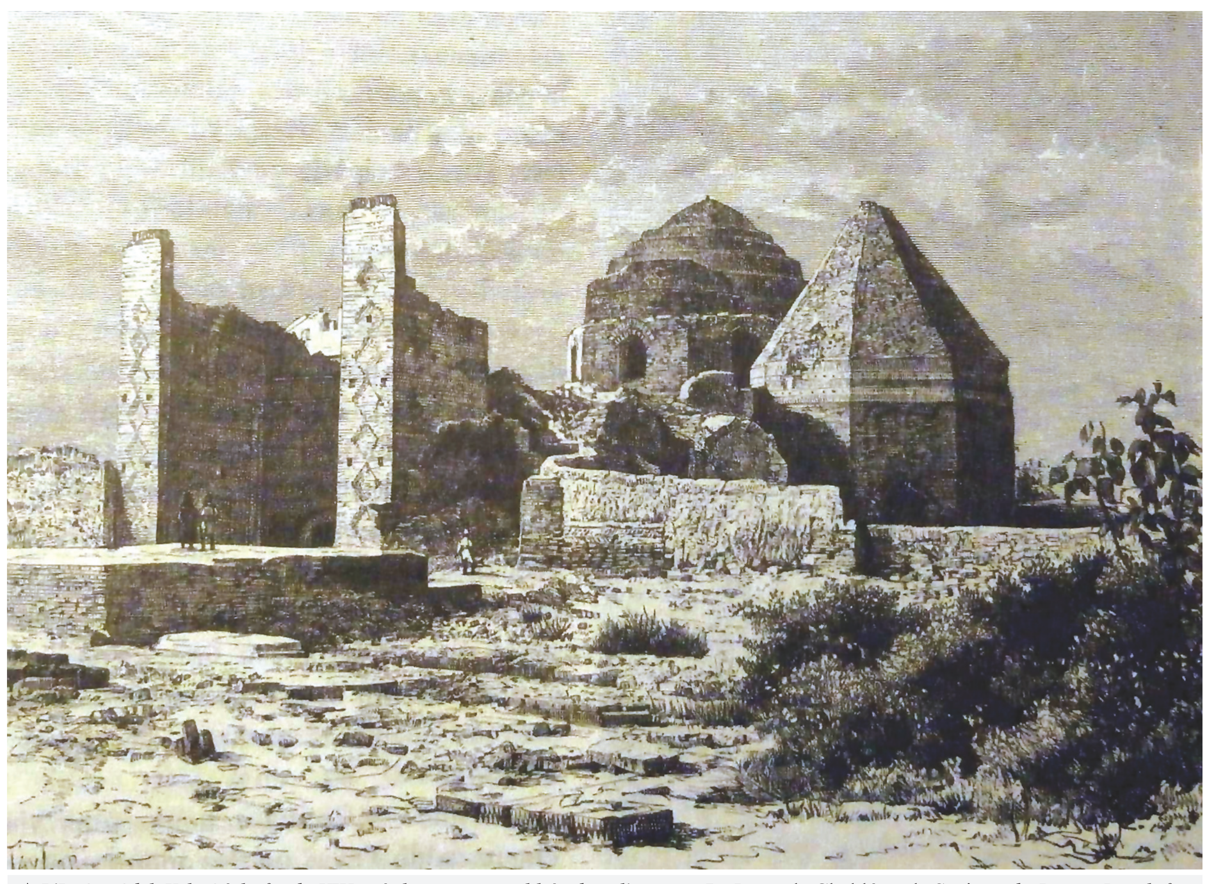
En complément de la visite aux sanctuaires des Imâms, sanctuaires peu nombreux et parfois situés à de longues distances du lieu de vie de la majorité des Iraniens, la visite aux Imâmzâdehs, de par leur nombre et leur proximité, fait partie intégrante de la vie spirituelle iranienne. Elle participe à nourrir une spiritualité à la fois fondée sur des textes et une présence concrète manifestée par des hommes-modèles qui ont vocation à élever et guider chaque croyant. Les nombreux mausolées parsemant l'ensemble du territoire iranien dessinent donc les contours d'une géographie spirituelle constituant autant de "seuils" vers une Présence immatérielle. D'un point de vue extérieur et architectural, la diversité et la beauté des différents mausolées qui parsèment l'Iran constituent également un témoignage de la richesse culturelle et de l'amour spirituel des habitants de ce pays. ■

Une part importante de ces Imâmzâdehs est également des femmes, reconnaissables à leur nom incluant *dokhtar* ("jeune fille"), *bibi* ou *khâtoun* ("dame").

1. Cette parole est parfois attribuée à son fils, l'Imâm Hassan al-'Askari. Cette différence ne change néanmoins rien sur l'implication de cette parole en elle-même.
2. Le *zarih* est le nom donné à une sorte de grande grille de forme rectangulaire en or, en argent, en acier ou en bois situé au-dessus et tout autour du tombeau de l'Imâm ou de l'Imâmzâdeh, à la hauteur des pèlerins.
3. *Mostadrak al-Wasâ'il*, vol. 10, p. 380.

Visite à l'Imâmzâdeh Yahyâ de Varâmin

Mireille Ferreira



▲ *L'Imâmzâdeh Yahyâ à la fin du XIXe siècle, gravure publiée dans l'ouvrage* La Perse, la Chaldée et la Susiane *de Jeanne Dieulafoy*

Varâmin, petite ville située à 40 kilomètres au sud de Téhéran, aux portes du désert, fut capitale de la dynastie mongole des Ilkhanides d'Iran après l'invasion de 1220 et la destruction de la Rey seldjoukide. Dans son *Dictionnaire des Arts de l'Islam*, Jean-Paul Roux suggère que Varâmin fut sans doute la première ville à retrouver une activité architecturale après les invasions mongoles. En témoignent, notamment, quelques mausolées construits sous le patronage des souverains ilkhanides, comme l'Imâmzâdeh Abdollâh situé en centre ville ou l'Imâmzâdeh Yahyâ que l'on peut voir aux portes du désert.

Mausolée des descendants de Hassan, deuxième Imâm de la tradition chiite, l'Imâmzâdeh Yahyâ fut construit en 707 de l'Hégire, soit au XIVe siècle de l'ère chrétienne.

Ce petit tombeau de pisé ocre, surmonté d'un dôme en briques crues, est entouré d'un modeste cimetière, lieu de sépulture des villageois voisins. Au moment où nous arrivons, une brève cérémonie funéraire, commémorant le septième jour après l'inhumation d'un défunt, est en cours, attestant de la pérénité du lieu. Un groupe nombreux formé d'hommes, de femmes et d'enfants dépose une couronne de fleurs sur la sépulture, simplement surmontée d'un monticule de terre.

L'architecture du mausolée est un exemple remarquable de l'art des bâtisseurs orientaux qui excellaient à passer d'un plan carré au sol pour arriver au cercle de la coupole en passant par un plan octogonal. Toutes les belles décorations de faïence à reflets métalliques qui ornent les parois sont des copies. Les originaux ont disparu, ainsi que le marbre du tombeau, le portail et le *mihrâb* qui se trouvent aujourd'hui dans les grands musées du monde, à l'Ermitage de St Petersbourg, au Metropolitan de New York, à l'Albert & Victoria Museum de Londres, au Musée du Louvre, probablement vendus au cours des deux siècles précédents à des étrangers de passage. De nos jours encore, les plus grandes maisons de vente aux enchères proposent aux collectionneurs du monde entier quelques belles céramiques en forme d'étoile qui ornaient autrefois les parois de ce mausolée.

Jane Dieulafoy, en Perse avec Marcel, son époux archéologue, à la fin du XIXe siècle, visite l'Imâmzâdeh Yahyâ le 18 juin 1881. Elle témoigne de ces pillages dans ses relations de voyage: «*Ce matin nous avons visité l'imamzaddè Yaya… Il est lambrissé à l'intérieur de belles faïences à reflets métalliques. Quelques parties de ce revêtement ont été dérobées et vendues à Téhéran à des prix très élevés; à la suite de ces vols, l'entrée du petit sanctuaire a été interdite aux chrétiens… Nous faisons exception à la loi commune, le chah ayant bien voulu, dans l'intérêt des études de Marcel, nous autoriser à franchir le seuil du sanctuaire.*»

Au moment où notre petit groupe sort du mausolée, une petite fille, habitant sans doute près de là, vient prélever quelques fleurs de la couronne, déposée à notre arrivée dans le petit cimetière, pour en faire un bouquet qu'elle vient placer dans le mausolée, manifestant par ce geste tout simple, l'attachement de la population locale à cette vénérable sépulture.■



▲ *Imâmzâdeh Yahyâ - Copie d'une plaque de céramique à reflets métalliques avec écriture* thulth, *fréquemment utilisée dans la décoration des mosquées, photos: Mireille Ferreira*



▲ *Imâmzâdeh Yahyâ - Copie d'une plaque de céramique.*

Les Imâmzâdehs féminins en Iran

Hamideh Haghighatmanesh



▲ *Le sanctuaire de Hazrat-e Ma'soumeh à Qom, 1934*

La persécution des membres de la famille du Prophète et des chiites, qui débuta bien avant l'événement de l'Ashourâ sous les Omeyyades, prit encore davantage d'ampleur sous le califat abbasside. Cette hostilité historique n'est plus à démontrer, hostilité qui alla plusieurs fois jusqu'à la perpétration de massacres, notamment ceux commis par Hadjâdj ibn-e Youssof à l'époque omeyyade, ceux de Mansour Davânighi à l'époque abbasside, ou même celui directement conduit par le calife Hâroun al-Rashid, qui conduisit à la mort de 75 descendants directs du Prophète de l'islam en une nuit.

Ces persécutions, qui s'étendirent sur plusieurs siècles, obligèrent les Imâmzâdehs (enfants ou descendants du Prophète et des Imâms) à se réfugier dans les parties du territoire musulman difficiles d'accès et loin des capitales des califes. Le territoire iranien notamment, de par sa taille, son environnement montagneux, ainsi que l'état d'esprit de ses habitants, fatigués et écœurés des exactions des califes et approuvant la résistance chiite, offrait un bon refuge à ces persécutés. Ainsi, de nombreux descendants d'Imâm (*emâm zâdeh*: mot qui désigne littéralement la personne, mais aussi le mausolée où elle a été enterrée) se sont réfugiés en Iran, où ils ont souvent continué à se battre, mourant pour la plupart tués par des émissaires du califat. Les Iraniens ont très vite vénéré ces Imâmzâdehs, à la mémoire desquels d'innombrables mausolées ont été bâtis au fil du temps.

Parmi ces Imâmzâdehs figurent un bon nombre de femmes et donc d'Imâmzâdehs féminins en Iran. Cette présence féminine, tout en soulignant le caractère général de la persécution et des poursuites contre les chiites, montre également l'importance de la présence des femmes dans la vie politique et religieuse de ses fidèles.

Parmi les Imâmzâdehs féminins en Iran, citons

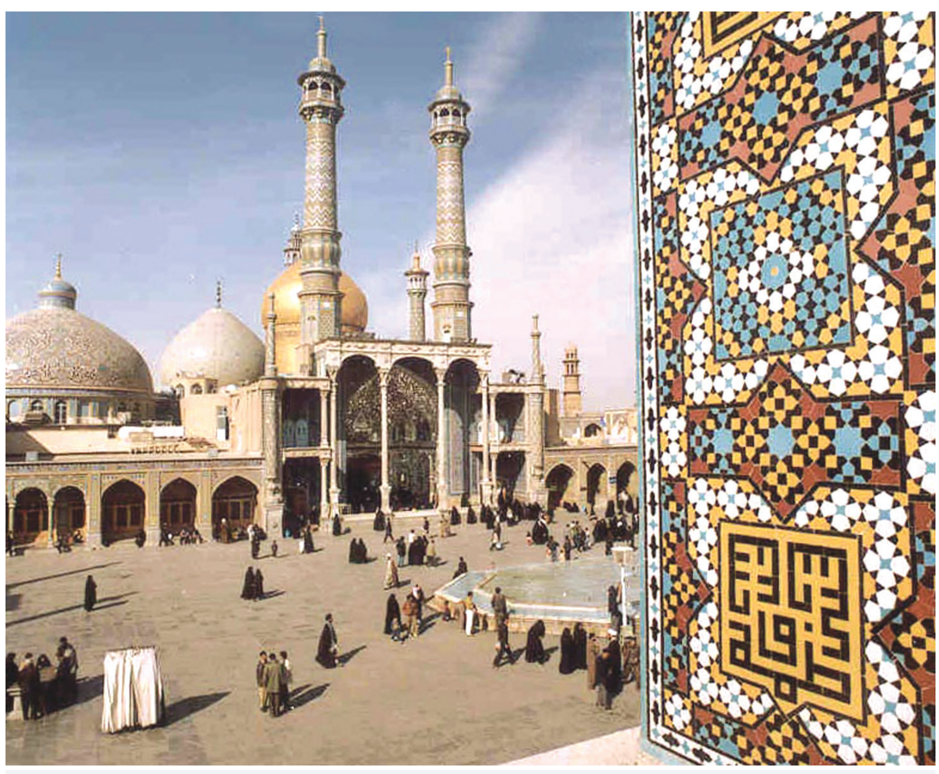
pêle-mêle les plus connus: Zeynabieh, Bibi Sedigheh et Fâtemeh Nesâ dans la province d'Ispahan; Bibi Fâtemeh dans le Fârs; Bibi Safieh à Kermân; Bibi Hourieh dans le Guilân; Sakineh Khâtoun à Qom; Havâ Khâtoun dans la province Markazi; Sâhebeh Khâtoun dans le Kurdistan; Seyedeh Fâtemeh à Kermânshâh; Bibi Nour, Bibi Sharifeh, Bibi Marzieh et Bibi Zahrâ à Boushehr; Khadidjeh Khâtoun dans le Lorestân et Hamideh Khâtoun à Téhéran.

Toute étude sur le sujet doit cependant faire face au problème des carences et manques de sources biographiques et historiques précises au sujet d'un grand nombre des Imâmzâdehs enterrés en Iran, qui sont principalement dus à deux circonstances: la clandestinité forcée de ces exilés, ainsi que les efforts des califes pour faire disparaître les traces de ces personnes. Par conséquent, il est difficile de donner des statistiques et informations précises au sujet de l'ampleur du phénomène migratoire, de la population totale, et des biographies des Imâmzâdehs.[1]

Ce court article se propose de présenter quelques Imâmzâdehs féminins à la biographie connue, ainsi que quelques autres aux origines inconnues ou mal connues, mais dont le mausolée accueille pourtant un bon nombre de pèlerins.

> La construction du sanctuaire de Hazrat-e Ma'soumeh fut ordonnée par le roi safavide Shâh Tahmâsb, ainsi que celle de son *zarih* de brique, orné de carrelages de sept couleurs.

La plupart des Imâmzâdehs, féminin ou masculin, sont les enfants et



▲ *Le sanctuaire de Hazrat-e Ma'soumeh à Qom*



▲ *Le sanctuaire de Bibi Shahrbânou*

descendants de l'Imâm Moussâ Kâzem, septième Imâm des chiites. Parmi eux, Hazrat-e Ma'soumeh est considérée comme l'une des Imâmzâdehs la plus connue en Iran. Nous allons donc commencer par présenter cette personnalité chère au cœur des chiites.

Le sanctuaire de Hazrat-e Ma'soumeh à Qom

Ma'soumeh, née à Médine, enterrée à Qom, est la fille de l'Imâm Moussâ Kâzem et la sœur de l'Imâm Rezâ avec qui elle partage donc également la même mère, Nadjmeh Khâtoun. Elle est enfant quand son père, l'Imâm Kâzem, est assassiné par les sbires du calife. Son frère, l'Imâm Rezâ, la prend désormais avec lui. Un an après l'exil au Khorâssân de l'Imâm Rezâ sur ordre de Mâ'moun le calife abbasside, Ma'soumeh se met en route en compagnie de membres de sa famille dans l'intention de rejoindre son frère. Au cours de son périple, elle est accueillie avec joie et respect par les habitants des villes iraniennes, lassés de la tyrannie des califes. Elle en profite pour révéler les injustices subies par les descendants du Prophète et défendre l'Imâm Rezâ.

Du fait de ces discours, arrivée dans la ville de Sâveh, sa caravane est attaquée par des agents abbassides qui tuent tous les hommes. Hazrat-e Ma'soumeh, blessée au cours cet affrontement, tombe malade et, incapable de continuer son périple vers le lointain Khorâssân, est forcée d'aller à Qom, en se fondant sur cette parole de son père qui disait: «La ville de Qom est un centre chiite.» Un an plus tard, après 17 jours passés à Qom, elle y décède prématurément à l'âge de 28 ans, sans pouvoir rencontrer son frère. Moussâ Ibn Khazradj, qui l'avait hébergée à Qom, installe alors un dais (*sâyebân*) au-dessus de son tombeau.[2] Son sanctuaire à Qom, qui accueille toute l'année durant un grand nombre de pèlerins, est aussi le lieu de repos éternel de quelques personnages historiques iraniens dont quatre rois safavides, deux

rois, et un bon nombre de princes qâdjârs. Concernant le bâtiment du sanctuaire de Hazrat-e Ma'soumeh, sa construction fut ordonnée par le roi safavide Shâh Tahmâsb, ainsi que celle de son *zarih* de brique, orné de carrelages de sept couleurs. Après lui, le Qâdjâr Fath'Ali Shâh l'argenta. En 1989, ce dernier *zarih* a été remplacé par le *zarih* actuel doté d'une plus grande finesse artistique. Quant au dôme de ce sanctuaire, il a été pour la première fois posé à la demande de la Vénérée Zeynab, fille de l'Imâm Djavâd, neuvième Imâm des chiites. Au fil du temps, deux autres coupoles ont été ajoutées à la première. Sheikh Toussi, l'un des grands savants et ministre chiite du XIe siècle, encouragea le vizir Mir Abolfazl Arâghi à les remplacer par un grand dôme en briques carrelé. Plus tard, au XVIe siècle, l'épouse de Shâh Ismâ'il, le faisant restaurer, y a ajouté un *iwân* et deux minarets. Sous le règne de Fath'Ali Shâh qâdjâr, le dôme du sanctuaire a été doré. Finalement, des travaux de restauration terminés en 2005 ont donné au sanctuaire l'apparence qu'il a aujourd'hui, avec notamment un nouveau dôme.[3]

Le sanctuaire de Bibi Shahrbânou

Bibi Shahrbânou n'est pas une descendante, proche ou lointaine, d'Imâm, c'est pourquoi elle ne peut être appelée Imâmzâdeh. Pourtant, son engagement pour le développement du chiisme en Iran et son statut d'épouse du troisième Imâm, l'Imâm Hossein, fait de son sanctuaire à Rey, près de Téhéran, un lieu de pèlerinage régulier pour les Téhéranais et les habitants de Rey.

Connue sous le nom de Bibi Shahrbânou, cette dame est dite être l'une des filles de Yazdgerd III, dernier roi sassanide, née dans la famille royale dans le Khorâssân, à Merv, capitale de ce qui restait alors de l'empire sassanide au début de l'invasion arabe. Elle a vécu jusqu'à sa jeunesse en Iran. Bien que des doutes persistent quant à son identité de princesse sassanide - il est probable qu'elle ait été en réalité l'une des servantes du palais où elle a été faite prisonnière par les Arabes -, de nombreux récits historiques,

> Parmi ces Imâmzâdehs figurent un bon nombre de femmes et donc d'Imâmzâdehs féminins en Iran. Cette présence féminine, tout en soulignant le caractère général de la persécution et des poursuites contre les chiites, montre également l'importance de la présence des femmes dans la vie politique et religieuse de ses fidèles.

même très anciens, la citent nommément en racontant plus ou moins similairement les détails de sa capture, de son transfert à Médine, puis de son mariage avec le troisième Imâm. Ces récits citent également un rêve qu'elle aurait fait durant la conquête du Khorâssân par les Arabes et avant sa capture: Shahrbânou rêva une



▲ *Le sanctuaire de Bibi Shahrbânou*



▲ *Le sanctuaire de Fâtemeh-ye Zobeydeh*

nuit du Prophète de l'islam, qui la demanda en mariage pour son petit-fils, l'Imâm Hossein. Le lendemain, elle se réveilla avec, au fond de son cœur, un amour extraordinaire à l'égard de celui-ci. Une autre nuit, elle rêva de la Vénérée Fatima Zahrâ, fille du Prophète de l'islam et mère de l'Imâm Hossein, qui la convertit à l'Islam, en lui annonçant la victoire des musulmans contre les Iraniens et son mariage avec l'Imâm Hossein.[4]

Hazrat-e Shahrbânou est dotée d'une grande importance pour les Iraniens, car elle établit un lien très étroit entre l'Iran et le chiisme grâce à sa lignée iranienne et son alliance avec la famille du Prophète de l'islam.

Effectivement, l'histoire fut le théâtre de la défaite des Sassanides, et Bibi Shahrbânou fut effectivement capturée et emmenée à Médine, où elle devint l'épouse de l'Imâm Hossein et la mère du quatrième Imâm, l'Imâm Sadjâd.

Le mausolée de Bibi Shahrbânou, situé dans les montagnes du sud de Téhéran et près de Rey, est arc-bouté sur un pic rocheux de la montagne du nord d'Amin-Abâd. Des recherches archéologiques montrent que ce monument est effectivement l'un des plus anciens monuments islamiques de l'Iran, dont la construction date de la fin de l'ère sassanide, ce qui certifie l'identité de Shahrbânou. Ce bâtiment à l'architecture sassanide a été ensuite complété durant l'histoire par l'ajout de murs, de pièces, ainsi que d'une belle porte gravée remontant à l'époque safavide et des ornements de la période qâdjâre.[5] Hazrat-e Shahrbânou est dotée d'une grande importance pour les Iraniens, car elle établit un lien très étroit entre l'Iran et le chiisme grâce à sa lignée iranienne et son alliance avec la famille du Prophète de l'islam.

Le sanctuaire de Fâtemeh-ye Zobeydeh

Fatemeh Zobeydeh, affectueusement et respectueusement appelée Bibi Zobeydeh Khâtoun, également enterrée à Rey, est l'une des deux filles de Bibi Shahrbânou. Epouse de Ghâsem[6], le fils du deuxième Imâm Hassan, et sœur de l'Imâm Sadjâd, on ne connaît pas sa biographie dans le détail, mais on sait qu'elle se réfugia en Iran après le martyre du troisième Imâm, son père.[7]

Son mausolée est proche de celui de Hazrat-e Abdol-Azim à Rey, au sud de Téhéran. Ce sanctuaire datant de l'ère safavide comprend entre autres deux minarets et un fronton doré à l'extérieur; le bâtiment principal de l'Imâmzâdeh au fond de la cour et sa belle porte incrustée vieille d'à peine quelques décennies. D'après des tablettes gravées dans les murs et œuvres de l'un des serviteurs anonymes (*khâdem*) du mausolée, le bâtiment aurait été construit sur l'ordre de Shâh Soltân Hossein il y a 400 ans. Le portique (*ravâq*) principal date bien de l'ère safavide, mais les *iwâns* et

escaliers ont été ajoutés à l'époque qâdjâre. La porte s'ouvrant sur le *zarih* est en bois incrusté et le *zarih*, également en bois, est entouré de fenêtres et de portes qui s'ouvrent sur l'*iwân* principal. Dans le portique du mausolée, une autre tablette (*lowh*) a été gravée sur l'ordre de la mère de Nâsereddin Shâh Qâdjâr. Cette tablette fait le récit, vrai ou imaginé, de l'arrivée en Iran de Bibi Sharbânou, de Bibi Zobeydeh et de l'Imâmzâdeh Ghâsem (Ghâsem-e Sâni), fils de Bibi Zobeydeh, né en Iran, où ces vénérées dames s'étaient réfugiées après la catastrophe de Karbalâ.

Omm-e Abdollâh

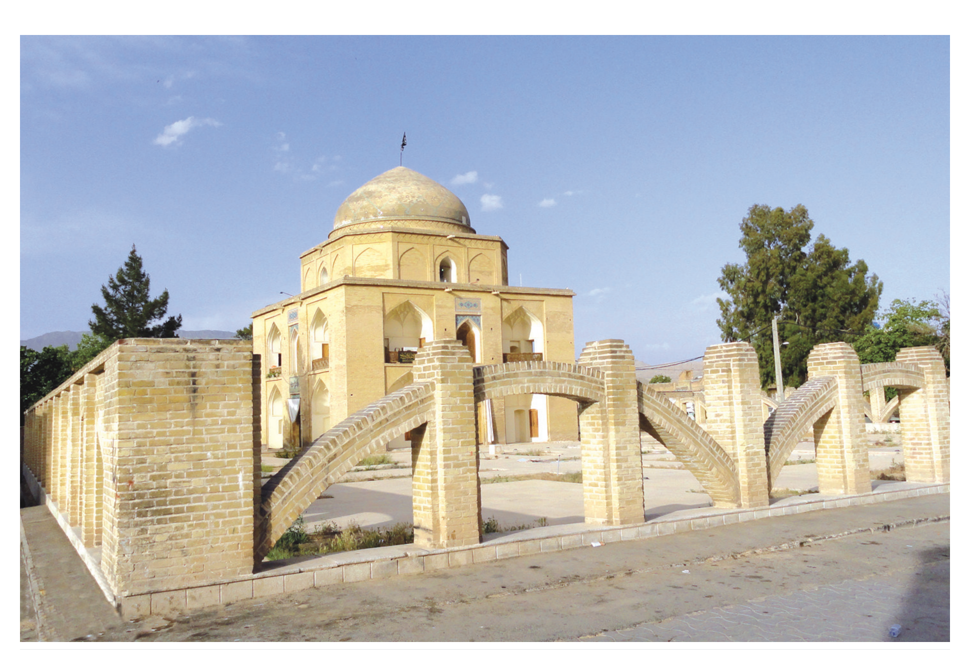
Littéralement «Mère d'Abdollâh», surnommée Bibi Dokhtarân en Iran, cette dame est la fille du quatrième Imâm des chiites, l'Imâm Sadjâd, décédée et enterrée à Shirâz où elle s'était réfugiée pour fuir les califes. Son mausolée de deux étages, un sous-sol et un haut dôme, date originellement de l'ère ilkhânide (XIVe siècle), mais des parties ont été rajoutées à l'époque Zand (XVIIIe siècle).[8]

Ameneh Khâtoun

A Qazvin, le mausolée de cette fille du sixième Imâm, l'Imâm Sâdeq, attire bon nombre de pèlerins, en particulier des habitants de la région qui ont beaucoup de vénération pour cette dame. Le sanctuaire date de l'époque safavide et possède notamment un beau grand dôme orné de céramiques et des fenêtres ornées de stuc.[9]

Bibi Hakimeh Khâtoun

A son décès dans des circonstances peu connues, cette fille de l'Imâm Kâzem, qui est l'un des Imâmzâdehs les plus vénérés du sud de l'Iran, a été enterrée à l'extérieur de la ville dans une superbe vallée de montagne. Son mausolée est situé à 81 km du sud de Gachsârân, ville de la province de Kohgiluyeh et Boyer Ahmad, dans l'espace ouvert et naturel



▲ *Le mausolée Bibi Dokhtarân à Shirâz*

d'une région montagneuse autrefois très difficile à franchir. Un tombeau appartenant à la servante de Bibi Hakimeh se trouve à côté de ce mausolée.

Le mausolée de Bibi Sakineh, situé à 40 km de Shahriâr, à l'ouest de Téhéran, accueille chaque année un grand nombre de pèlerins venus des quatre coins du pays.

Au sujet de la raison de la fuite de cette Imâmzâdeh en Iran, il existe divers récits. D'après le plus cité, cette vénérée dame et sa servante, venues en Iran un an après Hazrat-e Ma'soumeh qu'elles devaient rejoindre pour rencontrer l'Imâm Rezâ, ont dû se cacher dans des grottes de la région pour échapper aux sbires abbassides, et c'est dans cette région qu'elles sont mortes. Une grotte proche du mausolée comprend d'ailleurs une petite porte symbolique construite en mémoire de la vénérée dame, dite *bâb-ol-morâd* (porte du souhait), où les pèlerins viennent prier.[10]

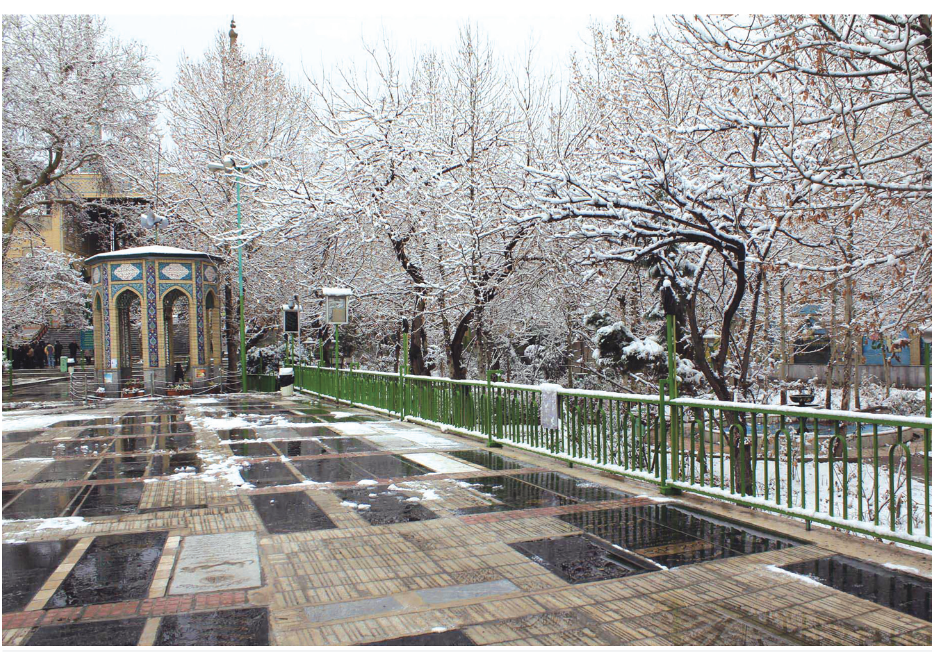
Bibi Hayât (Fâtemeh Soghrâ)

Cette fille de l'Imâm Kâzem est venue avec sa sœur Safieh Khâtoun en Iran pour rejoindre son frère l'Imâm Rezâ au Khorâssân. Venant de Médine, en Arabie, sa caravane traversait Kermân quand elle entendit la nouvelle de l'assassinat et du martyre de son frère l'Imâm Rezâ par le calife abbasside Mâ'moun. Tombant gravement malade à l'annonce de cette nouvelle, elle dût être alitée et mourut peu après, à 19 ans. Son mausolée est à Kermân, dans un village fier de porter son nom, Bibi Hayât.[11]

Bibi Sakineh Khâtoun

Fille de l'Imâm Kâzem et sœur de l'Imâm Rezâ[12], elle vint en Iran avec d'autres enfants de l'Imâm Kâzem, à savoir Abdorrahmân, Zeyd, Soleymân et Hamzeh; ils y tombèrent tous en martyrs.

Le mausolée de Bibi Sakineh, situé à 40 km de Shahriâr, à l'ouest de Téhéran, accueille chaque année un grand nombre



▲ *Imâmzâdeh Hamideh Khâtoun et Ja'far à Téhéran*

de pèlerins venus des quatre coins du pays. Le dôme en carrelage et deux minarets, le *zarih* argenté et damasquiné, l'intérieur décoré avec de petits miroirs font partie des caractéristiques architecturales de ce lieu sacré.[13]

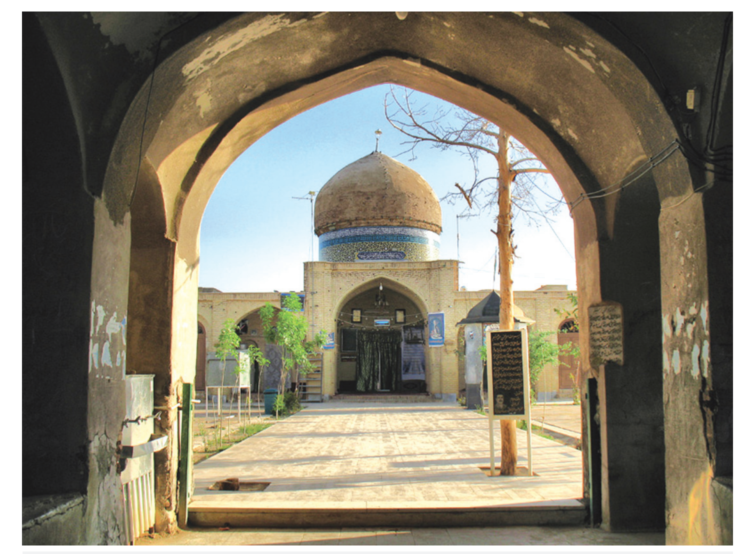
L'Imâmzâdeh Fezzeh Khâtoun

Le mausolée de cette descendante de l'Imâm Kâzem est situé à Damâvand, l'une des villes de la province de Téhéran. Sur le plan architectural, la construction du bâtiment remonte probablement à l'ère safavide; son intérieur est octogonal, mais sa façade extérieure est ronde Le mausolée est également entouré d'un très beau parc et dispose d'une vue imprenable sur les plus hautes montagnes de l'Iran.[14]

Hâdjar Khâtoun

Cette sœur de l'Imâm Rezâ, également venue en Iran pour retrouver son frère, décéda dans le Kurdistan où elle fut enterrée dans la ville de Sanandaj. Son mausolée est aujourd'hui un important centre de pèlerinage de l'ouest de l'Iran. Il est également remarquable de par son architecture inspirée de l'architecture locale qui en fait l'un des monuments historiques et représentatifs de la ville. Parmi ces spécificités de forme, citons l'existence de colonnes dans l'*iwân*, l'usage de beaux stucs et de peintures de flore exécutées par des artistes locaux de renom.[15]

Le point commun entre tous ces vénérés Imâmzâdehs est sans doute l'ambiance spirituelle qui scande les allers et venues des pèlerins saisis par le sentiment d'une présence spirituelle et la grâce d'une paix intérieure. Grâce à ce calme s'établit un lien profond entre l'homme et son Créateur; l'homme dont l'esprit se sépare pour quelques instants du monde matériel et se lie à l'Au-delà, s'approchant de la véritable Source de sérénité et ressentant une énergie positive, spirituelle et lumineuse. ■



▲ *Le mausolée de Bibi Sakineh*

---

1. Sadjâdi, Seyyed Ahmad, *Astâneh-ye mobârakeh-ye Zeynabieh*, en ligne.
2. Arshadi, Maryam, *Emâmzâdeh-hâye zan (1)* (les Imâmzâdehs féminins, I), en ligne.
3. http://fa.wikipedia.org, (*Haram-e Fâtemeh-ye Ma'soumeh*)
4. Halvâeiân, Hossein, *Arous-e âl-e rasoul*, éd. Mehr-e deldâr, 1382/2003, pp. 41-42.
5. Ibid., pp. 109-112.
6. L'un des fils de l'Imâm Hassan Modjtabâ, deuxième Imâm des chiites, qui est tombé en martyr le jour de l'Ashourâ, après avoir combattu courageusement contre l'armée de Yazid.
7. Ibid., pp. 107-108.
8. http://www.vista.ir/article/75748
9. *Ameneh Khâtoun, Shahrdâri-e Ghazvin,* en ligne.
10. http://www.goyda.ir/journey/shrine/2241-bibi-hakimeh.html
11. http://kerman.awqaf.ir/news/view-7144.aspx
12. Il faut souligner que selon certaines sources, l'Imâm Kâzem n'aurait pas eu d'enfant nommée Sakineh, auquel cas cette dame serait l'une de ses descendantes.
13. http://www.anobanini.ir/travel/fa/tehran/2007/01/post_27.php
14. http://www.rasekhoon.net/article/show-94558.aspx
15. *Emâmzâdeh Hâdjar Khâtoun, Sedâ va Simâ-ye markaz-e Kordestân*, en ligne.

Les sanctuaires d'Imâmzâdeh de Téhéran et ses environs, témoins de la richesse architecturale et artistique iranienne au cours des siècles

Sara Mirdâmâdi



▲ *Imâmzâdeh Panj Tan*

Outre leur dimension spirituelle, les différents sanctuaires d'Imâmzâdeh qui parsèment l'ensemble du territoire iranien méritent le détour même pour le profane, de par la diversité de leur style et la richesse de leur architecture. Ils constituent un témoignage de divers styles au cours de l'histoire, de la variété des goûts esthétiques locaux, mais surtout de l'attachement des Iraniens vis-à-vis de ces descendants d'Imâms qui les a conduit à manifester le sommet de leur art dans la construction et les processus de rénovation de ces mausolées. Ces derniers ne sont en effet pas de simples bâtiments destinés à abriter un tombeau et les pèlerins s'y rendant: participer à leur édification, à l'instar de la construction de cathédrales au Moyen Âge occidental, constitue en lui-même un acte de foi et un témoignage de l'amour porté au Créateur. La contemplation de leur beauté doit donc s'accompagner d'une prise de conscience de l'intention de ceux qui les ont construits et du fait que la participation à leur construction ou à leur restauration constitue un acte de grâce et d'adoration à part entière.

La diversité des styles est grande. Nous nous contenterons, dans ce bref article, de ne présenter que quelques exemples de styles différents en invitant le lecteur avant tout à la contemplation picturale de ces ouvrages. Nous nous focaliserons essentiellement sur les extérieurs – l'intérieur des Imâmzâdehs, décorés de fins ornements, constituant un sujet à part entière.

L'Imâmzâdeh Panj Tan

Ce mausolée est situé au nord-est de Téhéran, à Lavizân, et date de l'époque qâdjâre. De forme carrée, il est surplombé par quatre minarets. Il se distingue notamment par sa coupole en briques cuites, ses minarets, son *shabestân* (nom donné à la partie couverte de la mosquée) ainsi que ses décorations intérieures uniques faites de l'assemblage de petits morceaux de miroirs.

Panj Tan signifiant "cinq corps" ou "personnes", ce lieu rassemble non pas un mais cinq Imâmzâdehs dont l'Imâmzâdeh Mohammad Sâ'em, descendant de l'Imâm Hassan, l'Imâmzâdeh 'Abdol-Rahim, descendant de l'Imâm Ja'far al-Sâdeq, ou encore les Imâmzâdehs Abou Tâleb et Hossein, descendants de l'Imâm Moussâ Kâzem.

L'Imâmzâdeh Dâvoud

Situé au nord-ouest de la ville Téhéran, sur la route de montagne de Kan et à proximité du village de Kigâ, cet Imâmzâdeh constitue un exemple de bâtiment construit dès l'époque safavide à partir de pierres et de torchis. Il a été néanmoins largement rénové à l'époque qâdjâre sous le règne de Fath Ali Shâh pour devenir un bâtiment octogonal.

L'Imâmzâdeh Dâvoud est un descendant de l'Imâm Hassan.

L'Imâmzâdeh Hâdi

Situé sur l'ancienne route de Shahr-e Rey, ce mausolée constitue un autre exemple de bâtiment édifié durant l'ère safavide, sous le règne de Shâh Tahmâsp, et qui fut ensuite rénové et agrandi au cours de l'histoire. Se sont ainsi ajoutés peu à peu une cour, des décors faits de morceaux de miroirs à l'intérieur du sanctuaire, la mise en place d'un *zarih*…

Les Imâmzâdehs constituent un témoignage de divers styles au cours de l'histoire, de la variété des goûts esthétiques locaux, mais surtout de l'attachement des Iraniens vis-à-vis de ces descendants d'Imâms, attachement qui les a conduit à manifester le sommet de leur art dans la construction et la rénovation de ces mausolées.



▲ *Imâmzâdeh Panj Tan*



▲ *Imâmzâdeh Zayd ibn 'Ali*

L'Imâmzâdeh Hâdi est un descendant de l'Imâm Moussâ Kâzem.

L'Imâmzâdeh Zayd ibn 'Ali

Le bâtiment de cet Imâmzâdeh est l'un des plus anciens de Téhéran. Il se situe au centre du bazar de la capitale. Selon une inscription figurant sur la tombe en elle-même, il aurait été construit avant la dynastie des Safavides, c'est-à-dire avant le début du XVIe siècle. Il a néanmoins subi d'importantes rénovations au cours du temps et à part la tombe, le reste des éléments du mausolée date de l'époque qâdjâre. L'aménagement d'une cour, d'une terrasse couverte et de petites cellules a été réalisé à l'époque du règne de Nâssereddin Shâh. Il existe différentes versions de la généalogie de l'Imâmzâdeh Zayd, certains attestant qu'il serait un descendant de l'Imâm Hassan, et d'autres de l'Imâm Hossein.

L'Imâmzâdeh Sâleh

L'un des Imâmzâdehs les plus connus

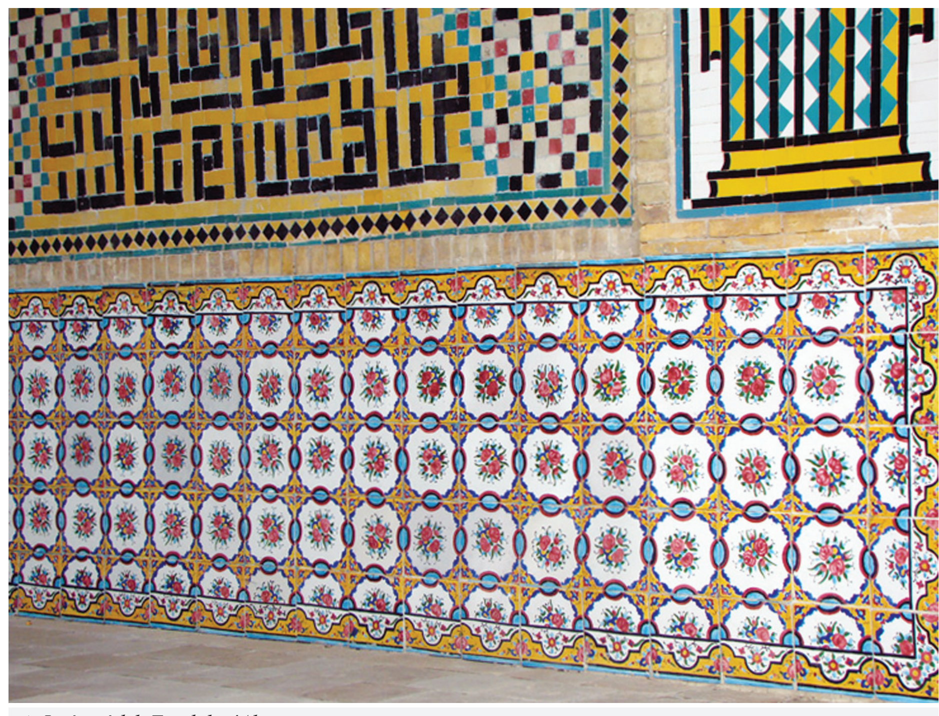


▲ *Imâmzâdeh Dâvoud*



▲ *Imâmzâdeh Dâvoud*

et visités de Téhéran, son sanctuaire se situe au sud de la place de Tajrish, au nord de la ville. Le sanctuaire originel n'était qu'une petite pièce de 6 m², qui a ensuite subi plusieurs processus d'agrandissement et de rénovation, notamment sous le règne du roi qâdjâr Fath Ali Shâh. Cet Imâmzâdeh se



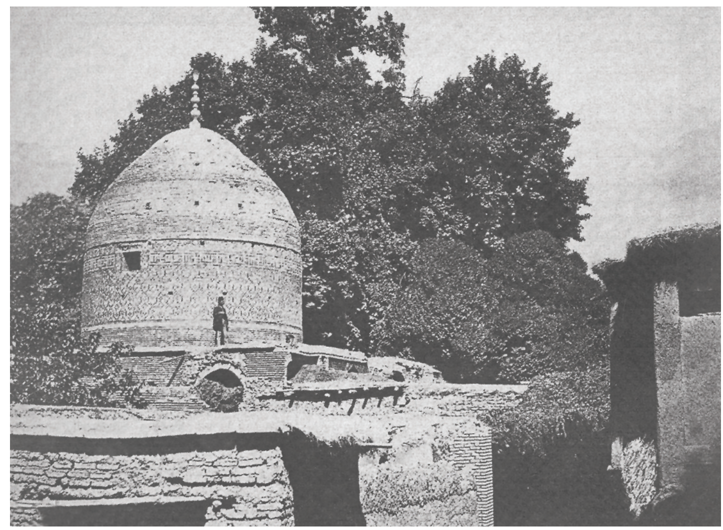
▲ *Imâmzâdeh Zayd ibn 'Ali*



▲ *Nettoyage rituel de l'Imâmzâdeh Sâleh*

distingue notamment par sa décoration intérieure, réalisée sur la base de petits morceaux de miroirs ainsi que de fins travaux d'incrustation et de ciselures.

Selon les documents retrouvés sur place, l'Imâmzâdeh Sâleh est le fils de l'Imâm Moussâ Kâzem et le frère de l'Imâm Rezâ, respectivement septième et huitième Imâms.



▲ *Ancienne photographie de l'Imâmzâdeh Sâleh*

L'Imâmzâdeh Ali Akbar

Situé au cœur du quartier de Tchizar au nord de Téhéran, cet Imâmzâdeh se distingue de par sa coupole entièrement verte portée par une architecture traditionnelle et ses décorations extérieures riches et originales. Le sanctuaire est entouré d'un important cimetière où sont enterrés des martyrs de la guerre contre l'Iraq. Ali Akbar serait un descendant de l'Imâm Zayn al-Abedin, quatrième Imâm des chiites.

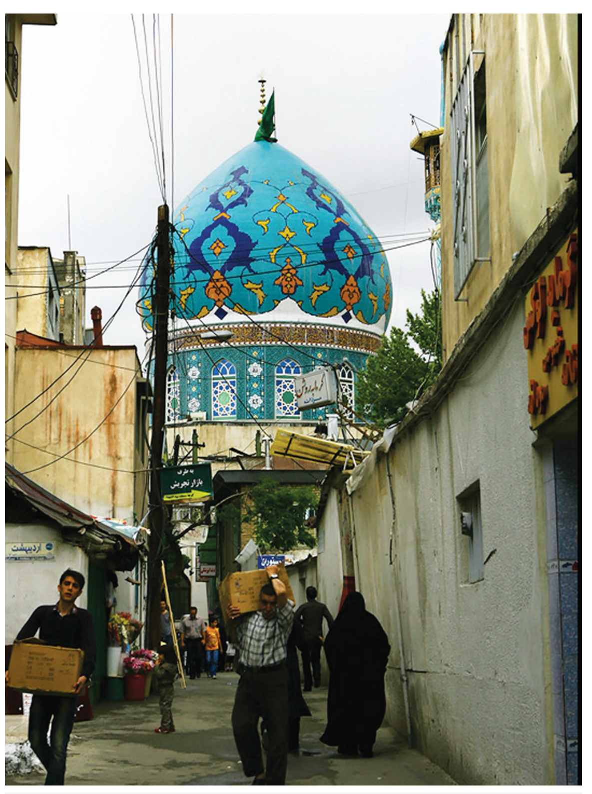
les Imâmzâdehs Aynali et Zaynali

Ce sanctuaire se situe à proximité de la place Pounak sur le boulevard Hamilâ. L'ensemble s'étendait au départ sur une superficie de plus de 5000 m². Doté d'une architecture particulière en longueur et d'une coupole en parapluie, cet Imâmzâdeh tend à se distinguer de par son style. Edifié à l'époque qâdjâre par la famille Farmân Farmâ en 1834, il a subi plusieurs rénovations dont la dernière

a été réalisée par Fereydoun Parhizgâr. En 1960, un nouveau *zarih* est venu remplacer l'ancien fait de bois. Cet Imâmzâdeh fait partie de ceux qui ont été progressivement agrandis pour couvrir désormais près de 21 000 m² et abriter des activités annexes telles qu'un centre culturel et religieux, un lieu de prière couvert et un petit bazar. Ces deux Imâmzâdehs sont des descendants de l'Imâm Zayn al-Abedin. ■



▲ *Imâmzâdeh Aynali et Zaynali*



▲ *Imâmzâdeh Sâleh*



▲ *Imâmzâdeh Ali Akbar, situé dans le quartier de Tchizar*



L'Imâmzâdeh Hâshem, un mausolée au cœur du verdoyant Guilân

Shahâb Vahdati

▲ *Imâmzâdeh Hâshem*

Il existe aujourd'hui en Iran près de sept mille monuments funèbres qui font partie des trésors de l'héritage historique et religieux de la civilisation iranienne. Les mausolées des Imâmzâdehs sont également importants de par l'influence spirituelle, culturelle, sociale et politique qu'ils exercent. Un nombre considérable d'entre eux se situent dans la province de Guilân, au nord de l'Iran, qui n'a jamais été conquise par les Arabes musulmans hostiles aux Imâms chiites, c'est-à-dire par les personnes au pouvoir durant les califats omeyyade et abbasside. La région était donc un lieu de refuge privilégié pour les chiites et les descendants de nombreux Imâms. La province de Guilân compte 941 mausolées de ces Imâmzâdehs, et celui de l'Imâmzâdeh Hâshem est l'un des plus visités. D'après l'arbre généalogique se trouvant dans le mausolée, il est le fils de Mohammad, fils de Abdallah, fils de Hamzeh, fils de Mohammad, fils de al-Hanafiah, fils de 'Ali ibn Abi Tâleb.[1] Il est donc le descendant du premier Imâm des chiites, l'Imâm 'Ali. Descendant de l'Imâm 'Ali, Hâshem ibn Mohammad ibn 'Abdallah, plus connu sous le nom d'Imâmzâdeh Hâshem, est venu en Iran accompagné de l'Imâm Rezâ. Menacé par des agents du califat abbasside, il se réfugia dans les montagnes de l'Alborz où il tomba en martyre.

La première chose qui attire l'attention du touriste entrant dans la province de Guilân par la route Qazvin-Rasht est le mausolée d'Imâmzâdeh Hâshem. Situé sur une colline au premier arrêt de la route Téhéran-Rasht marquant l'entrée dans cette province verdoyante et à 25 kilomètres de la ville de Rasht, la vue du mausolée donne le sentiment d'entrer dans un autre espace. A proximité du sanctuaire se trouve le village Imâmzâdeh Hâshem, sous-préfecture de la ville de Sangar, vieux de quelques centaines d'années et auparavant appelé Asgar Sara Kâmdam. Le fleuve le plus important de la région passe à côté du village, qui se situe également à proximité d'un parc forestier essentiellement composé de sapins et de peupliers. Avec sa belle architecture traditionnelle et son dôme

46

magnifique, ainsi qu'une situation exceptionnelle sur le flanc nord de la chaîne d'Elbourz et au bord de la vallée du fleuve Sefid-roud, ce mausolée reçoit de nombreux pèlerins toute l'année durant, surtout au printemps, en été, et pendant les fêtes religieuses où le nombre des visiteurs peut atteindre 2000 personnes par jour. Les gens viennent aussi pour passer quelques heures dans son environnement verdoyant. Les cérémonies religieuses et de souvenir du martyre des différents Imâms qui y sont organisées rendent compte de la foi et de l'attachement de la population locale aux Imâms. Le mausolée reçoit également de fréquentes visites de pèlerins venus du Caucase et de l'Asie centrale, en particulier de l'Azerbaïdjan.



▲ *Photo ancienne de l'Imâmzâdeh Hâshem*

Ce mausolée construit il y a près de huit siècles a été détruit plusieurs fois par les guerres et phénomènes naturels, et patiemment restauré. En 1900, à l'époque qâdjâre, Nâssereddin Shâh consacra une partie des revenus du village de Sarâvân à la restauration du mausolée. Le gouverneur de Rasht de l'époque, Manoutchehr Khân Mo'tamedoddoleh, changea radicalement l'apparence de cet édifice. Pendant la Première Guerre mondiale, l'explosion d'un dépôt de



▲ *Vues de l'intérieur de l'Imâmzâdeh Hâshem*

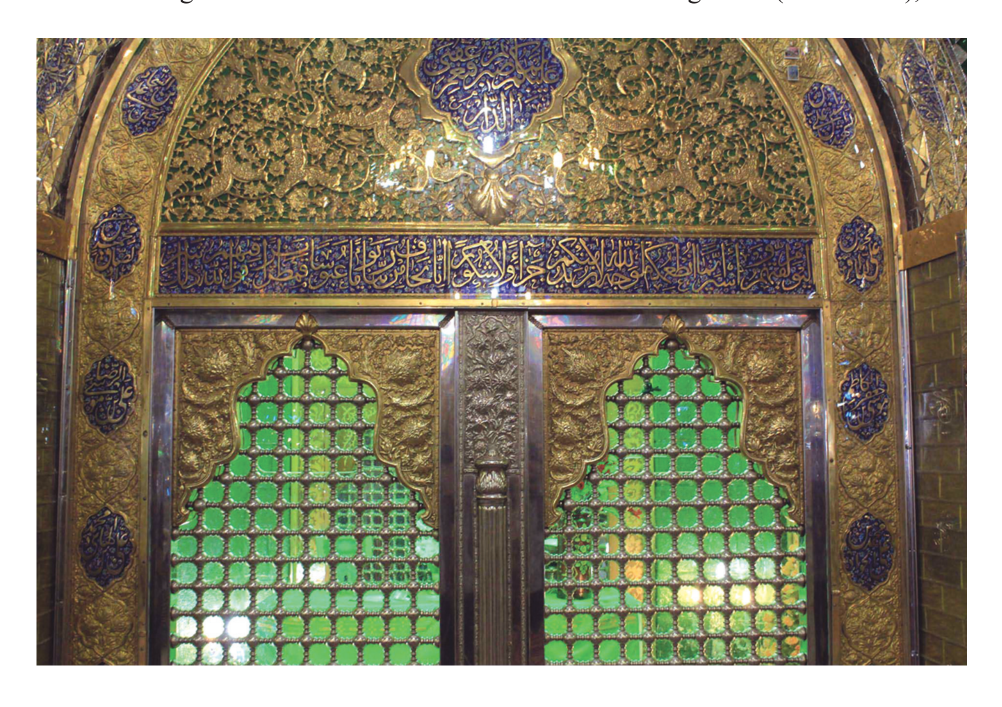
munitions de l'armée russe se trouvant sur la colline dominant le mausolée le détruisit presque intégralement. Il connut par la suite d'importants dommages durant la Seconde Guerre mondiale et au moment de la présence de l'Armée rouge dans la région, qui l'incendia et le détruisit intégralement, pour être ensuite

Alors qu'il faisait l'objet d'une restauration dans les années 1970, un ancien bâtiment en briques enseveli orné d'une coupole en forme d'œuf qui daterait du XIe siècle a été découvert.

reconstruit par la population locale. Alors qu'il faisait l'objet d'une restauration dans les années 1970, un ancien bâtiment en briques enseveli orné d'une coupole en forme d'œuf qui daterait du XIe siècle a été découvert. Par la suite, le 21 juin 1990, suite à un fort tremblement de terre, il fut de nouveau fortement endommagé. L'institution gérant les lieux sacrés de la province du Guilân ordonna alors sa destruction complète afin de pouvoir de nouveau édifier un édifice somptueux orné d'un très beau dôme grâce aux nombreux dons des habitants locaux.

Le mausolée connaît une affluence particulière la veille de l'anniversaire du martyre de l'Imâmzâdeh Hâshem. Bien que l'on ignore sa date exacte, certaines narrations affirment qu'il aurait eu lieu le 13 du mois de Ramadan. C'est donc la veille de cette date que les serviteurs du sanctuaire vont recouvrir le *zarih* d'étoffes noires et préparer une cérémonie où participent les responsables locaux aux côtés des habitants des villages voisins. Elle consiste en la récitation du Coran et des discours évoquant différents aspects de la doctrine chiite et de son histoire, pour se terminer avec des élégies consacrées au martyre de l'Imâmzâdeh. Un dîner est ensuite servi.

Outre le tombeau en lui-même, le sanctuaire qui occupe une superficie de 5866 m2, comprend également une grande salle où sont organisées les cérémonies religieuses (*Hosseinieh*), une





mosquée, une bibliothèque, des salles de cours où est enseigné le Coran, un hôtel destiné aux pèlerins, un camping, un parking, un abattoir, une boulangerie, un petit bazar construit en 1979 selon une architecture traditionnelle, et un petit hôpital. Les tombes de 58 martyrs de la guerre contre l'Irak se trouvent à côté du sanctuaire. Un hammâm et un hôtel trois étoiles sont en outre en train d'être édifiés, ce qui sera néanmoins encore insuffisant pour répondre à l'affluence croissante des pèlerins. ■

---

1. Il existe cependant d'autres hypothèses autour de la généalogie et de l'identité de cet Imâmzâdeh. 1. Selon une première hypothèse, il serait un descendant de l'Imâm Moussâ Kâzem. Il manque cependant des preuves pour étayer cette hypothèse, qui est surtout fondée sur la croyance populaire locale selon laquelle l'Imâm Moussâ Kâzem serait l'ancêtre de la grande majorité des Imâmzâdehs en Iran. 2. Il descendrait de Mohammad Hanifah ibn 'Ali ibn Abi Tâleb. Cette hypothèse fut avancée pour la première fois par l'auteur des *Lettres de la guerre*, Djalâleddin Ashraf et reprise par les écrivains suivants sans qu'il ne soit fourni de références à ce sujet. 3. Cet Imâmzâdeh serait en réalité un dénommé Sayyed Imâm Abou Hâshem al-Deylami al-Tahandjâni Zeïdi tué par les ismaélites d'Alamout au début du XIe siècle. Cette hypothèse n'a pas non plus été authentifiée. 4. Il serait Abou Hâshem 'Ali Hassani ayant la généalogie suivante: Abou Hâshem 'Ali fils de Abou 'Abdallah Mohammad Miânkolah fils de 'Ali fils de Soleymân fils de al-Ghâssem al-Rassi fils de Ibrâhim Tabatâbâ'i fils de Ismâ'il Dibâdj fils de Ibrâhim al-Qamar fils de Hassan al-Mossanâ fils de l'Imâm Hassan al-Modjtabâ, deuxième Imâm des chiites.

Bibliographie:

-Abhari, Ahmad, *Tazkareh djâme' al-Ansâb*, Markaz-e asnâd-e Haêri, 1380 (2001).
-Bahr-ol-Oloum, Mohammad, *Târikh-e tashayyo' va mazârât-e shahr-e Sâri* (L'histoire du chiisme et les lieux funèbres de la ville de Sari), Vossough, 2007.
-*Imamzadeh*, Encyclopedia of Islam, W.P. Heinrichs, Leiden, Brill, 2005.
-Jafariân, Rassoul, *L'histoire du chiisme en Iran*, Qom, Ansarian, 2006.
-Roshan, Mohammad, *Jang nâmeh Seyyed Jalâleddin Ashraf* (L'histoire de guerre de Seyyed Jalâleddin Ashraf), Hosseini, 1377 (1998).



▲ *Tombe d'Aghâ Roudband à Dezfoul*

Les peintures murales: décorations originales des Imâmzâdehs des régions orientales du Guilân

Mojgân Khâkbân

Traduction:
Babak Ershadi

Introduction

En dehors des mosquées, les habitants de la province septentrionale du Guilân appellent communément *bogh'eh* les lieux de culte de leur région, notamment les tombes des descendants des Imâms chiites (Imâmzâdehs). Les *boq'eh* sont donc des lieux saints vénérés et respectés de tous. Il apparaît que les mausolées et lieux de pèlerinage sont relativement plus nombreux au Guilân que dans certaines autres provinces iraniennes. Les chercheurs semblent être unanimes pour dire que la spécificité de ces lieux saints au Guilân réside dans la continuité et l'absence de rupture qui les rattachent à la structure architecturale de l'habitat, surtout dans les milieux ruraux. Au fil du temps, les habitants ont construit ces édifices à l'image de leurs propres maisons, ce qui indique sans doute le profond sentiment

d'appartenance qu'ils éprouvent à l'égard de ces lieux saints qu'ils considèrent comme leurs. Etant donné la forte humidité climatique dans la province du Guilân, il est difficile de trouver des édifices très anciens dans les milieux ruraux, les ouvrages traditionnels étant souvent vulnérables au climat de la région marquée par un très haut degré hygrométrique de l'air. Dans ces lieux, il y a cependant des pierres tombales, des portes, des épigraphes ou des manuscrits qui datent parfois de plusieurs siècles. La plupart de ces monuments funéraires obéissent à un plan-type d'édifice carré à quatre *iwân* (porches voûtés) selon la tradition architecturale musulmane en usage dans la plupart des régions iraniennes. Comme dans toutes les autres régions iraniennes, la population locale attribue souvent les *bogh'eh* aux descendants des Imâms chiites (Imâmzâdehs), mais il arrive aussi que ces monuments funéraires soient construits à l'origine pour commémorer des notables ou des héros morts pour la patrie.

La répartition géographique des peintures murales

L'organisation et le fonctionnement des institutions religieuses - dont les lieux saints - dépendent naturellement de la situation historique et géographique, des conditions climatiques, ainsi que du contexte social, économique et politique de leur environnement. Sur le plan architectural, ces interdépendances se reflètent essentiellement dans le plan, les dimensions et les décorations d'un édifice, ainsi que dans le choix des matériaux. Dans le Guilân, les façades et la surface des murs intérieurs des mausolées sont traditionnellement décorées de peintures figuratives. Néanmoins, il faut souligner que les décorations picturales ne sont pas exclusivement propres à cette province septentrionale, et peuvent être admirées ailleurs en Iran. Pour l'exemple, citons le mausolée de l'Imâmzâdeh Zeyd à Ispahan (centre), la tombe d'Aghâ Roudband à Dezfoul (sud-ouest), ainsi que plusieurs Imâmzâdehs à Téhéran. Néanmoins, hormis ces cas plus ou moins isolés, les décorations picturales semblent s'être répandues davantage au Guilân. Pourtant, les recherches récentes montrent qu'une répartition inégale est à observer entre les zones orientales et occidentales du Guilân (le fleuve Sefidroud étant la frontière naturelle entre «Bia-pas»[1] et «Bia-pish»[2]): les chercheurs soulignent que la tradition des peintures murales des

> Les chercheurs semblent être unanimes pour dire que la spécificité de ces lieux saints au Guilân réside dans la continuité et l'absence de rupture qui les rattachent à la structure architecturale de l'habitat, surtout dans les milieux ruraux.



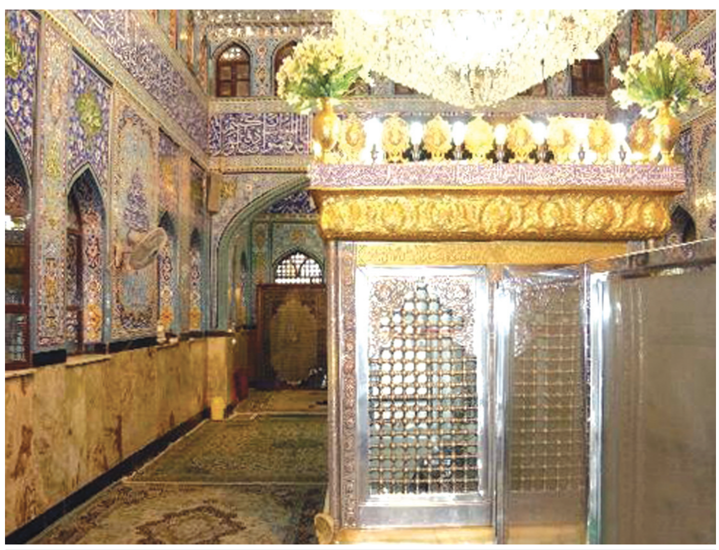
▲ *Les peintures murales du mausolée de l'Imâmzâdeh Zeyd à Ispahan*

lieux saints chiites est spécifique plutôt à la rive orientale du fleuve qui traverse la province du sud vers le nord.

Le Guilân à l'époque de la dynastie safavide

L'art religieux connut un essor remarquable en Iran à partir du règne de la dynastie des Safavides (1501-1736) qui firent du chiisme duodécimain leur religion d'Etat dès l'établissement de l'empire en 1501.[3] La politique de centralisation des Safavides, consistant à renforcer l'autorité du pouvoir central sur l'ensemble du territoire, mit pratiquement fin à l'autonomie de nombreuses régions et au long isolement du Guilân qui avait été jusqu'alors gouverné par des seigneurs locaux. Par ailleurs, les grandes puissances européennes qui désiraient à l'époque former des alliances pour affaiblir l'empire des Ottomans s'intéressaient de plus en plus au jeune empire des Safavides, adversaire des Ottomans sunnites tant sur les plans politique et militaire, que du point de vue confessionnel et religieux. Le rapprochement avec l'empire safavide pouvait donc permettre aux puissances européennes de contourner géographiquement les Ottomans, en établissant des contacts avec les Perses «*par un pont qui relierait l'Europe de l'Est, surtout l'Ukraine, au Guilân (nord d'Iran) par la Volga et la mer Caspienne.*»[4]

Ces spectacles religieux prenaient souvent place devant les lieux saints ou sur la place centrale des quartiers. Il y avait donc un rapport thématique direct entre l'organisation de ces cérémonies et les peintures murales des mausolées.



▲Boq'eh *de Dânâye Ali, Rasht*

L'apparition d'un nouveau mouvement pictural

Pendant la seconde moitié du règne de la dynastie des Qâdjârs (1786-1925) apparut un nouveau mouvement pictural que les historiens de l'art nommèrent plus tard *Ghahveh-Khâneh* (littéralement, «Maison de café») pour insister sur ses origines, ses caractéristiques et ses fonctions populaires. Les problèmes politiques, économiques et sociaux auxquels devait faire face la dynastie avaient inévitablement entraîné une décadence socioculturelle et le déclin des arts dits «nobles», soutenus autrefois par la cour et les grands mécènes. Dans ce contexte d'instabilité sociale et politique, l'art pictural iranien connut un nouveau dynamisme hors de la cour et de la haute société, et se rapprocha de la vision et des sensibilités de l'homme de la rue (et du bazar, comme on dit en persan): la peinture dite de *Ghahveh-Khâneh* se développa donc dans les milieux populaires et trouva un terrain favorable

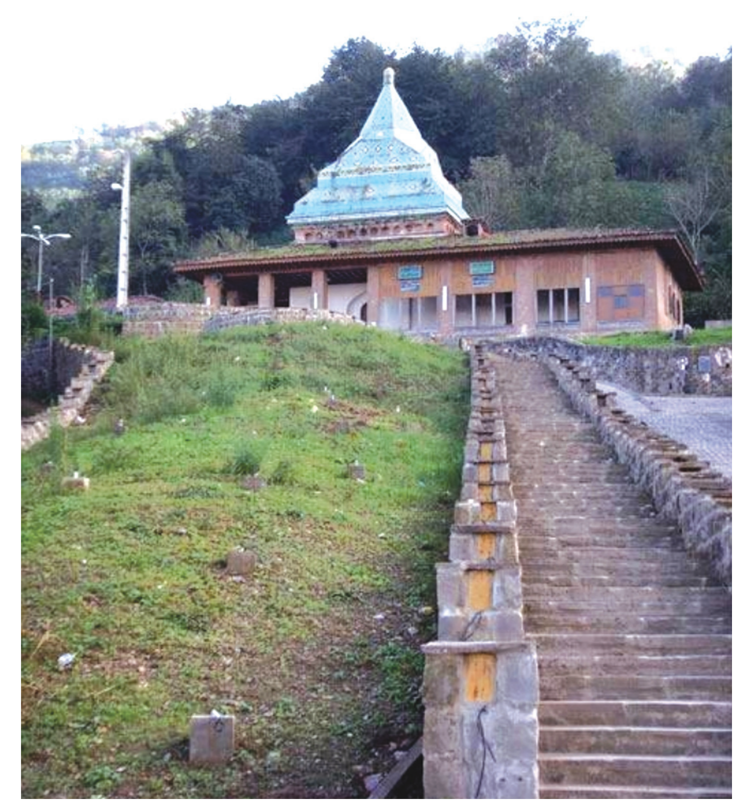
pour se promouvoir dans les lieux de culte: Tekkiyeh[5], Saqqâ-Khâneh[6], mausolées...

Après l'introduction en Iran des procédés de l'impression lithographique, les éditeurs commencèrent peu à peu à illustrer leurs ouvrages avec des gravures populaires aux thèmes majoritairement religieux: iconographies des saints (le vénéré Imâm Ali et ses descendants…), représentations des scènes de l'événement de l'Ashourâ, etc. Selon les experts, il existait des points communs esthétiques et thématiques entre ces gravures illustrant les petits livres populaires de l'époque d'une part, et de l'autre, les peintures murales des mausolées du Guilân, en ce qui concernait notamment l'usage des lignes et des contours ou méthodes visant à donner du relief aux personnages principaux.

Des œuvres qui reprennent le rythme de la vie

A l'instar d'autres régions iraniennes, les habitants de la plaine orientale du Guilân organisaient des représentations de *ta'zieh* - genre théâtral commémorant le martyre de l'Imâm Hossein et de ses compagnons - pendant le mois de Moharram et parfois après la récolte du riz. Ces spectacles religieux prenaient souvent place devant les lieux saints ou sur la place centrale des quartiers. Il y avait donc un rapport thématique direct entre l'organisation de ces cérémonies et les peintures murales des mausolées.

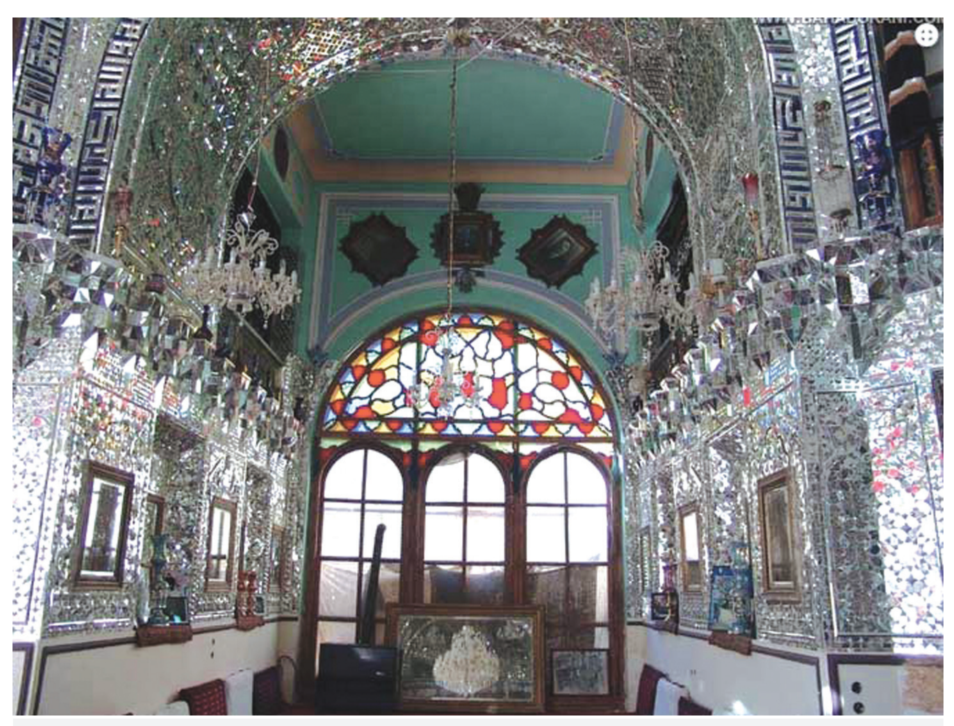
Si les mausolées avaient une fonction cérémoniale à des dates précises du calendrier religieux (ou agricole), ils étaient aussi considérés comme un lieu de recueillement pendant toute l'année, marqués par le rythme de la vie quotidienne des habitants. Ces endroits sont aujourd'hui encore lieux de paix et de refuge où les gens viennent tantôt pour prier, tantôt pour faire des vœux. Les pèlerins viennent demander l'intercession des saints pour la guérison de leurs êtres chers malades, l'abondance de leur récolte annuelle…



▲ Boq'eh *de Zâhed Guilâni, Lâhidjân*

> Il arrive que le peintre se permette d'aller au-delà du contexte historique des événements représentés, pour décorer le tableau avec des motifs, des objets ou des êtres vivants (animaux et oiseaux) qui appartiennent à son environnement immédiat.

Les habitants du village ou du quartier se chargent eux-mêmes des réparations, des restaurations et de l'entretien des



▲Tekkiyeh *de Biglar Beygi, Kermânshâh*

Imâmzâdehs[7]. Ils y consacrent toujours le meilleur de ce qu'ils ont: le maçon y travaille avec plus zèle qu'ailleurs, le menuisier y utilise le bois de meilleure qualité, et les dames y viennent pour soigner les lieux comme elles le font chez elles. Les peintures qui décorent les murs établissent des liens émotionnels profonds entre l'espace et les pèlerins. La représentation des scènes de l'événement de l'Ashourâ, du courage du vénéré Abbâs ou du dévouement du jeune Ghâssem ne manquent pas de faire verser des larmes aux visiteurs, dont certains viennent parfois à l'aube au mausolée pour prier et se détacher pour un moment de toute préoccupation terrestre.

Le peintre veut «raconter» l'ensemble des épisodes d'une histoire sur un seul tableau, ce qui semble le pousser à passer outre toutes les règles de la représentation scénique: en refusant de reconnaître les «règles des trois unités» (de lieu, de temps et d'action), le peintre veut montrer sur un seul tableau tout ce qui s'est passé à des lieux et moments différents.

La thématique des peintures murales des mausolées

La peinture murale la plus ancienne des *bogh'eh* du Guilân qui a été conservée jusqu'à nos jours date du XVIIIe siècle: cette peinture murale se trouve au mausolée de Seyyed Hossein au village de Liyalestân. La peinture murale la plus récente, réalisée il y a une cinquantaine d'années (1963), orne quant à elle le mausolée de Seyyed Ali Kiâ situé dans le village de Malât-Rânkouh. Cela signifie que malgré la popularité de cet art pictural au service de la religion, cette tradition

ancienne est aujourd'hui menacée de disparition dans la province du Guilân.

Au-delà des distances géographiques et des différences de styles et d'époques, les chercheurs sont unanimes pour dire qu'il existe des facteurs thématiques et scéniques communs ou des compositions similaires parmi des peintures murales qui ont été réalisées, par exemple, à 50 ans de distance par des artistes différents, dans des villages qui se situent à des dizaines de kilomètres l'un de l'autre. Ces œuvres murales reprennent par exemple des éléments visuels similaires, voire identiques, et représentent parfois exactement la même scène d'un événement important de l'histoire de l'islam: le Voyage nocturne et l'Ascension du Prophète, ou la bataille de Karbalâ. «*Il est difficile d'admettre que les œuvres d'art, réalisées à des époques historiques différentes mais qui représentent le même sujet - souvent tiré des croyances religieuses -, soient uniquement fruits d'une contingence soumise au hasard.*»[8] Qui plus est, les peintures murales des mausolées n'ont pas de lien direct avec la personnalité à qui le monument funéraire est dédié.

Trois personnages féminins de l'événement d'Ashourâ sont presque omniprésents dans ces peintures murales: la vénérée Zeynab et les jeunes Sakineh et Roghayyeh, respectivement sœur et filles du vénéré Imâm Hossein. Ces deux dernières sont souvent représentées en train de demander de l'eau à leur oncle, le vénéré Abbâs. Dans certaines œuvres, d'autres femmes du camp de l'Imâm Hossein ou celles de Koufa sont également représentées par les artistes.

Du point de vue sociologique, ces œuvres picturales s'adressent directement aux classes populaires et paysannes. Elles se mettent d'ailleurs au service d'une lecture «militante» de la religion: dans la plupart de ces œuvres, les «héros» sont présentés dans une perspective épique et combattante.

Il arrive aussi que le peintre se permette d'aller au-delà du contexte historique des événements représentés, pour décorer le tableau avec des motifs, des objets ou des êtres vivants (animaux et oiseaux) qui appartiennent à son environnement immédiat. Pas étonnant donc que, dans certaines de ces peintures murales, les anges (au féminin) portent les mêmes habits ornés de vieilles pièces de monnaie que des femmes du Guilân, ce qui montre

> Au Guilân, les *bogh'eh* ont souvent été construits à partir des mêmes matériaux que les maisons des habitants. Ils se conforment également aux mêmes caractéristiques techniques que les maisons des milieux ruraux de la province: la superficie, la taille, la hauteur, les décorations architecturales...



▲ *L'entrée en porte-fenêtres du mausolée d'Aghâ Seyyed Hossein, Lâhidjân*



▲ Boq'eh *de Aghâ Seyyed Abou Ja'far Abyaz, Tchâboksar*

à quel point le peintre se laisse influencer par son milieu et la culture populaire de son temps.

La composition et la structure

Le peintre populaire travaille en toute liberté et ne se soumet guère ni aux conventions, ni aux contraintes. Il semble détester le vide et essaie de faire occuper tous les espaces: c'est pourquoi les objets et les personnes qui peuplent son œuvre semblent parfois vouloir jaillir du cadre. Le peintre se concentre davantage sur les aspects figuratifs et narratifs de son travail. En faisant peu de cas des règles de base de la perspective, il n'hésite pas à peindre en «grande taille» les personnages qu'il aime, alors que les «méchants» sont dessinés petits, laids et informes.

En outre, le peintre veut «raconter» l'ensemble des épisodes d'une histoire sur un seul tableau, ce qui semble le pousser à passer outre toutes les règles de la représentation scénique: en refusant de reconnaître les «règles des trois unités» (de lieu, de temps et d'action), le peintre veut montrer sur un seul tableau tout ce qui s'est passé à des lieux et moments différents. Ainsi, lorsqu'il s'agit de la représentation de l'événement d'Ashourâ, un seul personnage (par exemple, celui du vénéré Imâm Hossein) peut être



▲ *Les peintures murales qâdjâres du mausolée de Aghâ Seyyed Ali à Lâhidjân*

représenté plusieurs fois sur le même tableau, mais à des épisodes différents de l'histoire que le tableau narre.

L'absence des clairs-obscurs, le non-respect de l'anatomie et des proportions, l'usage de couleurs crues et la faible variété des couleurs (le peintre tend à se limiter à quelques couleurs: azur, vert, bleu persan, rouge, ocre, jaune, noir) sont d'autres caractéristiques de ces peintures populaires.

Le plan des bâtiments et la position des peintures murales

Au Guilân, les *bogh'eh* ont souvent été construits à partir des mêmes matériaux que les maisons des habitants. Ils se conforment également aux mêmes caractéristiques techniques que les maisons des milieux ruraux de la province: la superficie, la taille, la hauteur, les décorations architecturales… Les murs sont tantôt en bois, tantôt en briques crues, torchis ou chaux.

Les anciens monuments religieux de la province obéissent souvent à des plans architecturaux très simples. Les édifices funéraires sont de tailles variées mais modestes, et toujours de forme carrée ou rectangulaire. La taille du bâtiment peut également dépendre du nombre des tombes qui s'y trouvent. Par exemple, le plus grand de ces édifices est celui de Malât-e Rânkouh (12×12 m.) à l'intérieur duquel se trouvent douze tombes attribuées à douze Imâmzâdehs. La tombe se trouve souvent au milieu de la pièce. Elle peut être surmontée d'une grille ouvragée appelée *zarih*, souvent en bois. Ces dernières années, les habitants des villages ont remplacé certains de ces anciens *zarih* par de nouveaux ouvrages métalliques. La porte d'entrée est souvent basse de sorte que pour y passer, il faut baisser la tête en signe de respect pour



▲ *Les peintures murales qâdjâres du mausolée de Aghâ Seyyed Ali à Lâhidjân*

la personne inhumée à l'intérieur du mausolée. Les peintures murales peuvent avoir des positions variées en fonction de la taille des murs ou de l'espace intérieur du bâtiment. Dans certains mausolées, ces peintures couvrent toute la surface d'un mur, tandis que dans d'autres édifices, la taille de l'œuvre est réduite par rapport à celle du mur. La taille de ces peintures murales varie de 50×70 cm. à 3×12 m. ■

---

1. Côté ouest
2. Côté est
3. Savory, Roger, *Irân-e Asr-e Safavi* (Iran Under the Safavids), traduit en persan par Kâmbiz Azizi.
4. *Ibid.*
5. Lieux de rassemblement dédiés aux commémorations du martyre du vénéré Imâm Hossein.
6. Type de fontaine aménagée dans les passages publics pour fournir de l'eau à boire aux passants.
7. En persan, le mot signifie littéralement «né d'un Imâm», et est aussi utilisé pour désigner un mausolée spécifique dédié aux descendants des Imâms.
8. Jalilâbâdi, Bâyram-Ali, *Morouri bar Naqqâshi-ye Amiyâneh-ye Irân* (De la peinture populaire d'Iran), thèse de doctorat.

Unedited History

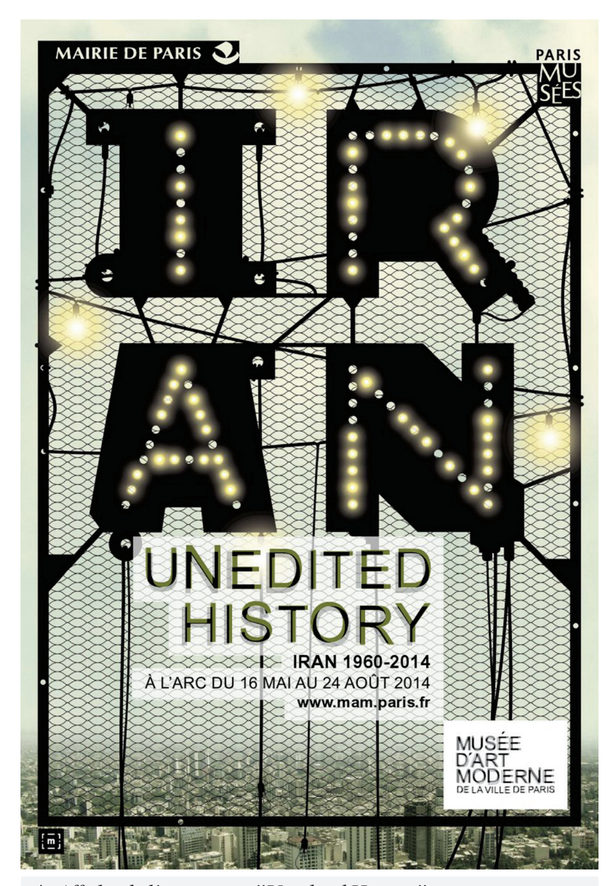
Iran 1960-2014

Musée d'art moderne de la ville de Paris, 16 mai-24 août 2014

Jean-Pierre Brigaudiot

L'art moderne iranien, une présence disséminée et épisodique

L'art moderne iranien n'est pas très présent en France, et lorsqu'il se montre, c'est de manière parcellaire. Peut-être parce qu'il a été mis en sourdine depuis quelques décennies, c'est sans doute également parce que la notion d'art n'est pas la même, là-bas, en Iran, et c'est peut-être également dû à des visions trop schématiques véhiculées par les médias. Et son marché semble pour partie externalisé vers Dubaï notamment, avec les foires d'art et les ventes aux enchères.



▲ *Affiche de l'exposition "Unedited History"*

Une commissaire remarquable

Cette exposition à venir, *Unedited History*, a pour commissaire Catherine David, actrice majeure de l'art contemporain, récemment nommée au Centre Georges Pompidou en tant que directrice adjointe chargée de la mondialisation, c'est-à-dire chargée de cet art longtemps passé sous silence de régions comme le Moyen-Orient. Le rôle de Catherine David dans l'art contemporain fut notamment, et ce depuis plusieurs décennies, celui de commissaire et organisatrice de prestigieuses manifestations internationales comme la Dokumenta de Kassel, en Allemagne. Elle a dirigé le Witte de With de Rotterdam, un important centre d'art contemporain aux Pays-Bas. Elle a également conçu un grand nombre d'expositions remarquables ici et là, en France ou ailleurs. Depuis un certain nombre d'années, Catherine David s'est intéressée à l'art contemporain au Moyen-Orient, dont celui de l'Iran qu'elle connait au moins pour partie. Un art bien différent de celui que nous connaissons et marqué par l'islam. Au début des années 2000, Sami Azar, alors directeur du Musée d'art contemporain de Téhéran, lui avait fait découvrir la collection de ce musée qui va de la fin du dix-neuvième siècle à la fin des années soixante-dix, c'est-à-dire jusqu'à la révolution islamique. Cette

collection est exceptionnelle en tant que première collection d'art contemporain constituée par une institution muséale publique au Moyen-Orient; elle mêle les artistes iraniens à ceux de la modernité et des avant-gardes occidentales, notamment à ceux du Pop'art américain, en passant par le cubisme, les arts géométriques, le surréalisme et l'art informel.

Lors de mon entretien avec Catherine David au sujet de cette prochaine exposition d'artistes iraniens, celle-ci a insisté pour parler d'art moderne plutôt que d'art contemporain, non pas pour des questions de dates, comme on le fait ici, mais pour une question de définition de la modernité telle qu'elle se conçoit sur la scène artistique iranienne. Il est indéniable qu'en Iran, étant donné la culture et la tradition persanes, ce qui s'appelle art est tributaire de ce que fut l'art jusqu'au vingtième siècle, c'est-à-dire qu'il fut avant tout un artisanat remarquable entretenant des liens étroits avec la religion. En Iran, les terminologies diffèrent et ce qui en art est projeté sur la scène artistique est moderne en même temps que contemporain. Quant à la connaissance, ici, en France, de l'art moderne iranien, elle est donc limitée, même si Paris accueille de temps à autre des expositions d'artistes iraniens, petites expositions personnelles ou expositions de groupe quelquefois thématiques. Il y a eu cependant, et c'est notable, une tentative conduite par le mensuel *Art Press*, de faire le point sur cet art moderne iranien, avec un numéro spécial. L'apparition de l'art moderne iranien sur la scène française me semble pour partie être motivée par les opérations commerciales conduites à Dubaï depuis quelques années. On peut faire un rapprochement avec l'émergence, il y a maintenant longtemps, d'artistes dits



▲ *Kâzem Chalipâ (né en 1957)* Basijy, *1985, huile sur toile, Hozeh Honari va Sâzeman-e Tablighât Eslâmi, Téhéran*

d'avant-garde, de l'art soviétique puis russe et de l'art chinois. Pour sa part, Catherine David insiste sur l'existence d'un art moderne iranien très tôt dans le vingtième siècle. Mais il est indéniable que cet art iranien est peu et mal connu

Il est indéniable qu'en Iran, étant donné la culture et la tradition persanes, ce qui s'appelle art est tributaire de ce que fut l'art jusqu'au vingtième siècle, c'est-à-dire qu'il fut avant tout un artisanat remarquable entretenant des liens étroits avec la religion.

ici, même par les Iraniens vivant en France. Il faut dire qu'en Iran, le collectionneur d'art moderne est plutôt rare, et plus encore le collectionneur avisé. L'œuvre d'art telle que nous la connaissons est quasiment absente des murs des salons des classes aisées. Le réseau des galeries est encore bien peu



▲ *Parviz Kimiavi (né en 1939), photo tirée du film* Bâgh-e sangi *(Jardin de pierres), 1976*

étendu et le rôle des institutions reste extrêmement discret.

Une exposition événement

Cette exposition accueillie par le Musée d'art moderne de la Ville de Paris ne peut être qu'un événement important, d'abord en raison du lieu et de son prestige, ce musée bien que peu moderne, jouant un rôle non négligeable sur la scène artistique française. Exposition importante en ce sens que regrouper deux cents œuvres de plus d'une vingtaine d'artistes iraniens, œuvres pour la plupart inconnues du public de France, va permettre à ce dernier d'avoir une représentation, même partielle et issue de choix, mais néanmoins consistante, de l'art moderne iranien. Certes, des galeries iraniennes sont présentes dans certaines foires d'art comme Paris Photo ou Art Paris, mais ce qu'elles montrent ne donne évidemment qu'un point de vue guidé avant tout par la raison commerciale, point de vue d'autre part restreint à celui de la galerie avec ses choix en termes d'artistes. Il faut toutefois se rappeler de manifestations de plus grande envergure et hors commerce, comme Photoquai où la directrice de la galerie Silk Road de Téhéran montra simultanément au musée du Quai Branly un panorama historique de la photo iranienne et au Musée de la Monnaie de Paris certains aspects de la photo contemporaine de ce pays. Quelques galeries parisiennes montrent de temps à autre des artistes iraniens, comme le fit la galerie Thaddaeus Ropac, avec une douzaine d'artistes, disons d'avant-garde. La petite galerie Nicolas Silin présente également et occasionnellement des artistes iraniens. Par ailleurs, la galerie Nicolas Flamel, galerie iranienne dédiée exclusivement aux artistes iraniens, est sans doute la plus proche de ce qui se montre généralement à Téhéran, c'est-à-dire un art très ancré dans la culture et les formes de l'histoire artistique persane, et un art qui a plus ou moins rencontré la modernité occidentale.

Regrouper deux cents œuvres de plus d'une vingtaine d'artistes iraniens, œuvres pour la plupart inconnues du public de France, va permettre à ce dernier d'avoir une représentation, même partielle et issue de choix, mais néanmoins consistante, de l'art moderne iranien.

200 œuvres et une vingtaine d'artistes reconnus

Le projet de cette exposition *Unedited History* au musée d'art moderne de la Ville de Paris est de montrer, à travers un choix d'artistes disparus ou en activité, certains aspects de l'art moderne iranien, ceci depuis le début des années soixante jusqu'à aujourd'hui. Ce choix réunit un

certain nombre de médium dont le cinéma, qui est assez prisé en France et y connait un réel succès. Il y a certes la peinture, même si celle-ci n'est peut être pas la forme d'art la plus remarquable de la modernité iranienne, souvent tiraillée entre les arts et artisanats traditionnels et certaines modernités, mariage quelquefois difficile. Evidemment la photo sera représentée, puisque c'est le médium qui s'est imposé très tôt et de manière singulière dans l'Iran du vingtième siècle, c'est-à-dire dès avant la Seconde Guerre mondiale. Plus tard, la photo documentaire et de reportage a connu un tournant en même temps qu'une légitimation avec la guerre Iran-Irak. Enseignée en tant que discipline dans les universités d'art, elle essaima sous différentes formes en termes de pratiques photographiques contemporaines. Il est indéniable que malgré le nombre important de photographes opérant sur la scène iranienne, quelquefois sur la base de poncifs, la photo iranienne occupe une place majeure dans l'art iranien actuel. Et puis, au cours des décennies où l'art ne pouvait guère se montrer, la photo bénéficiait de cet atout qu'est sa grande transportabilité afin de s'extérioriser.

L'exposition du Musée d'art moderne de la ville de Paris fera place au graphisme dont la pratique, en Iran, mérite réellement l'attention pour sa qualité et son dynamisme. D'ailleurs et compte tenu des catégories artistiques telles qu'elles se vivent là-bas, le graphisme est fréquemment présent dans les expositions, en tout cas beaucoup plus que ce n'est le cas ici. Ce qui signifie un autre découpage des catégories artistiques, où ce que nous appelons les arts appliqués fait là-bas partie de l'art contemporain.

Quant à la vingtaine d'artistes qui seront exposés, le plus âgé est né en 1922 et le plus jeune en 1982. Mais ces dates importent peu au regard de ce que veut montrer une exposition, et en l'occurrence celle-ci, c'est-à-dire un ensemble représentatif d'œuvres de ce que fut et est la modernité iranienne.

> L'exposition à venir s'annonce comme une exposition plutôt éclectique où se côtoient certes des médium différents mais aussi des postures artistiques différentes, tant à l'égard de l'art lui-même qu'à l'égard des médium mis à l'œuvre.

Parmi les photographes, certains sont connus comme reporters, comme par exemple Mortezâ Avini dont une part importante du travail fut centrée sur la guerre Iran-Irak, comme c'est le cas également pour Jâssem Ghazbânpour. Kâveh Golestân est un très célèbre photojournaliste. Bârbad Golshiri, avec ses vidéos, installations et performances a exprimé clairement, à travers son œuvre, un désir de changement. Bahman Jalâli représente une mouvance qui déborde la



▲ *Mortezâ Avini (1947-1993), photo issue du film documentaire* Haqiqat, Revâyat-e Fath, *Téhéran*



▲ *Bahman Jalâli (1944-2010), Photos de guerre, Iran 1980-1988: épreuve gélatino-argentique, collection particulière*

photo et qui existe d'une autre manière en peinture ou en sculpture, dans une conjugaison et superposition de certains aspects de la culture et de l'histoire persanes comme la miniature ou les arts de l'époque qâdjâre.



▲ *Bârbad Golshiri (né en 1982), Tombe sans titre, 2012, pochoir métallique et suie, collection de l'artiste*

Chez les peintres, un artiste comme Kâzem Chalipâ a beaucoup traité le thème de la révolution avec ses martyrs, avec la guerre Iran-Irak et des sujets liés à la religion. L'un des peintres majeurs présenté au Musée d'art moderne de la Ville de Paris sera sans doute Bahman Mohassess. Kourosh Shishehgarân est un artiste très coté et reconnu, présent dans les grandes ventes aux enchères qui font le marché de l'art au Moyen-Orient. Son œuvre est très graphique et elle est significative d'une tendance bien présente dans la peinture iranienne moderne.

Le cinéma iranien sera représenté par des figures notoires comme Bahman Kiârostami, Ebrâhim Golestân, Parviz Kimiavi et Khosrow Khorshidi, parmi d'autres.

Une modernité, à distance des effets de mode

Le choix de Catherine David est donc celui d'une exposition un peu panoramique par la diversité des pratiques artistiques présentées et par cette traversée de plusieurs décennies. Ainsi, l'exposition à venir s'annonce comme une exposition plutôt éclectique où se côtoient certes des médium différents mais aussi des postures artistiques différentes, tant à l'égard de l'art lui-même qu'à l'égard des médium mis à l'œuvre. Ce à quoi s'ajoute le regard de chaque artiste, ce regard si important dans l'art iranien, en peinture, en photo ou au cinéma. Regard porté par l'artiste sur la société dans laquelle il se meut, dans des périodes souvent compliquées pour l'art. Et pour les artistes.

Reste à voir cette exposition et à découvrir les œuvres accrochées dans ce musée. Toujours est-il que cette exposition trouve judicieusement sa place à un moment où beaucoup de choses semblent bouger en Iran. ■

Traduire, retraduire et choisir un texte

Hodâ Sajjâdi

Cet article s'intéresse à la question essentielle du choix du texte par le traducteur, pour évoquer ensuite la pratique de la retraduction qui occupe une place relativement importante en Europe aujourd'hui. Ce phénomène représente un intérêt considérable pour la culture et la langue. Concernant l'importance du choix du texte à traduire, nous nous référons à l'expérience de Christophe Balaÿ, traducteur du persan au français.

Le choix du texte à traduire

Lorsque Christophe Balaÿ, traducteur et professeur de langue et littérature persanes, évoque son expérience personnelle au sujet de la traduction d'une œuvre complète, il invite les jeunes traducteurs à réfléchir au choix du texte. En outre, dans quel ordre faut-il lire des textes? Le traducteur doit se poser ces questions essentielles avant d'entamer son travail. Christophe Balaÿ explique que dans l'œuvre qu'il a traduite, c'est-à-dire les nouvelles et romans de Zoyâ Pirzâd, une Iranienne d'origine arménienne, le caractère étranger des textes - une écriture de l'intime et le quotidien d'une femme iranienne chrétienne - est susceptible d'intéresser les lecteurs français. Par conséquent, l'étrangéité et l'étrangeté des textes sont à la base du choix du traducteur. Monsieur Balaÿ affirme également que la structure socioculturelle du texte tend à captiver les lecteurs. Ainsi, dans son roman intitulé *On s'y fera*, Pirzâd pose une question fondamentale susceptible d'être posée dans n'importe quelle société: comment vivre ensemble? Comment l'Etat et la société peuvent-ils cohabiter? Nous découvrons ces problèmes au fil de la lecture. *Un jour avant Pâques* est un autre roman de Pirzâd dans lequel elle montre que la cohabitation des deux communautés musulmane et arménienne est dénuée de problème mais que lorsque cette vie devient intime, elle devient impossible. Voici donc certains marquages des textes de Pirzâd que le traducteur doit repérer et transmettre. Autres caractéristiques des textes de Pirzâd: leur légèreté, et son style proche du goût des lecteurs français. Ce n'est donc pas par hasard que Christophe Balaÿ a choisi Zoyâ Pirzâd parmi des milliers d'auteurs iraniens. En résumé, il est donc essentiel que le traducteur connaisse ses lecteurs, leurs attentes et leurs exigences pour pouvoir choisir un texte et un auteur susceptibles d'être appréciés.

La question de la retraduction

Pourquoi retraduire? Une nécessité de refaire ce qui a déjà été fait peut apparaître. La langue est une réalité qui se renouvelle sans cesse et peut devenir archaïque, usée ou désuète. Lorsque le traducteur veut garantir la lisibilité de son texte, il ne peut pas négliger cet aspect de la langue, car il ne doit pas oublier qu'il sera lu et critiqué - surtout quand il s'agit d'une retraduction qui est en elle-même un travail de critique. Nous avons pu constater que contrairement à Berman[1] qui croit au caractère défaillant de la première traduction, Henri Meschonnic[2], au travers de son analyse de plusieurs traductions de Shakespeare, ne partage pas cette vision. Il soutient qu'il n'y a pas de progrès de traduction, et dénie même toute réalité générale à cette notion. *Pourtant, il existe bel et bien une historicité des concepts et des pratiques du langage*. Il rejoint cependant Berman sur la nécessité d'accompagner la pratique de la traduction par la théorie, et ce pour éviter de refaire la même chose sans en être conscient.

Apparaît ainsi la nécessité ou l'urgence d'interroger selon une perspective historique les critères selon lesquels on décide de la *valeur* d'une traduction dans divers milieux à diverses époques. Comment peut-on garantir l'amélioration de la qualité d'un texte retraduit par rapport au texte traduit? Faut-il admettre que les traductions vieillissent forcément alors que l'original reste éternellement jeune? Nous avons pu constater que cette tendance à canoniser des traductions émane souvent des grands écrivains possédant un capital symbolique[3] important. Dans



63

le même sens, nous avons remarqué que les (grands) poètes imposent souvent leur propre poétique lorsqu'il s'agit de la traduction d'un poème. La réponse susceptible d'être apportée à ces questions ne peut être absolue. Nous pouvons admettre qu'une retraduction est toujours meilleure qu'une traduction, à condition d'accepter qu'une traduction soit un texte d'importance secondaire qui s'améliore au fil des retraductions. Ainsi, notre texte traduit est toujours considéré dans sa relation aux autres traductions.

Dans son roman intitulé *On s'y fera*, Pirzâd pose une question fondamentale: comment vivre ensemble? Comment l'Etat et la société peuvent-ils cohabiter? Nous découvrons ces problèmes au fil de la lecture.

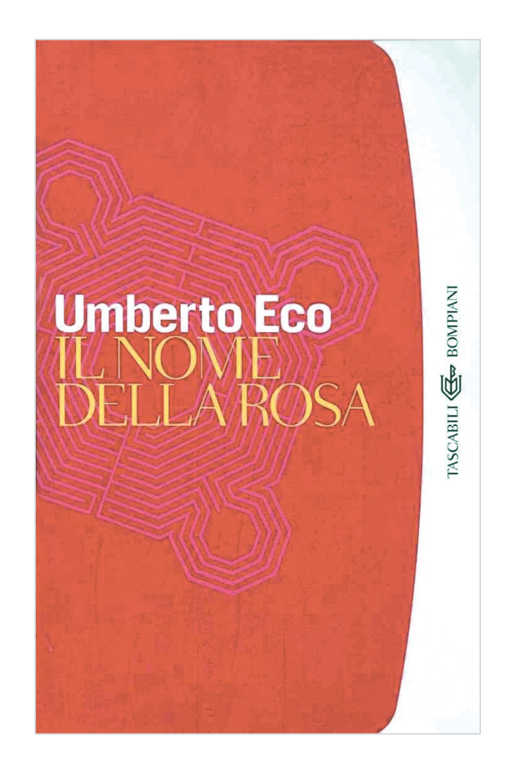
L'expérience a montré que ce n'est toujours pas le cas, et il arrive que les premières traductions possèdent une grande valeur par rapport aux traductions ultérieures (c'est notamment le cas pour plusieurs traductions d'œuvres de Shakespeare).



Néanmoins, il est juste de prétendre que la retraduction nous permet d'explorer d'autres horizons traductifs ainsi que, au travers de cela, la langue de façon générale. Parfois, la multiplicité des traductions d'une œuvre permet de mieux se rendre compte de ses différents aspects et de sa complexité. Mais cela reste relatif, et il ne faut pas penser que par la retraduction, on progresse nécessairement dans la compréhension et le respect du texte original. Ainsi, l'acte de retraduire nous donne la possibilité de changer l'horizon traductif du texte c'est-à-dire l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui y déterminent le sentir, l'agir et le penser d'un traducteur. L'acte de retraduire nous ouvre une nouvelle fenêtre sur le paysage du texte en nous offrant un nouveau regard sur le texte. Il peut également enrichir la langue elle-même comme l'élément essentiel de cet acte, et être à la source d'un travail de critique littéraire consistant à évaluer et interpréter la littérature. A propos de l'évaluation de la littérature, nous pouvons donner l'exemple de la retraduction en persan du roman *Il nome della Rosa* par Rezâ Alizâdeh[4]. Ce dernier a retraduit cette œuvre après vingt-cinq ans. Il dit avoir senti la nécessité de retraduire cet ouvrage à la demande de ses lecteurs, et du fait d'une insatisfaction intérieure ressentie vis-à-vis de sa première traduction. Il affirme également que le *développement* de la langue persane durant ces dernières années l'a conduit à refaire son travail 25 ans après. Il est d'ailleurs intéressant de noter que sa retraduction a connu plus de succès que sa première traduction.[5]

Nous sommes ensuite face à une autre question: comment retraduire? Cette

question prend davantage d'ampleur lorsqu'il s'agit de retraduire de la poésie. En poésie, la traduction offre une double difficulté en ce sens qu'il faut rendre compte à la fois du sens et de la métrique. Ce problème survient également dans l'exercice de la retraduction. Concernant par exemple la retraduction de la poésie néo-grecque, les événements historiques, les dominations exercées sur les différentes zones géographiques de ce pays (la Grèce), la guerre d'indépendance (1821-1830), et le parcours personnel des poètes ont été à la source de l'apparition de différents systèmes de poésie, contraignant le traducteur à retourner à leurs diverses sources pour pouvoir les traduire. Par conséquent, l'acte de retraduire exige les mêmes efforts que celui de la traduction initiale. En outre, le fait de retraduire les poèmes, qui implique de se situer dans leur espace-temps propre, est souvent plus compliqué car il y fait intervenir des critères sociolinguistiques qui peuvent changer d'une époque à autre. L'exercice de la retraduction de la poésie s'effectue dans une relation aux autres traductions, alors qu'une première traduction poétique en elle-même est déjà le sujet de variations. Par conséquent, le traducteur ou le re-traducteur de la poésie doit déployer des ressources particulières afin de préserver la forme du poème car sans elle, la beauté que le poète a voulu transmettre va disparaître. Nous pensons ici à Ahmad Pouri[6], traducteur iranien de la poésie, qui a affirmé: «*Nous pouvons reconnaître les poètes à partir de leurs poèmes et dire que tel poème a été composé par tel poète. La traduction de la poésie doit également nous permettre de faire cette distinction. Nous ne pouvons pas traduire les poèmes de tous les poètes de la même façon car la poésie diffère d'un poète à l'autre. Le lecteur doit sentir ces différentes formes, et c'est le travail du traducteur de les révéler.*»[7] ■



Parfois, la multiplicité des traductions d'une œuvre permet de mieux se rendre compte de ses différents aspects et de sa complexité.

1. Antoine Berman (1942-1991): théoricien français de la traduction; traducteur de l'allemand et de l'espagnol.
2. Poète, linguiste, et traducteur français (1932-2009).
3. Ici, il s'agit du capital culturel. Le capital symbolique se traduit par le prestige, l'honneur ou la reconnaissance de l'individu.
4. Rezâ Alizâdeh, traducteur iranien d'œuvres de Léon Tolstoï en persan.
5. Interview de Rezâ Alizâdeh avec l'agence de presse Mehr (24 septembre 2011).
6. Ahmad Pouri, écrivain et traducteur iranien de plusieurs recueils de poèmes, né en 1953.
7. *Tebyân*: Regard sur la situation de la traduction poétique en Iran
http://www.tebyan.net/newmobile.aspx/ Comment/ index.aspx ?pid=195128

Sabzevâr,
un désert verdoyant

Khadidjeh Nâderi Beni

Située à l'ouest de la province du Khorâssân, à environ 250 km de Mashhad, la ville de Sabzevâr est un carrefour où se croisent plusieurs routes nationales dont l'autoroute de Téhéran-Mashhad et celle du Nord-Sud. Cette ville était autrefois une étape de la Route de la Soie et sa région comptait parmi l'un des douze districts de Beyhagh.[1] De ce fait, l'histoire de Sabzevâr est attachée à celle de Beyhagh. Dotée comme tous les recoins de l'Iran d'une histoire plurimillénaire et tourmentée, Sabzevâr a souvent été le berceau de grandes figures scientifiques et culturelles du pays. De 1337 à 1386, Sabzevâr fut la capitale de la dynastie locale des Sarbedâr[2] dont, en 1332, le peuple se souleva sur leur ordre contre les Mongols. Ils fondèrent en 1337 leur Etat avec cette ville pour capitale.

▲ *Minaret de Khosrowgerd*

Sabzevâr, région aride, possède un climat désertique tout en abritant pourtant de nombreux villages vivant de l'agriculture.

Historique de Sabzevâr

La fondation de la ville de Sabzevâr remonte au 4e millénaire avant J.-C. Elle était alors connue sous le nom de Beyhagh. On dit que c'est dans cette région que se déroula le combat mythique de deux des héros mythologiques de l'Iran: Rostam et Sohrâb, et la place centrale de la ville témoigne de cette croyance.

Durant la dernière décennie, les archéologues ont découvert un casque et une armure très anciens dans le centre-ville, près de la place de la mairie (anciennement nommée place de Div-e Sepid[3]), découverte qui a fortifié l'opinion selon laquelle Sabzevâr aurait été le champ de ce combat mythique entre père et fils. Il y a actuellement plus d'une cinquantaine de documents historiques attestant de ce fait et que cette place aurait été le lieu où fut tué le jeune Sohrâb. Quant à la place de la mairie, anciennement place du Div-e Sepid, elle est citée par plus d'un ancien historien, notamment par Abolhassan Beyhaghi[4] qui, en 1149, écrit: «*...en hiver, on recouvre*



▲ *Ancien réservoir d'eau de Sabzevâr, photo: Alirezâ Javâheri*

la Place d'une matière blanche pour la protéger contre la pluie et la neige.»

James Down, orientaliste anglais du XVIIe siècle, rapporte ainsi l'histoire du voyage de Shâh Esmaël le Safavide[5] à Sabzevâr: «*Lors de la fête organisée à l'occasion de l'arrivée du Roi à Sabzevâr, les habitants recréèrent le spectacle du combat mythique entre Rostam et Sohrâb, qui fut aimablement accueilli et admiré par le roi épris lui-même du* Shâhnâmeh[6]*; en fait, ce spectacle est régulièrement organisé à Sabzevâr et attire, à chaque fois, des foules immenses ...*»

Selon les ouvrages littéraires ou historiques, les mythes iraniens étaient bien connus des habitants de cette région bien avant la rédaction du *Shâhnâmeh* par Ferdowsi. Parmi ces ouvrages, on peut notamment citer le *Farhang-e Djahângiri*, *Borhân-e Ghâte'*, *Al-Mondjad* et le *Loghatnâmeh* de Dehkhodâ.[7]

Durant les premiers siècles de l'ère islamique, Beyhagh comprenait deux districts: Sabzevâr et Khosrowgerd. Sabzevâr fut complètement rasée lors de l'invasion mongole au XIIe siècle. En 1332 et après 120 ans de domination mongole, un mouvement de révolte paysan contre les Moghols s'amorça.

Edifié en 1112 sur ordre de Tâdjoddoleh Abolghâssem le Seldjoukide, le minaret de Khosrowgerd, merveille d'architecture, s'élève à 33 mètres et dévoile les techniques de construction propres à l'époque seldjoukide (1037-1194).

Cette révolte fut bientôt guidée par un preux seigneur, Soltân Massoud, et six de ses compagnons, qui formaient ensemble la bande des Sarbedâr. Très vite, la révolte paysanne se joignit à eux et la bande des Sarbedâr, désormais armée, libéra la ville de Sabzevâr, puis s'empara également de régions plus au nord, dans le Gorgân et le Mâzandarân. A la suite de quoi, les Sarbedâr se



▲ *Caravansérail de Farâmarzkhân*

On dit que c'est dans cette région que se déroula le combat mythique de deux des héros mythologiques de l'Iran: Rostam et Sohrâb, et la place centrale de la ville témoigne de cette croyance.

proclamèrent dynastie royale, adoptant Sabzevâr comme capitale et le chiisme comme religion officielle. En 1386, Tamerlan[8] assiégea Ali-Beg (le dernier roi Sarbedâr) à la forteresse de Kalât (dans le Khorâssân) et mit fin à la suprématie des Sarbedâr, émirs dont le nom symbolise en Iran la vaillance du combat pour l'indépendance et la liberté.

Durant l'ère safavide (1501-1736) et lors de l'attaque des Ouzbeks[9], Sabzevâr subit de lourds dégâts mais rapidement reconstruite, elle redevint un phare culturel et économique dans la région.

Sabzevâr, longtemps centre scientifique de l'est du pays, fut le lieu d'échanges de nombreux scientifiques iraniens et étrangers et le berceau de grandes figures culturelles et intellectuelles iraniennes telles que Mollâ Hâdi Sabzevâri[10], Abolhassan Beyhaghi, Abolfazl Beyhaghi[11], Mahmoud Dowlatâbâdi[12], Ghâssem Ghani[13] et Ali Shariati[14].



▲ *Temple du feu d'Âzarbarzin Mehr*



▲ *Tombeau de Mollâ Hâdi Sabzevâri*

La ville de Sabzevâr abrite plus de mille monuments historiques datant de diverses époques et enregistrés au Patrimoine national. La Grande Mosquée de Khosrowshir, le caravansérail de Farâmarzkhân, le temple du feu d'Âzarbarzin Mehr (localement connu sous le nom de *khâneh-ye div* qui signifie «la maison du démon») et le fameux minaret de Khosrowgerd en sont de bons exemples.

Edifié en 1112 sur ordre de Tâdjoddoleh Abolghâssem le Seldjoukide, le minaret de Khosrowgerd, merveille d'architecture, s'élève à 33 mètres et dévoile les techniques de construction propres à l'époque seldjoukide (1037-1194). Barre gigantesque au plan carré recouverte à l'extérieur de calligraphies coufiques, ce minaret dressé à 5 km de Sabzevâr guidait autrefois les voyageurs sur la Route de la Soie. Aujourd'hui, désormais monument historique, ouvrant les portes du Khorâssân, il accueille toujours aimablement les nouveaux venus. Le minaret de Khosrowgerd est en fait un symbole de la bienveillance, de



▲ *Mollâ Hâdi Sabzevâri*



▲ *Tombeau de Hossein Kâshefi*

l'hospitalité et de l'amitié des habitants du désert.

La nature de Sabzevâr

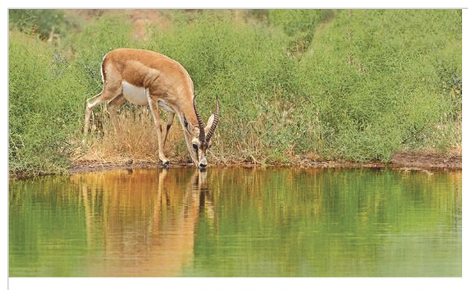
Située dans une région steppique et vallonnée à la fois, Sabzevâr jouit d'un climat varié et d'une biodiversité remarquable, changeante d'un village à l'autre.

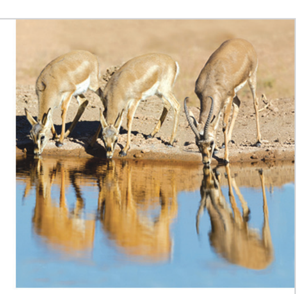
Parmi les curiosités géographiques de la région, on peut évoquer l'existence du petit parc protégé de Shir Ahmad, à 5 km au sud de la ville de Sabzevâr. Couvrant une superficie de 25 000 hectares, ce site est le lieu de vie de plusieurs espèces animales et végétales. Comme toutes les régions désertiques, l'amplitude thermique y est grande. Plusieurs rivières, notamment saisonnières, ainsi que des sources fournissent l'eau de la région venant répondre à une forte demande agricole, la culture des terres étant l'occupation principale des habitants. Parmi les rivières limitrophes de Sabzevâr, on peut citer le Kâl-shour, qui longe Shir Ahmad par le nord, le Reyvand, le Tchechtmand, le Za'farâniyeh, le Soleymânieh et le Delbar.

Il reste à dire que le développement des infrastructures urbaines, l'aménagement des aires de loisirs et des

▲ *Grande Mosquée de Sabzevâr*

sites historiques participent certes au développement du tourisme, mais ils ne suffisent pas pour faire la promotion d'une région naturellement et historiquement riche, mais peu connue. ■









▲ *Plusieurs espèces vivant dans le parc protégé de Shir Ahmad, photos: Seyyed Bâbak Mousavi*

1. Nom dérivé de *behin* signifiant «le meilleur»: du fait de la situation privilégiée de Beyhagh dans toute la région. Aujourd'hui, Beyhagh est le nom d'un village situé au sud de Sabzevâr.
2. Mot composé de deux parties: *sar* qui signifie «la tête» et *bedâr* qui veut dire «prêt à être pendu».
3. Le mot signifiant «Démon blanc», en référence au plus important démon de la mythologie littéraire iranienne.
4. Abolhassan Ali Ebn Zeyd Beyhaghi (1100-1170), surnommé Ebn-e Fandogh. Son ouvrage majeur, *Târikh-e Beyhagh* (Histoire de Beyhagh), lui apporta une grande renommée. Cet ouvrage est consacré à la présentation de la géographie, de l'histoire et des grandes figures de Sabzevâr depuis les débuts jusqu'au XIIe siècle. Ebn Fandogh est enterré au village de Chechtmand, près de la rivière du même nom, à 35 km au sud de Sabzevâr.
5. Shâh Esmaël Ier (1502-1524), fondateur de la dynastie des Safavides.
6. Epopée persane compilant une bonne partie de la mythologie iranienne, versifiée pendant 30 ans et achevée en 1009 par Abolghâssem Ferdowsi Toussi (935-1020).
7. Au sujet des dictionnaires persans, voir notre article «Les Dictionnaires de langue persane», in *La Revue de Téhéran,* n° 59, octobre 2010. Consultable sur: www.teheran.ir/spip.php?article1265
8. En persan Teymour Lang (Timour le boiteux), fondateur de la dynastie des Timourides et qui exerça son pouvoir pendant 35 ans (1369-1405).
9. Pendant le règne de Shâh Abbâs le Grand (1587-1629).
10. Hâdj Mollâ Hâdi Sabzevâri (1798-1875), philosophe et homme religieux surnommé Asrâr. Il est enterré dans ce qui est aujourd'hui devenu la place Kârgar à Sabzevâr.
11. Abolfazl Mohammad Ebn Hossein Beyhaghi (995-1077), historien à la cour de Mahmoud le Ghaznavide. Son livre *Târikh-e Beyhaghi* (L'Histoire Beyhaghi) est un chef d'œuvre tant historique que littéraire et nous donne des informations précieuses sur la dynastie ghaznavide dans le pur style de prose *khorâssani*.
12. Chercheur et romancier contemporain né en 1940 à Dowlatâbâd, village de Sabzevâr. Son œuvre la plus renommée est la fresque *Keleydar,* roman épique d'une douzaine de tomes publié en 1984.
13. Médecin et auteur contemporain (1952-1998), correcteur des textes anciens y compris du *Divan* de Hâfez.
14. Ali Shariati Mazinâni (1933-1977), sociologue, philosophe, militant politique et professeur à l'Université de Téhéran.

Bibliographie:

- Nobâghi, Madjid, *Âssâr va abniyeh-ye târihki-e Sabzevâr* (Ouvrages et monuments historiques de Sabzevâr), Omid-e Mehr, Téhéran, 1391 (2012).

Le *nakhl** *gardâni* en Iran

Atefeh Ghafouri
Traduit du persan par
Zahrâ Fallâh Shâhroudi

Le *nakhl* de *mâtam*[1] (Dattier de deuil) ou le *nakhl* de *tâbout* (Dattier du cercueil), également connu en tant que *nakhl* de Moharram (nom du premier mois du calendrier de l'Hégire solaire) (Râmpouri 1349:734), est l'un des symboles utilisés au mois de Moharram dans les cérémonies de commémoration du martyre du troisième Imâm des chiites, l'Imâm Hossein. Selon la définition de l'auteur de *Mostalahât al-Shoarâ*, le *nakhl* de *mâtam* est «*un cercueil dont la construction commence au début du mois de Moharram jusqu'au neuvième jour de ce mois. Le dixième jour, on s'en sert durant les cérémonies de commémoration de l'Ashourâ.*» Bien que cet objet ait la forme d'un cercueil, ses dimensions sont dix fois plus grandes. On l'appelle donc *nakhl*. Le mot *nakhl* est également employé, plus précisément, pour désigner les ornements de ce cercueil symbolique (Mal Vârasteh 1380:742). Cet ouvrage d'art est une grande caisse en bois ornée de tissus, miroirs, épées, dagues, illustrations et poèmes religieux, que les gens portent sur leurs épaules pendant les cérémonies du deuil.



▲ *Le plus ancien* nakhl *d'Iran est conservé sur la place Amir Tchakhmâgh à Yazd.*

Comme nous l'avons évoqué, dans le langage populaire, on le connaît en tant que *nakhl* de Moharram, mais il a d'autres dénominations dans les différents dialectes de l'Iran. A Yazd par exemple, on l'appelle *naql* (Al-e Ahmad 1344:159) alors que dans le dialecte de Shoushtar, il est nommé *sheydouneh* (Niroumand 1355:294). Cet ouvrage symbolise le cercueil de l'Imâm Hossein. Selon certains récits, on aurait transporté la dépouille de l'Imâm sur une litière en bois de dattier vers sa sépulture. Selon d'autres, puisque l'on n'a pas enterré le corps de l'Imâm, ce cercueil particulier et les cérémonies qui l'accompagnent ne font que symboliser les funérailles de l'Imâm Hossein. Néanmoins, l'origine précise du mot *nakhl* (dattier) pour désigner cet objet demeure inconnue, d'autant plus qu'il a plus ou moins la forme d'un cyprès et non d'un dattier. La forme du cyprès a été choisie en référence au fait que cet arbre représente dans la culture iranienne l'esprit de la liberté (Kâzemeyni 1381:19). Selon une autre théorie, cette dénomination vient du fait qu'autrefois, le cercueil était construit en bois de dattier, bois particulièrement flexible dont les branches courbées servaient dans la construction de ses côtés. D'autres ont encore avancé qu'on l'appelle *nakhl* du fait de la place prépondérante du dattier dans la culture iranienne et chez les peuples



▲ *Le* nakhl *conservé place Amir Tchakhmâgh à Yazd. Photo: Hamid Najafi*

mésopotamiens (Boloukbâshi 1383:43).

Ce grand cercueil en bois est donc un ouvrage d'art qu'une centaine d'hommes portent sur leurs épaules durant les cérémonies de commémoration. La partie principale de ce cercueil est ajourée pour qu'il soit moins lourd et plus facile à décorer (Kâzemeyni 1381:19). Dans certaines régions de l'Iran, les habitants font preuve d'innovation en ce qui concerne les décorations, notamment à Yazd où des créneaux sont ajoutés autour de la partie ressemblant au cyprès. Ces créneaux sont en forme de petits cyprès au nombre de 72, chiffre symbolique des martyrs de Karbalâ, mais ces créneaux ne sont pas autant détaillés que la partie principale (*ibid.*, 21).

Quelles que soient les raisons ayant poussé à la création de cet ouvrage, l'usage du mot *nakhl* remonte à l'époque safavide; mais l'histoire de cette tradition est plus ancienne. La tradition de *tâboutgardâni*[2] fut pratiquée dès la période préislamique en Iran. C'est d'ailleurs une coutume qui existe dans bon nombre de religions au monde, notamment chez les chrétiens à l'occasion du dimanche des Rameaux dont les cérémonies présentent certaines similitudes avec le *nakhl gardâni* (Boloukbâshi 1383:49). Cette coutume est aussi fréquente parmi les chiites non-iraniens, en particulier en Inde et au Pakistan.

> Cet ouvrage d'art est une grande caisse en bois ornée de tissus, miroirs, épées, dagues, illustrations et poèmes religieux, que les gens portent sur leurs épaules pendant les cérémonies de deuil durant le mois de Moharram.

La construction et l'ornementation du *nakhl*

Le matériau de construction du *nakhl* de Moharram est exclusivement le bois de platane, de palmier ou de peuplier. Néanmoins, sa taille nécessite parfois



▲ Nakhl gardâni *à Taft, dans la province de Yazd.*

l'utilisation de grands clous d'acier. Certains *nakhl* ont une histoire précise et ses propriétaires, qui en ont hérité de leurs ancêtres, en tirent fierté. Le *nakhl* de Moharram est conservé dans une mosquée, un *tekieh* ou *hosseiniyeh*[3] pendant l'année et décoré durant les premiers jours du mois de deuil. L'ornementation du *nakhl* demande un savoir-faire particulier, hérité de génération en génération. Dans certaines régions rurales, cette responsabilité appartient à une famille désignée et aucune autre ne peut la seconder. Ainsi, certains noms de famille comprennent le mot *nakhl,* comme *nakhli* ("relatif au *nakhl*") (Jahâni 1385:96). On appelle aussi *bâbâ-ye nakhl* (le papa du *nakhl*), *nakhli* ou *bâbâ-ye meydân* (le papa de la place), le préposé à la décoration du *nakhl* (Boloukbâshi 1383:44).



▲ *Cérémonie de* nakhl bardâri *le jour de la commémoration de Ashourâ en Iran en 1949.*

Celui qui orne le *nakhl* est censé avoir une foi profonde (*ibid.*). Différents objets servent dans la décoration qui varie selon les régions, les moyens matériels des habitants ou encore la taille du *nakhl*. Le point commun est l'isolement, sans protection, du *nakhl,* pendant toute l'année. On le place souvent sur des piédestaux accessoires afin que l'humidité du sol ne l'abîme pas. Avant le commencement de la cérémonie, on l'enveloppe dans des tissus de couleur verte ou noire. Les jours précédant Ashourâ, le *nakhl* est revêtu de vert, mais à partir de l'Ashourâ ou jour du martyre[4], on change le tissu vert pour le remplacer

par une étoffe noire. Parfois, cette étoffe est décorée de motifs dont les bordures sont brodées aux noms des Quatorze Immaculés[5], et comprennent des poèmes de Mohtasham Kâshâni, les noms des martyrs de Karbalâ… Souvent, une scène de la tragédie de Karbalâ est brodée au centre du tissu (Kâzemeyni 1381:25). Parfois les tissus sont simples, avec des bordures de couleur verte ou rouge. On utilise des tissus simples ou des tissus de soie ou encore brochés d'or pour envelopper le *nakhl*. Parfois, les croyants font un vœu et promettent de fournir ces tissus au cas où leur souhait se réalise; dans ce cas, les tissus promis sont donnés au papa du *nakhl* pour qu'il les utilise dans l'ornementation du *nakhl*. On lui donne aussi des bijoux pour sa décoration. Le papa du *nakhl* est responsable de la protection des ornements durant toute l'année. À Abyâneh, certaines familles dédient du pain de sucre aux personnes âgées du village, les *rish sefid* ("barbes blanches") qui marchent devant le *nakhl* au moment de la cérémonie. Le pain est mis dans un sachet accroché au *nakhl,* sous la responsabilité du papa du *nakhl*. Parfois, les femmes stériles y dédient leurs robes de mariage en faisant le vœu pour avoir un enfant. Il arrive également que l'on y dédie les vêtements des gendres décédés (Nazari et Al-e Ahmad 1384:55). Lors de la décoration du *nakhl*, les notables et les personnes âgées se réunissent et accompagnent le papa du *nakhl*, mais c'est uniquement ce dernier qui a le droit de suspendre au *nakhl,* les dédicaces votives.

D'autres objets décoratifs utilisés consistent en des écharpes de soie et des châles de cachemire. Parfois, le *nakhl* est aussi décoré avec des miroirs. Cette décoration de miroirs date d'une centaine d'années. Selon *Da'i al-Islâm*, à la fin de la construction du *nakhl*, on le décore avec des châles, des tissus colorés en soie, des miroirs, des lanternes, ainsi que des fleurs (*Da'i al-Islâm* 1358 v5:326). Dans certaines régions, comme à Eyvân-e Key, on le décore avec des fruits symboliques, comme la pomme ou la grenade (Shâhhosseini 1378:151).

> L'ornementation du *nakhl* demande un savoir-faire particulier, hérité de génération en génération. Dans certaines régions rurales, cette responsabilité appartient à une famille désignée et aucune autre ne peut la seconder. Ainsi, certains noms de famille comprennent le mot *nakhl*, comme *nakhli* ("relatif au *nakhl*").

Certains accrochent des miroirs et des clochettes au *nakhl* afin qu'en passant, il rappelle une caravane de chameaux (Nâderi 1389:216) en souvenir de l'événement d'Ashourâ et de la marche à travers le désert de Karbalâ. On y accroche aussi parfois des amulettes afin qu'il préserve des maléfices (Bouloukbâshi 1383:216).

La cérémonie de la procession du *nakhl* (*nakhl gardâni*)

Le *nakhl gardâni* constitue le point culminant de cette tradition. Dans certaines régions, on le nomme *nakhltekâni*[6] (Panâhi 1383:302). Le *nakhl gardâni* lui-même a lieu du 7 au 10 du mois de Moharram. Généralement, cette cérémonie se limite aux journées de Tâssou'â[7] et Ashourâ, et celle d'Ashourâ demeure la plus fastueuse.

Dans certaines régions, cette cérémonie commence par des programmes particuliers. À Firouzâbâd, on joue du tambour et de la trompette pour que les gens se rassemblent. On transporte et on

place le *nakhl* sur une place et les gens s'assoient autour, par terre. Puis, le papa du *nakhl* monte dessus et prie pour les papas du *nakhl* décédés. Ensuite, on rejoue de la musique et le papa du *nakhl* annonce le moment de lever le *nakhl* en donnant un ordre d'emplacement (Aghâabbâsi 1391:109). À Yazd, la coutume veut que cette cérémonie débute à une heure précise du jour de l'Ashourâ. Ceux qui vont soulever et porter le *nakhl* s'enroulent les épaules de tissus pour les protéger des écorchures. Sous la direction d'une personne âgée expérimentée qui est normalement un *seyyed*, c'est-à-dire un descendant du Prophète, les hommes se placent, chacun selon sa force, sous le *nakhl*. Lorsque le patriarche l'ordonne avec l'expression «Yâ Hossein», on soulève le *nakhl* (Kâzemeyni 1381:27). À Damâvand, le jour d'Ashourâ, lorsque le *nakhl* est sorti du *tekieh*, on le salue d'abord, c'est-à-dire que des hommes viennent aider les porteurs du *nakhl* en ouvrant la voie à travers la foule. Ces personnes déplacent le *nakhl* du nord vers le sud (dans la direction de La Mecque) à trois reprises, la foule qui suit la procession récitant à l'occasion des *salavât*[8] (Alamdari 1379:46-47). Le déplacement du *nakhl*, du fait de sa taille, demande un travail de groupe. Généralement, les porteurs les plus forts se placent sous les solives de devant et les moins forts se placent sous les autres parties. A Abyâneh par exemple, ces porteurs appartenaient aux familles ayant une renommée particulière. Néanmoins, aujourd'hui les jeunes issus de tout type de famille peuvent le porter. (Nazari 1383:180). Le fait de monter et de s'asseoir sur le *nakhl*, rôle dévolu à une personne particulière durant la cérémonie, était également un droit réservé à certaines familles réputées "nobles", en particulier les familles de *seyyed*, c'est-à-dire descendant du prophète Mohammad, mais aussi les familles d'ascendance aristocratique. Ce droit était héréditaire et transmis de génération en génération. Celui qui monte sur le *nakhl* doit inviter les porteurs aux repas votifs durant les deux journées de Tâssou'â et d'Ashourâ (*ibid.*). Aujourd'hui, les repas votifs sont servis à tout le monde. Celui qui chevauche le *nakhl* a deux responsabilités: le guider vers une direction précise et réciter le Coran ou des lamentations (*nowheh*)[9] en passant dans les quartiers. Le droit de monter sur le *nakhl* n'est pas partout héréditaire et parfois, il appartient au papa du *nakhl* de mener à bien cette opération.



▲ *Cérémonies organisées durant le mois de Moharram à Niyâsar.*

Le parcours du *nakhl* est normalement accompagné de récitations, de *nowheh* et de flagellations légères (*sinehzani*)[10]. À Abyâneh, le *nakhl* reste sur les épaules durant toute la journée de Tâssou'â, en hommage à l'Imâm Hossein qui était encore vivant ce jour-ci. Mais le jour d'Ashourâ, le *nakhl* est déposé à terre en plusieurs endroits, notamment devant les demeures des habitants ayant vécu un deuil cette année-là (*Ibid.* 181). Parfois

également, on dépose le cercueil symbolique pour changer les porteurs et permettre une distribution votive d'eau, de thé, de sirops, de gâteaux, etc. Parfois également, on fait le sacrifice d'un animal devant le *nakhl* où on y attache un *dakhil*[11] (Bouloukbâshi 1381:46).

Précisons que la cérémonie du *nakhl* est aussi l'occasion pour des quartiers voisins de faire preuve de rivalité, chaque quartier tentant d'avoir le *nakhl* le plus beau, le plus grand et le plus majestueux.

Pendant la cérémonie, le *nakhl* parcourt une direction précise et à la fin, on le ramène à son lieu de dépôt, c'est-à-dire la mosquée ou le *tekieh* du quartier. Le papa du *nakhl* en détache les ornements et les conserve en sécurité jusqu'à l'année suivante. Mais il existe également des variantes, telles qu'à Jahrom, où le *nakhl* est débité en morceaux pour symboliser le martyre de Karbalâ (Emâmi 1384:274).

Le rite du *nakhl gardâni*: un patrimoine culturel de l'Iran

Chaque année, le rite du *nakhl gardâni* attire son lot de passionnés ou de curieux. Cette cérémonie se tient un peu partout en Iran, mais on peut en particulier citer le centre, le sud et le sud-ouest du pays, bien qu'elle soit également tenue sur le littoral de la Caspienne au nord. Elle est également organisée dans les régions de Yazd, Semnân, Fârs, Ispahan, Markazi, Qom et le Khouzestân.

Majoritairement utilisé durant le mois de Moharram dans certaines régions, le *nakhl* sert également à commémorer le martyre du Premier Imâm, l'Imâm 'Ali, le 21e jour du mois de ramadan. À Kâshân, il est porté le 28 du mois de Safar. A Téhéran où cette coutume a été importée, on rajoute au *nakhl* quelques *alams* votifs[12]. À Yazd, au soir du 28 du mois de Safar, on transporte un petit *nakhl* et l'on joue une représentation théâtrale traditionnelle: la *shabihkhâni*[13] *de Shahrbânou*[14]. A la fin de la cérémonie, le petit *nakhl* est tourné en procession une dernière fois et déposé dans un Imâmzâdeh[15] (*Ibid.*).



▲ Nakhl gardâni *à Khâtik Ferdows, dans la province du Khorassân-e Jonoubi.*

La cérémonie du *nakhl gardâni* des villes de Jahâdieh et de Mahdishahr à Semnân est inscrite au répertoire des œuvres intellectuelles de l'Iran.

Le plus ancien *nakhl* de l'Iran

Un *nakhl* de bois, conservé sur la place Amir Tchakhmâgh à Yazd, est le plus ancien *nakhl* d'Iran. Nommé *nakhl* des Heydarihâ, ce cercueil symbolique vieux de 450 ans date de l'ère safavide. Dans son livre *Yâdegâr-hâye Yazd,* Iraj Afshâr écrit: «*L'une des curiosités de Yazd est un immense* nakhl*, conservé depuis 1881 sur la place Amir Tchakhmâgh. Cette date est brodée sur le tissu noir (marqué à l'emblème du lion et du soleil) qui couvre le* nakhl *et porte la dédicace d'un certain Ali Asghar Gorgei. Le* nakhl *fait 8,5 mètres sur 8,5 mètres, avec la même hauteur.*» ■

* Le *nakhl*: le dattier. Etant donné l'emploi symbolique de ce nom dans cet article, nous avons gardé son nom persan. Il s'agit ici d'un cercueil symbolique.
1. Le deuil.
2. Porter un cercueil.
3. Lieux dédiés aux cérémonies commémoratives du mois de Moharram.
4. Le 10e jour de mois de Moharram est nommé Ashourâ.
5. Les Quatorze Immaculés: le Prophète de l'islam, sa fille la Vénérée Fatima, et les Douze Imâms des chiites.
6. Littéralement «secouer le *nakhl*».
7. Le 9e jour du mois de Moharram.
8. Formule de bénédiction du Prophète et de ses descendants.
9. Récit du martyre de l'Imâm Hossein.
10. Flagellation consistant à se frapper la poitrine en signe de deuil.
11. Souvent un morceau de tissu que l'on attache à un objet dans un lieu consacré en demandant la réalisation d'un souhait.
12. Etendard symbolique marquant le deuil.
13. Une sorte de *ta'zieh,* genre théâtral particulier commémorant le martyre de l'Imâm Hossein. Il est joué pendant le mois de Moharram.
14. La fille du roi Yazgerd III, le dernier roi sassanide, présumée être l'une des épouses de l'Imâm Hossein.
15. Mausolée de descendants des Imâms, particulièrement respectés pour leur vertu.

Bibliographie:

- Aghâabbâsi, Yadollâh, *Dâneshnâmeh Namâyesh-e Irâni* (Encyclopédie du théâtre iranien), Téhéran, éd. Université de Bâhonar et éd. Qatreh, 2012.
- Al-e Ahmad, Jalâl, *Arzyabi-ye shetâbzâdeh* (Evaluation hâtive), Tabriz, éd. Ebn-e Sinâ, 1967.
- Panâhi, Ahmad; Semnâni, Mohammad, *Adâb va rosoum-e Mardom-e Tehrân* (Les coutumes des Téhéranais), Téhéran, éd. Pajouheshgâh-e oloum-e ensâni va motâle'ât-e farhangi, 2005.
- Afshâr, Iraj, *Yâdegâr-hâye Yazd* (Les mémoires de Yazd), Téhéran, éd. Anjoman-e Asâr-e Melli, 1969.
- Emâmi, Mehrân, «Moharram dar Ayne-ye mostanad» (Moharram dans le miroir du document), in. Revue trimestrielle *Faslnâmeh-ye honar*, n° 66, 2005.
- Bouloukbâshi, Ali, *Nakhl gardâni, namâyesh-e tamsili az jâvdânegi-e hayât-e shahidân* (*Nakhl gardâni*, représentation symbolique de l'éternité des Martyrs), Téhéran, éd. Daftar-e Pajouhesh-hâye Farhangi, 2005.
- Jânebollâhi, Mohammad Saïd, *Tchehel goftâr dar mardomshenâsi-e Meybod* (Quarante paroles sur l'anthropologie de Meybod), Téhéran, éd. Ganjineh-ye honar, 2007.
- Jahâni Barzaki, Zahrâ, *Barzok, negin-e kouhestân* (Barzok, le joyau de la montagne), Kâshân, éd. Maranjâb, 2007.
- Hâj Mohammad Yâri, Roghayyeh, *Tajalli-e âin-hâye sougvâri-e mâh-e safar dar farhang-e mardom-e Irân* (L'incarnation des rites de deuil du mois de Safar dans la culture iranienne), Téhéran, éd. Markaz-e tahghighât-e Sedâ va Simâ, 2000.
- Da'i al-Islâm, Aghâ Seyyed Mohammad Ali, *Farhang-e Nezâm* (Dictionnaire Nezâm), Heidarâbâd, éditions Shams al-Matâleb, 1358 de l'Hégire lunaire.
- Râmpouri, Ghiâsseddin, *Ghiâs al-loghât,* Bombay, 1342 de l'Hégire lunaire.
- Shâhhosseini, Alirezâ, *Eyvân-e Key, sarzamin-e anâr, kharboze va san'at,* (Eyvân-e key, territoire de la grenade, du melon et de l'industrie), Téhéran, éd. Hableroud, 1999.
- Alamdâri Mehdi, *Farhang-e âmiâneh-ye Damâvand* (Dictionnaire folklorique de Damâvand), Téhéran, éd. Edareh-ye farhang va ershâd-e eslâmi-e Damâvand, 2000.
- Kâzemeyni, Mohammad, *Nakhl va nakhlbardâri dar Yazd* (Le *nakhl* et procession du *nakhl* à Yazd), Yazd, éd. Reyhânat al-Rasoul, 2002.
- Mal Vârasteh, Sialkouti, *Mostalahât al-Shoarâ,* corrigé par Sirous Shamissâ, Téhéran, éd. Ferdows, 2001
- Nâderi, Ali Asghar, *Mighân-Nâmeh,* Téhéran, éd. Hablehroud, 2010.
- Nazaridashliborun, Zoleykhâ, *Hamâyesh-e beynalmelali-e Moharram va farhang-e mardom* (Colloque international Moharram et culture populaire), Téhéran, éd. Pajouheshkadeh-ye mardomshenâsi-e sâzmân-e mirâs-e farhangui va gardeshgari, 2005.
- Nazaridashliborun, Zoleikhâ, *Mardomshenâsi-ye roustâ-ye Abyâneh* (L'anthropologie du village d'Abyâneh), Téhéran, éd. Pajouheshkadeh-ye mardomshenâsi-ye sâzmân-e mirâs-e farhangui va gardeshgari, 2006.
- Niroumand, Mohammad Bâgher, *Vâjenâmeh az gouyesh-e shoushtari* (Glossaire de dialecte de Shoushtar), Téhéran, Farhangestân-e Zabân-e Iran, 1977.

78

Nouvelles sacrées (V)

L'Opération Kheybar

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *Photos: Opération Kheybar*

A l'ouest du Khouzestân, près de la frontière irano-irakienne, se trouve une vaste région appelée Hour-al Azim ou Hour-al Howeizeh. «Hour» est un mot arabe signifiant «le marais». Le marais Al-Azim est formé par l'excès d'eau des grandes rivières de cette région dont le Tigre irakien et le Karkheh iranien. S'étalant sur une superficie de 175 km2, cette région est divisée en terres agricoles et marécageuses et comprend également les deux îles de Majnoun sud et Majnoun nord. La flore y est très variée. Du côté iranien, Hour al-Azim avoisine les villes de Bostân au nord et de Soussanguerd à l'est. Du côté irakien, il est situé entre les deux villes stratégiques de Bassora et Al-Amâreh. Cette région pétrolifère est quadrillée par des installations radioélectriques et télématiques ainsi que des oléoducs.



▲ *Debout, deuxième personne à gauche: le commandant Hemmat*

Le 22 février 1984 (3 esfand 1362), la région Hour-al Azim est le théâtre d'une vaste opération amorcée par l'Iran. Il s'agit de l'opération Kheybar, planifiée et menée conjointement par l'armée et le sepâh[1] iraniens avec pour but de prendre la ville stratégique de Bassora et les deux îles Majnoun. Cette opération suit l'opération Valfajr 6 (Aube 6) durant laquelle l'Iran n'a pas réussi à atteindre ses objectifs: s'emparer d'une partie de l'autoroute reliant Bagdad à Bassora et couper la liaison entre ces deux grandes villes irakiennes pour menacer les lignes de communication

ravitaillant l'armée irakienne. Les militaires iraniens planifient donc l'opération Kheybar visant à s'emparer directement de Bassora suite à la prise des îles Majnoun.

L'opération débute à 21 h 30; la première étape est menée immédiatement durant la nuit et les forces iraniennes arrivent à atteindre les cibles prévues. Durant la deuxième étape, les unités opérationnelles tentent de prendre le contrôle total des îles Majnoun et de la région Talâ'yeh, où l'armée irakienne est positionnée en défense, ainsi que de pénétrer dans la ville de Neshveh. Une partie des objectifs de cette seconde étape est atteinte, mais les Iraniens ne peuvent finalement entrer dans la ville.

Les Irakiens considèrent que la présence des militaires iraniens dans cette région constitue une menace pour la sécurité de l'Irak tout entier, ils se hâtent donc de les repousser hors de cette région. L'Irak ravitaille son armée et expédie plusieurs divisions blindées et d'infanterie pour reprendre et sécuriser le tronçon de route menant à Bassora et à Talâ'yeh. Les deux camps s'engagent dans un combat acharné se prolongeant sur quelques jours. Finalement, les Iraniens prennent le contrôle des îles Majnoun, situées à 64 km de Bassora, qui recèlent le sixième des réserves pétrolières irakiennes. Mais les fortes défenses irakiennes les empêchent de continuer. Le 14 mars, suite à la retraite irakienne, les forces iraniennes mettent fin à l'opération Kheybar, se contentant de la prise des deux Majnoun.

Il est à préciser que c'est durant cette opération que, pour la première fois, l'Irak de Saddam Hussein fait usage d'armes chimiques non-conventionnelles de fabrication européenne contre l'Iran. Après une enquête des experts de l'ONU à Téhéran, l'Irak est accusé d'avoir utilisé des armes interdites par la Convention de Genève contre l'Iran. Une résolution condamnant l'Irak est donc adoptée le 30 mars par le Conseil de Sécurité.

Pendant cette bataille, de nombreux commandants du Sepâh tombent en martyrs. Voici une courte liste de leurs noms:

- Mohammad-Ebrâhim Hemmat: né en 1956 à Shahrezâ en Ispahan, commandant en chef de la Troupe 27 Mohammad Rassoul Allâh. Ce héros martyr avait auparavant dirigé plusieurs grandes opérations victorieuses dont Beit al-Moghaddas, Ramadân et Fath al-Mobin.





- Hamid Bâkeri: né en 1956 à Tabriz, commandant en second de la Troupe 33 Ashourâ.
- Hamid-Rezâ Golkâr: né en 1960 à Téhéran, responsable de la brigade Habib Ibn Mazâher.
- Gholâm-Ali Bazrafkan: né en 1962 à Birjand
- Safar Ahmadi: né en 1960 à Masdjed Soleymân dans le Khouzestân, commandant de la base Dânial.
- Mostafâ Halvâï: né en 1962 à Khomeiny-Shahr à Ispahan, commandant de la base Sus.■

1. Le Corps des Gardiens de la Révolution islamique d'Iran.

Source:

- Amiriân, Mohammad, *Seyri dar târikh-e djang-e Iran-Arâgh* (Regard sur l'Histoire de la guerre Iran-Iraq), en 5 volumes, Centre des études et recherches de la Guerre, Téhéran, 1367/1988.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال	1 an 40 000 tomans
شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال	6 mois 20 000 tomans

Nom de la société (*Facultatif*) ____ مؤسسه

Nom ____ نام خانوادگی

Prénom ____ نام

Adresse ____ آدرس

Boîte postale ____ صندوق پستی

Code postal ____ کدپستی

E-mail ____ پست الکترونیکی

Téléphone ____ تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

شش ماهه ۷۰۰/۰۰۰ ریال

یک ساله ۱/۴۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

1 an 140 000 tomans

6 mois 70 000 tomans

Effectuez votre virement sur le compte :

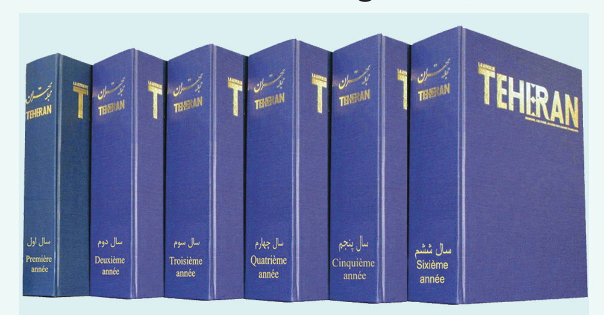
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

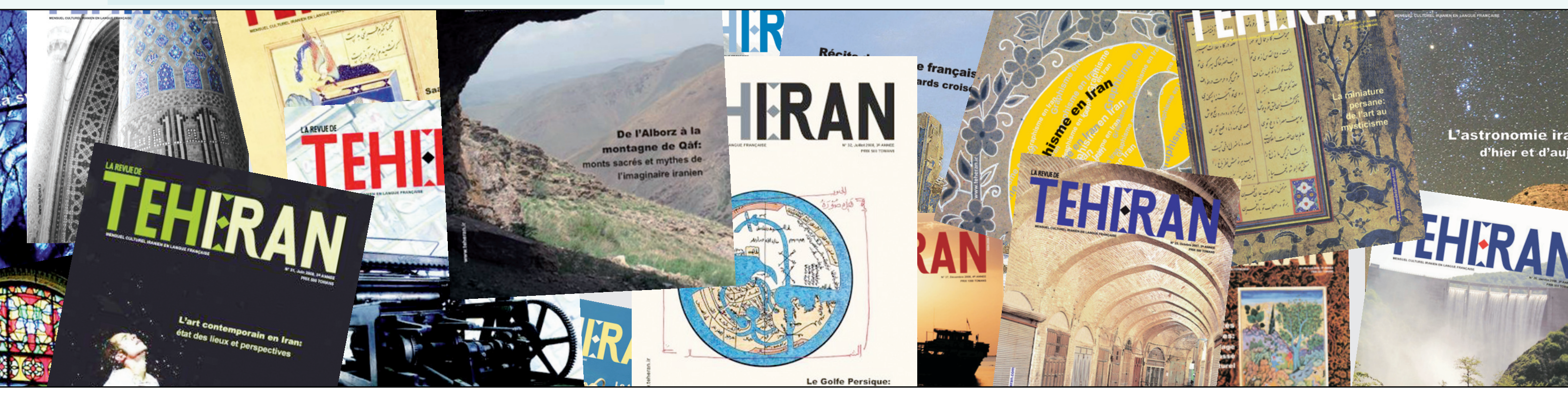
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**، شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-quatre premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



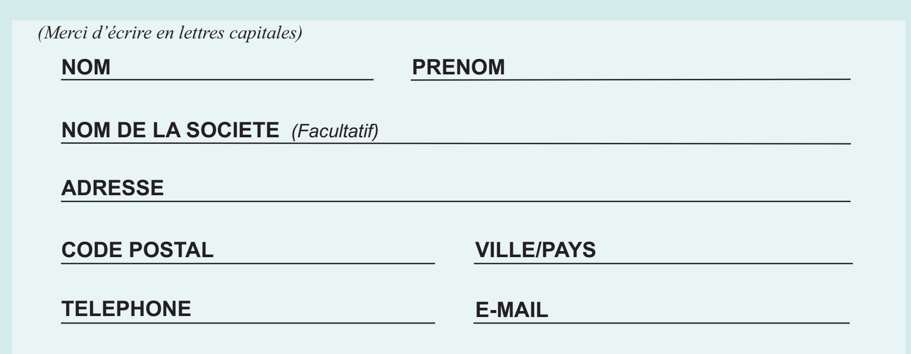
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم و هفتم مجلهٔ تهران
شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.


(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ______ **PRENOM** ______

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ______

ADRESSE ______

CODE POSTAL ______ **VILLE/PAYS** ______

TELEPHONE ______ **E-MAIL** ______

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:

Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
ژان-پیر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
مهناز رِضائی
آلیس بُمباردیه
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

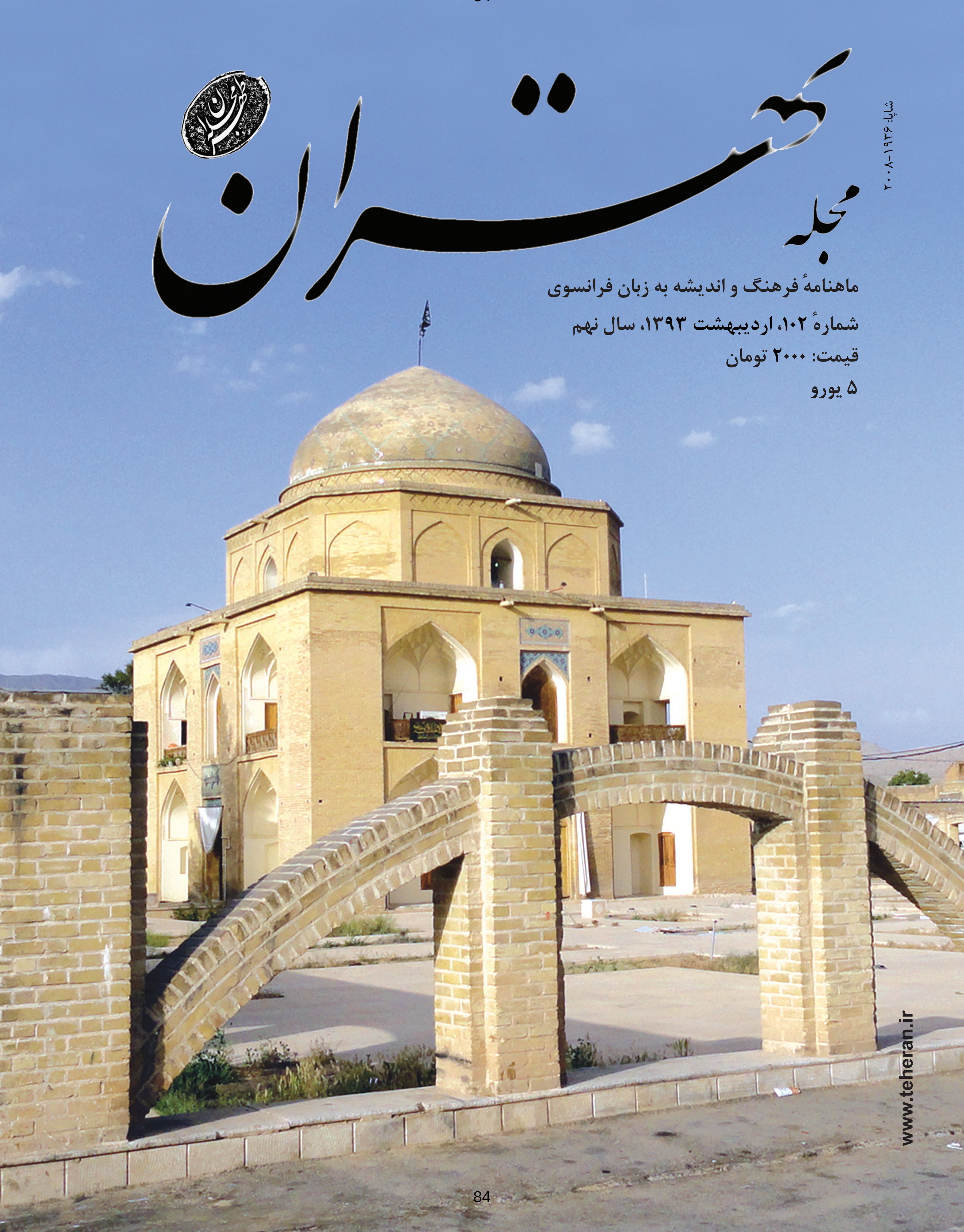
گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
L'Imâmzâdeh Bibi Dokhtarân, Shirâz.
Photo: Hâdi Karimi



مجله تهران
شاپا: ۲۰۰۸-۱۹۳۶
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۰۲، اردیبهشت ۱۳۹۳، سال نهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir
84